

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

FAUST

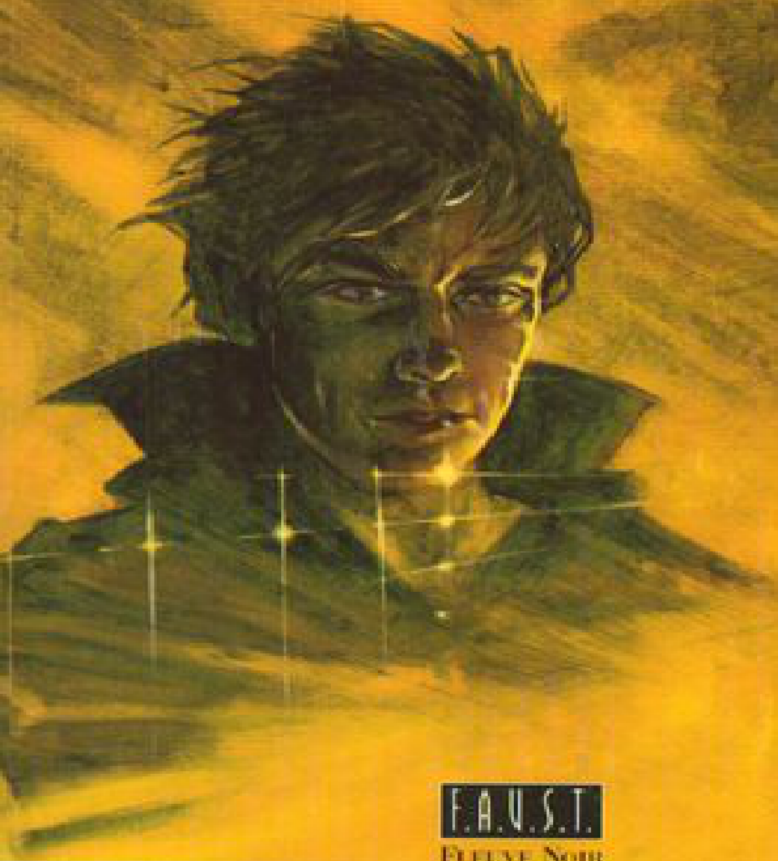
Serge Lehman

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

S E R G E L E H M A N

F.A.U.S.T.



F.A.U.S.T.

FLEUVE NOIR

SERGE LEHMAN

F.A.U.S.T.

roman

FLEUVE NOIR

L'avenir est un Dieu traîné par des tigres
VICTOR HUGO

Premier janvier 2095

À QUATRE MILLE kilomètres à l'est de la fosse des Philippines, au milieu de l'océan Pacifique, se trouve une île nommée Saint-George. C'est une terre minuscule, que ni l'archipel des Marshall au nord, ni celui des Gilbert au sud, n'ont jusqu'ici songé à revendiquer.

Sur le plan géographique, Saint-George fait partie de la Micronésie. Sur le plan légal en revanche, elle appartient à la famille Fawcett, qui la reçut du roi George III en 1767, quelques mois seulement après que Wallis l'eut découverte et offerte à la Couronne britannique.

Personne n'y a jamais vécu plus de seize jours – pas même au vingtième siècle, lorsqu'Américains et Japonais s'affrontaient pour le contrôle de ce secteur vital du Pacifique. Saint-George n'est, il est vrai, qu'un récif coralien de cent mètres sur cent dépourvu de toute végétation. Seuls les albatros s'y posent parfois, quand les vents violents les y contraignent – mais ils ne s'attardent jamais.

Pourtant, le 1^{er} janvier 2095, à l'instant précis où toutes les horloges alignées sur le méridien de Greenwich sonnaient minuit, un petit bondisseur stratosphérique Saxxon apparut dans le ciel chargé de nuages, juste au-dessus de l'île.

Il avait décollé deux heures plus tôt du sommet d'Aéropolis, la ville-tour érigée au milieu de la baie de Shinagawa, à quelques kilomètres de Tokyo. À son bord, pilotant lui-même (autant par plaisir que par vanité) se trouvait Henry Philip Fawcett, dernier du nom.

Fawcett était ivre-mort depuis trois jours. Sans ménagement, il jeta le bondisseur sur la plage immaculée, puis sauta à terre. La fraîcheur de l'air océanique le réveilla un peu, et il entreprit d'arpenter la grève de long en large avec la détermination d'une sentinelle. À la fin de chaque aller-retour, il s'arrêtait pour boire une gorgée de vodka à la flasque d'argent qu'il portait sur son cœur, en se demandant à quoi Sarah et Moon, ses maîtresses, pouvaient bien occuper leur temps...

Dans deux mille cent quatre-vingt-dix jours, se dit-il soudain, on entre dans le vingt-deuxième siècle.

Il aurait aimé être ailleurs – sans savoir précisément où. Sur Mars, peut-être ? Non... Mars était un lieu vide, ennuyeux à mourir. Les cinq mille colons qui y vivaient étaient tous des scientifiques. Leur mission avait été clairement définie par le Sénat des Nations unies, trente ans plus tôt. Ils ne savaient faire qu'une chose : travailler. Et puis, les deux tiers d'entre eux étaient nés là-bas – et tous savaient qu'ils ne regagneraient jamais la Terre. Cette certitude faisait d'eux des êtres différents, des étrangers...

Avec le temps, songea Fawcett, nous changerons tout ça. Nous ferons

de Mars une autre Terre. Mais d'ici là...

C'était trop tôt. Pas sur Mars.

Dans l'une des stations spatiales du Périmètre, alors ? Depuis qu'il avait reçu des mains de son père les rênes de l'empire familial – Fawcett Genetics & Trade –, Henry avait multiplié les séjours en orbite, dans l'une ou l'autre des stations du groupe. La plupart du temps, pour des conférences ou des conseils d'administration. Deux ou trois fois pour des vacances, aussi – dont une semaine avec Sarah, l'année dernière, sur Aqualia...

En dépit de l'alcool et des drogues qu'il ingurgitait sans trêve depuis soixante-douze heures, Fawcett se souvenait de leurs ébats au milieu des sphères d'eau dégravitées comme d'un moment de pure douceur, et d'absolue liberté.

Hélas, le Périmètre était aussi la proie de tensions politiques très vives. Huit cents millions de personnes vivaient là-haut, rassemblées aux points de Lagrange. Huit cent millions de techniciens surqualifiés, de religieux autistes, d'anarchistes et d'utopistes, d'écologistes forcenés, de représentants des minorités... Et tous commençaient à réclamer leur autonomie à la Vieille Terre, projet contre lequel les Puissances – les grandes compagnies telles que Saxxon, Microsoft, la DATEX et bien entendu Fawcett Genetics & Trade – s'opposaient avec la dernière vigueur. À plus ou moins long terme, un conflit entre les électrons libres du Périmètre et l'Instance – la voix des Puissances aux Nations unies – était inévitable...

Subitement déprimé, Fawcett mit fin à son va-et-vient et se laissa tomber sur le sol. *Comme c'est triste*, songea-t-il. Il but une nouvelle gorgée – rota – puis ramassa une poignée de sable et la laissa filer entre ses doigts.

Sur la Lune, les ingénieurs de la compagnie Farside extrayaient l'oxygène d'une poussière semblable, réalisant au passage de confortables bénéfices. Dans un milieu aussi hostile, le monopole de la production d'air respirable était une arme plus puissante qu'un terawatt d'énergie dirigée.

En tant qu'actionnaire minoritaire de Farside, Henry s'était rendu une fois à Qamar, la capitale sélénite dont les souterrains s'étendaient jusque sous la Mer des Pluies. Pour un homme d'affaires, c'était presque un pèlerinage. Qamar comptait six millions d'habitants et sa Bourse talonnait celle de Pékin – la plus importante de toutes – pour le volume des titres échangés en vingt-quatre heures. De plus, à la différence des villes orbitales du Périmètre, la Lune était fidèle. Elle tenait à ses liens avec la Terre – même si quelques marginaux commençaient à nourrir de vagues projets séparatistes...

Aux yeux des Puissances, Qamar restait un territoire propre – presque une chasse gardée. Mais jamais Fawcett ne pourrait y vivre,

ni même y passer quelques jours pour le plaisir.

Il regarda sa montre. Les chiffres dansaient devant ses yeux, et il lui fallut un moment pour faire le point. 0020 sur le méridien de référence. Sarah et Moon étaient à Londres, en train de boire du champagne au *Savoy*, ou dans un lieu équivalent. Sans doute finiraient-elles la nuit à Paris, ou peut-être à Berlin ? En tout cas, quelque part dans le *Village* – cet immense réseau qui reliait entre elles toutes les grandes métropoles de la planète. Deux milliards d'hommes et de femmes rassemblés au sein de la plus brillante des civilisations que l'humanité ait jamais édifiées. *Quant aux autres...*

Fawcett haussa les épaules, se releva et tituba le long du rivage, livrant avec indifférence ses luxueuses bottines de poulain Diméglio aux vagues chargées de sel. Les autres – tous les autres : les incapables, les clochards, les déviants, les laissés-pour-compte –, ceux-là vivaient sur le tas d'ordure qu'ils avaient eux-mêmes baptisé le « Veld » et n'avaient que ce qu'ils méritaient.

Mais ça aussi, conclut Fawcett, ça ne va pas tarder à changer.

Il releva la tête. Un sourire étirait ses lèvres minces. Et il comprit alors, dans un éclair de lucidité miraculeux, que ce n'était pas *ailleurs* qu'il aurait aimé être, mais *demain*. Parce qu'à cette date – dans une semaine, au plus tard –, le plan de l'Instance, qui s'enracinait ici-même, dans le sable gris clair de Saint-George, serait enfin arrivé à terme, ouvrant une ère de domination sans partage pour les Puissances.

PREMIÈRE PARTIE

1. Veillée d'armes

EXCITÉ comme un joueur d'échec avant le début d'un tournoi, Kepler sortit du taxi et s'élança à grandes enjambées sur les allées du parc de l'Altmansdorf, en priant pour que rien ne soit arrivé aux personnalités-Faust pendant son absence.

Une heure plus tôt, il était encore dans le croiseur transatmosphérique Saxxon qui le ramenait d'Australie. Mariah Lubock, le sénateur du méridien de Sydney, était une vieille amie. Elle l'avait invité à passer la soirée du nouvel an à l'ambassade de la Fédération européenne, où elle avait ses entrées.

Kepler – qui travaillait pourtant pour la Fédération – ne pouvait pas en dire autant, mais il était incapable d'en concevoir la moindre rancune. Mariah et lui s'étaient rencontrés en 2071. À l'époque, Kepler était administrateur civil de Qamar, la métropole lunaire. Un matin, Mariah avait débarqué comme une furie dans son bureau en brandissant un extrait du *Journal officiel*. Depuis quelques mois, elle était l'avocat du syndicat des mineurs de Farside et à ce titre, déniait à la municipalité le droit de fixer par décret le volume d'air respirable auquel les employés de la compagnie pouvaient prétendre.

Kepler l'avait invitée à dîner chez lui. Là, dans le calme de son appartement, il avait expliqué à Mariah que ce décret n'était pas un abus de pouvoir mais un garde-fou – une façon de protéger par avance les intérêts des mineurs, contre Farside. « Vous pensez vraiment que votre syndicat résistera longtemps à l'écèlement, le jour où la compagnie décidera d'indexer les attributions d'air sur la productivité des hommes ? »

Kepler se rappelait ces mots, prononcés vingt-quatre ans plus tôt, comme si des lèvres invisibles venaient de les lui souffler à l'oreille. Il s'arrêta, alluma un cigare et contempla le parc noyé de brume... Sa femme et sa fille assistaient à l'entretien, il s'en souvenait maintenant. Mariah les avait consultées du regard. Cet échange muet avait-il joué un rôle ? Sans doute, puisque deux semaines plus tard, le syndicat modifiait sa stratégie et entraînait en conflit ouvert avec la direction de Farside.

Personne ne se doutait, alors, des proportions que prendrait cette histoire. Sauf Kepler. Lui avait décidé dès le début d'affronter les Puissances sur leur terrain : celui de la rétorsion économique. L'aurait-il fait, s'il avait su que cette guerre feutrée lui prendrait tout, sa famille, son travail – jusqu'à son identité – et le renverrait sur Terre, brisé comme un arbre ?

À cette question, Kepler n'avait aucune réponse. En revanche, il

avait découvert à Sydney que le temps et l'irrésistible mainmise de l'Instance sur le personnel politique du Sénat des Nations unies avaient fait leur œuvre : quelle que soit l'amitié qu'elle lui portait (et, peut-être aussi, la vague culpabilité qu'elle éprouvait à son égard), Mariah n'avait pas voulu lui promettre d'aider la Fédération européenne dans sa lutte contre les grandes compagnies...

Il y avait autre chose. Une *rumeur*. Elisabeth Conti – la présidente de la Fédération – aurait décidé de mettre sur pied une organisation secrète pour affronter l'Instance, et elle en aurait confié les rênes à deux hommes – dont l'un était Kepler. En termes d'influence diplomatique et politique, cela faisait de lui un pestiféré.

Tant de menaces, songea Kepler. Tant de secrets.

Mais la rumeur disait vrai.

Il se remit en marche. L'Altmansdorf était désert. Le vide, l'absence de mouvements ou de cris dans ce jardin public pourtant soigneusement entretenu produisaient toujours un effet étrange sur Kepler. Après la Lune et l'échec de sa guerre personnelle contre Farside, il était rentré sur Terre, où l'attendait un poste au ministère de la Défense fédérale. Mais de Qamar à la cité administrative de Berlin, le décor était resté le même : corridors bondés, salles de réunion houleuses, cafétérias embrumées.

Ici, rien de tel. Ici, le travail passait d'abord par un apprentissage de la solitude et du silence.

Ce n'était pas un hasard. L'Altmansdorf était situé dans l'ancienne banlieue industrielle de Vienne – à quelques kilomètres seulement du centre-ville, certes... Mais *de l'autre côté*, au sud, la frontière impalpable qui séparait le Village et le Veld était encore plus proche. En haut, le cocon douillet, propre et régulé de la civilisation ; en bas, le vertige et les ombres des friches abandonnées aux rôdeurs...

Le danger, réel ou imaginaire, pétrifiait les citoyens du Village, et constituait la meilleure protection contre les intrus. C'était l'une des raisons pour lesquelles Ulysse et Kepler avaient choisi cet endroit.

Un rideau d'arbres dénudés ceinturait le parc. Kepler le traversa et vit soudain une masse énorme et noire émerger du brouillard. L'ancienne usine... Elle était toujours là, mais quelque chose avait changé. Une aura de mystère pesait sur elle. Ni porte, ni fenêtre. Juste quatre murs de briques crasseuses qui semblaient s'étirer à l'infini...

Le Complexe. C'était ainsi qu'Ulysse avait baptisé l'usine lorsqu'ils avaient décidé d'en faire le siège de l'organisation. Kepler mordilla son cigare, en souriant. Le romantisme d'Ulysse avait parfois tendance à basculer dans le pompier... Mais cela n'avait rien de surprenant, de la part d'un homme dont personne ne connaissait l'identité réelle, et qui n'apparaissait à ses interlocuteurs que sous la forme d'un hologramme informatique. *Quelle que soit sa véritable nature*, Ulysse avait reçu

d'Elisabeth Conti le mandat de constituer – à partir de rien, et sans aucun moyen – quelque chose qui, tôt ou tard, devrait finir par jouer le rôle d'une armée secrète, dans et hors les frontières de la Fédération. Et il l'avait choisi – lui, Kepler – pour l'assister dans cette tâche. Ulysse pouvait bien avoir tous les défauts du monde. Il était le patron, point final.

Une terrasse de deux mètres de large ceinturait le Complexe à mi-hauteur. Elle était accessible par un petit escalier de béton brut. Kepler le gravit avec peine. Il était un peu trop gros et son souffle soulevait des tourbillons de fumée grise, autour de son cigare. *Cette saloperie me tuera*, se dit-il en jetant le mégot dans les buissons, en contrebas.

Il déboucha sur la terrasse, et découvrit le lieutenant Daniel Kovalsky, endormi dans son smoking Larmark-de-Paris (indéchirable, imperméable, infroissable et auto-régulé). Fasciné, Kepler regarda un petit paquet de neige fondue tomber du toit du Complexe sur le tissu satiné et s'évaporer sans bruit.

Daniel s'éveilla, alerté par un signal imperceptible. Il sourit dès qu'il reconnut Kepler.

« Quelle heure est-il ? »

Kepler consulta sa montre. « 0705. Et nous sommes bien le premier janvier. Bonne année. »

Ils se connaissaient depuis moins d'un an, mais un sentiment proche de l'amour filial les unissait – ce qui ne manquait jamais d'amuser tous ceux qui les connaissaient.

Kepler avait cinquante-cinq ans. C'était un homme de taille moyenne, corpulent, toujours vêtu d'un costume noir et d'une chemise blanche atrocement froissée, au col de laquelle il s'obstinait à nouer une ridicule cravate de laine bleu foncé.

Fondamentalement, c'était un héritier du vingtième siècle – un classique contre les modernes ainsi qu'il se plaisait à le clamer bien haut – et sans doute l'un des derniers citoyens du Village à porter des lunettes à une époque où la nanochirurgie pouvait réparer un œil défectueux en moins d'une heure.

Sur ce point comme sur presque tout le reste, Daniel était différent : vingt-six ans et deux cent trente centimètres de haut, un visage d'ange blond ébouriffé sur des épaules de lutteur – le tout soigneusement rehaussé par des vêtements d'une élégance pointilleuse. Cet aspect particulier de sa personnalité semblait ne jamais devoir être pris en défaut. *Même maintenant*, se dit Kepler, en regardant le lieutenant déployer sa haute taille avec la nonchalance d'un danseur mondain.

« Tu as passé la nuit ici ? »

Daniel époussetait son smoking. « Tout de même pas. Je suis arrivé

un peu après quatre heures. Ça m'ennuyait de festoyer à Rome pendant que les autres assuraient la permanence là-dedans. » Il désigna le Complexe d'un mouvement de tête. « Le seul problème, c'est qu'ils ont supprimé les portes pendant que nous n'étions pas là.

— Ils n'ont rien supprimé, ironisa Kepler. Ils ont *masqué*, voilà tout. Une simple mesure de sécurité. On n'entre que si les drones de surveillance donnent leur accord. C'était prévu comme ça depuis le début.

— Ah bon ? » Daniel avait l'air surpris. « Eh bien, il y a un programmeur qui a sérieusement déconné. Vos drones, je les ai vus aller et venir pendant vingt minutes, quand je suis arrivé. Et ils ont refusé de me laisser entrer. Comment comptez-vous arranger ça ? »

Fronçant les sourcils, Kepler pêcha un nouveau cigare dans la poche de son manteau, puis se tourna vers l'antique muraille de briques noires qu'il frappa du plat de la main.

« Alors quoi ? appela-t-il. Tout le monde dort là-dedans ? »

Surgie de nulle part, une petite machine montée sur six pattes articulées descendit vers eux, en dardant le double foyer de sa caméra de contrôle sur les environs.

« Veuillez décliner votre identité, s'il vous plaît. »

Sans savoir s'il devait se sentir furieux ou amusé, Kepler ôta lentement le cigare de sa bouche et considéra le robot, dont la capacité de se mouvoir sur une surface verticale évoquait irrésistiblement une grosse araignée métallique. *Eh bien...* se dit-il. *Ulysse sera furieux quand il saura ça.* À quoi bon établir des normes de sécurité si le premier traînard venu suscitait, de la part des drones, des réactions aussi significatives ? Autant placarder sur le mur un panneau portant la mention : ZONE D'ACTIVITÉS SECRÈTES – NE PAS DÉRANGER.

« Vous voyez ? se moqua gentiment Daniel en donnant une pichenette au drone impassible. Il ne reconnaît même pas la voix de son maître.

— Doucement avec le matériel, le morigéna Kepler. Ce truc-là vaut une fortune. » Puis, il se tourna vers la machine, qu'il apostropha d'une voix menaçante : « Toi, là ! Tu m'entends ?

— Bien sûr. Souhaitez-vous écouter à nouveau le message ?

— Laisse tomber le message. Je veux juste parler à quelqu'un. Une intelligence même moyenne fera l'affaire. »

Daniel étouffa un petit rire, tandis que le drone bourdonnait sur son mur – manifestement déconcerté.

« Un être humain ?

— C'est ça, grommela Kepler. Un être humain, très bien.

— Un instant, s'il vous plaît. Il faut que j'en réfère au Central. »

Dix secondes plus tard, la voix d'une jeune femme jaillit des haut-

parleurs de la machine. « C'est vous, chef ?

— Myriam ? Bon sang, ça fait dix minutes que je poiraute ici...

— Qui est avec vous ?

— Le lieutenant Daniel Kovalsky. Enfin quoi ? Vous avez des yeux pour voir, non ?

— Moi, oui. » La voix de Myriam était joviale. « Tout ça, c'est la faute de Tuan. Il a programmé les drônes pour ne laisser entrer que les individus dont on a les profils ADN en mémoire sur le Central.

— Mais vous *avez* mon profil, s'indigna Kepler. Et celui de Daniel aussi.

— Bien sûr. Le seul problème, c'est que les drônes ne sont toujours pas équipés des échantillonneurs nécessaires... Ce qui, en pratique, signifie qu'ils ne reconnaissent personne – donc que personne n'entre. Système fiable à cent pour cent. » Un petit rire. « Avouez que c'était une bonne manière de faire un test. »

Kepler leva les yeux au ciel. « Je travaille avec des esprits simples... » Il se pencha vers la machine en jubilant à l'idée que l'image démesurée de son visage envahissait les écrans du Central. « Ces échantillonneurs, où sont-ils ?

— Toujours à Séoul. Bloqués parce que le Budget refuse de signer les protocoles d'accord sur les royalties. Après tout, c'est de la technologie brevetée FG&T. En attendant, qu'est-ce que je fais ? J'ouvre ?

— Evidemment, vous ouvrez. On gèle ici. »

Une section du mur de briques s'escamota en silence, dévoilant un sas blindé dans lequel Kepler s'engagea en secouant la neige fondue des pans de son pardessus.

Daniel le suivit avec lenteur. « Pourquoi le Budget refuse-t-il de signer ?

— Parce que l'organisation n'a aucune existence officielle – et que personne dans l'entourage de la présidence n'a envie de miser quelques milliards sur un fantôme, surtout s'il rêve d'en découdre avec l'Instance. » Kepler se retourna, un sourire rusé sur les lèvres. « Evidemment, tu ne peux pas le savoir. Tu n'as pas encore été payé, toi.

— Aux dernières nouvelles, je continue d'émarger sur les rôles de la Défense fédérale.

— Tant que ça dure, c'est parfait... Bon ! Où est Tuan que je l'engueule ? »

Kepler ralluma son cigare, tout en fouillant la pénombre du regard. Le Complexe était un non-lieu, un espace aux contours mal définis, emplis de murmures et de bourdonnements. Il rassemblait dans ses murs une myriade de mondes miniatures, très différents les uns des autres, et dont l'intégration commençait à peine.

« Si vous cherchez Tuan, dit Myriam en s'approchant, il est au sous-sol. Très occupé à refaire le monde. » Elle détourna pudiquement les yeux. « Vous allez vraiment lui passer un savon ? C'est un génie, vous savez. Il pourrait mal le prendre.

— Qu'est-ce que vous croyez ? s'insurgea Kepler. On n'est pas ici pour rire. Et ces drônes, là, dehors, c'est vraiment n'importe quoi. »

À l'intérieur du Complexe, Myriam avait un rôle à part – et une liberté de ton sans équivalent. Elle était très jeune, à peine vingt ans, et ne travaillait pour l'organisation qu'une partie du temps. Le reste, elle le consacrait à ses études de sciences politiques à l'Institut Kaiser Wilhelm. Ses qualités intellectuelles avaient convaincu Kepler d'en faire son *aide de camp* – le terme était d'elle – le jour même où Ulysse la lui avait présentée. Compte non tenu de tout le reste, c'est-à-dire une peau d'ébène sans défaut et deux jambes interminables.

« Je vais chercher Tuan, annonça Daniel en riant. Je ne veux pas rater ça. »

Il s'éloigna vers l'ascenseur dont la cage flanquait le mur nord du Complexe et traversait la mezzanine du département Recherche, Recoupement & Synthèse.

Kepler le suivit des yeux, captant au passage les flashes bleutés qui tombaient des RR&S. La mezzanine supportait l'essentiel du matériel alloué à l'organisation – soit une bonne centaine d'écrans haute-définition, calés en permanence sur toutes les chaînes de télé du Village, quelques dizaines de sites holographiques et un énorme central informatique Isis piloté par un système expert de reconnaissance formelle, que toute l'équipe s'échinait à reprogrammer en fonction des besoins du moment... Autant dire rien du tout.

« Anita est rentrée hier soir de Tokyo, expliqua Myriam. Elle fait plancher Isis sur un de ces champs de corrélation dont elle a le secret.

— Elle a travaillé toute la nuit ? s'étonna Kepler.

— Travaillé, c'est le mot. Elle n'a même pas pris le temps de boire une coupe de champagne à minuit. »

Anita Juarez, la directrice des RR&S, était six mois plus tôt l'une des opératrices financières les plus recherchées à la Bourse de Paris. Ulysse l'avait recrutée deux heures après qu'elle eut – contre la volonté de l'Instance – refusé de brader sur le marché la majorité des actions Circle, l'une des dernières Puissances à recruter de la main d'œuvre dans le Veld. C'était une femme étrange, totalement dépourvue d'humour, rétive à la plus élémentaire diplomatie, mais que personne n'égalait en matière de synthèse de données. Elle travaillait au Complexe comme elle le faisait autrefois sur le champ de foire stroboscopique de la Bourse, se déplaçant sans cesse, d'une station de travail à l'autre, petite silhouette chenue allant et venant dans la lumière mouvante des écrans, parmi ses hommes en

combinaison blanche. Kepler l'aimait bien.

« Et vous ? reprit Myriam en se pendant à son bras. Comment ça s'est passé, à Sydney ? »

— Mal. » Kepler fit un geste vague. « Ulysse a raison : l'Instance tient le Sénat. Personne ne bougera tant que Conti n'aura pas ouvert le feu – et même si elle le fait, je ne suis pas sûr que nous ayons beaucoup d'alliés pendant la session. Le risque d'isolement est important. Pour la présidente, c'est une partie très difficile. »

Myriam hocha la tête, tout en entraînant Kepler vers le Commandement Tactique. Au passage, ils jetèrent un coup d'œil sur le dortoir – trente lits alignés sous la mezzanine, séparés de l'armurerie à droite, et du bloc chirurgical de Sam Benson à gauche par de simples écrans de papier.

Théoriquement, le dortoir était accessible à tous. En pratique, l'usage tendait à le réserver aux agents du service action. Kepler fit un rapide comptage. Onze hommes et femmes s'y trouvaient à cet instant précis, soit la moitié de l'effectif en comptant Daniel, qui le commandait.

La plupart des agents dormaient. Les autres jouaient ou révisaient leurs armes, des fusils-laser Matra flambant neuf, prélevés sur la cargaison d'un cargo en partance pour le Périmètre.

Un jour, ces armes serviront et ces gens redeviendront des combattants... Pendant quelques instants, Kepler laissa fleurir cette idée et le projet qui la sous-tendait : Ulysse et lui-même aux commandes d'une machine puissante et offensive, sur laquelle ni la Défense, ni la police fédérale, ni le FDRI – les services secrets européens –, n'auraient de prise. Cette machine devrait être forte de milliers d'hommes. Elle serait capable de faire jeu égal avec les Puissances sur le terrain politique, diplomatique et militaire et pourrait intervenir n'importe où très vite – sur la Lune et dans les stations spatiales du Périmètre comme en n'importe quel point du Village ou du Veld...

Ce jour-là, Elisabeth Conti – septième présidente élue de la Fédération européenne – n'aurait plus rien à craindre de l'Instance, ni du Sénat des Nations unies.

C'était une perspective à la fois proche et lointaine. Une vision, plutôt qu'une échéance. Kepler se retourna et embrassa une nouvelle fois du regard l'immense caverne composite du Complexe. Tous ces gens qui allaient et venaient autour de lui, analysaient le mouvement du monde, échangeaient des idées, des données, procédaient à des ajustements tactiques ou travaillaient à la définition de vastes options stratégiques, sans jamais cesser de passer d'une zone d'ombre à une autre... Kepler sentait leur poids sur lui, tout comme celui de Myriam qui ne quittait pas son bras. Il sentait leur labeur, leur confiance... Et

au-delà d'eux, il devinait la présence spectrale d'Ulysse qui l'observait.

Quoi qu'il arrive, quelque chose était en train de naître ici. Une force qui, un jour peut-être, réussirait à lui faire oublier ce qu'il avait perdu sur la Lune.

Alors, Kepler sourit à Myriam et, plein d'une énergie nouvelle, entreprit de faire, avec elle, le point sur les personnalités-Faust.

2. Entre deux mondes

UN PEU avant l'aube, Chan avait vu les camions du Mohad surgir sur l'horizon. Il les avait observés, pendant une demi-minute : une centaine de véhicules en colonne, qui se détachaient, sur la ligne de crête éclairée par le soleil levant.

Il était surpris. Depuis quelque temps, le Mohad prenait de moins en moins de risques. Ses dernières razzias, extraordinairement fructueuses, avaient fait de lui un homme riche, qui employait plus d'hommes à surveiller les abords de son camp retranché qu'à faire la guerre... Pourquoi s'entourait-il d'une escorte aussi nombreuse, cette fois-ci ?

Chan l'ignorait. Les pirates du désert étaient un peuple étrange, un fossile sociologique que l'on pensait perdu depuis un siècle et que la dureté des temps avait ramené à la surface. Ils parlaient peu. Ils vivaient repliés sur eux-mêmes, cachaient leurs femmes, profitaient de l'espace qui s'élargissait chaque jour entre les mailles du réseau, et tuaient leurs ennemis à coups de pierre. Fossiles – mais dangereux...

Les défier était amusant. Dès que Chan vit les phares des camions jeter leur lumière sur la crête, il quitta la grotte où il s'était réfugié, descendit dans l'oued et fit ce qu'il avait décidé au cours de sa longue nuit de veille. Sur le sol dur, à l'aide d'un bâton, il *signa* – en caractères si gros qu'un satellite suspendu au-dessus du Sahara n'aurait pu manquer de les voir :

CHAN CORAY

Après quoi, il jeta la roue de secours de la jeep qu'il avait volée au Mohad dans le O de « Coray », et s'enfuit.

Du haut de son refuge, il vit la caravane entrer dans l'oued. Le premier camion – celui du Mohad : un gros Mercedes fin Vingtième – traça une boucle lente autour des mots gravés sur le sol. Il ralentit, hésita... Refit un passage, en évitant chaque pierre comme si elle signalait une mine...

Puis s'éloigna dans un nuage de poussière, suivi par le reste de la troupe.

Chan sentit les muscles de son dos et de ses avant-bras commencer à se détendre. Quelques secondes s'écoulèrent. Le vacarme de la caravane décroissait peu à peu et le silence qui tombait, rigide et froid comme une lame de couteau, semblait surnaturel.

Ce n'était pas seulement les *sons*... Toute la scène était irréelle et – même maintenant – Chan ne parvenait pas à croire que les choses se

soient déroulées ainsi. Le Mohad était un chacal, certes. Mais c'était aussi un grand seigneur, dont l'honneur ne supportait pas la moindre inconvenance à son égard. En temps normal, il aurait fait arrêter le camion. Il serait descendu, seul, dans l'oued tendu de lumière et aurait scruté les hauteurs environnantes, à la recherche de l'insecte qui s'amusait à le défier sur son territoire. Les mains sur les hanches, la tête rejetée en arrière sous l'étoffe de son chèche, il aurait prononcé, d'une voix calme – et néanmoins audible à dix kilomètres à la ronde – une malédiction et une promesse de torture.

Puis, il aurait envoyé cent hommes à sa recherche.

Chan s'était préparé à ça. La jeep volée était là, à moins de vingt pas. Le plein d'essence était fait et le coffre contenait assez de vivres et d'eau pour tenir dix jours dans le désert. Il voulait fuir, éprouver le goût de la peur, rire des bons tours qu'il jouerait à ses poursuivants, brouiller sa trace, tendre des pièges...

Il voulait sentir la haine du Mohad sur lui. Il voulait pouvoir se dire, à chaque seconde, que son nom possédait la puissance d'une bombe.

Mais ce n'était pas vrai. Son nom n'était rien, ne signifiait rien. Peut-être le Mohad aurait-il engagé la chasse s'il s'était agi de quelqu'un d'autre ? Oui, reconnu Chan en battant des paupières. Il l'aurait fait. Il aurait puni *n'importe qui d'autre* parce que le Veld était un endroit où le degré de terreur que l'on inspirait autour de soi avait valeur de position sociale.

Dans ces conditions, à quoi bon punir *Chan Coray* ? À qui sa mort servirait-elle d'exemple ? Aux yeux du Mohad, et de son peuple, il n'était qu'un gosse du Village – même si le Village l'avait répudié. Il n'était ni de là-bas, ni d'ici. Il n'était nulle part. Son nom ne signifiait rien parce que lui-même n'était rien...

Chan se redressa et contempla une dernière fois l'horizon. Déjà, la poussière soulevée par le passage de la caravane retombait sur le sol, en nappes frémissantes...

Il avait fait une erreur, c'était évident. Il s'était montré puéril – c'était en tout cas ce qu'en dirait son père, s'il apprenait ce qu'il avait fait. Mais curieusement, il n'en concevait aucun regret. Quelque chose s'était brisé en lui, tandis que le Mohad lui jetait son mépris au visage, mais ce n'était pas une partie de lui-même à laquelle il tenait. Au contraire, à présent qu'elle avait disparu, il se sentait plus léger, presque euphorique.

Je n'appartiens pas au Veld.

Ce n'était pas la première fois que cette pensée s'imposait à lui, mais jamais auparavant, il n'était parvenu à la considérer sans éprouver un violent sentiment de culpabilité.

À présent, les choses étaient différentes. Plus besoin de faire

semblant. Chan secoua la tête, déconcerté, et se dirigea vers la jeep. Il allait devoir en parler à son père, évidemment. Impossible de lui cacher une telle révélation. *Quoi que je fasse, je n'appartiens pas au Veld.*

Légèrement essoufflé, il se laissa choir sur le siège conducteur de la jeep et ouvrit la radio. La station d'informations permanentes sur laquelle elle était calée annonça que la Chancellerie et le Sénat des Nations unies adressaient leurs vœux à la planète entière, sans oublier les hommes du ciel, ceux du Périmètre, de la Lune et de Mars... Oui. Bonne année à l'humanité.

Et bonne année à vous, salauds.

Dix ans plus tôt, Chan savait où était sa place. Paul, son père, travaillait à Amsterdam. Il habitait un grand appartement bourré de livres, tout près des écluses d'Orange – et Chan, qui n'était encore qu'un enfant, partageait sa vie. Pas de mère à la maison. Mais elle n'avait jamais été là, de toute façon... Les choses étaient faciles. L'existence semblait aller de soi, sans heurt, sans autre nécessité que la répétition, jour après jour, des mêmes sensations, des mêmes plaisirs.

Puis, tout avait pris fin, brusquement, et ils avaient dû partir. Pour autant que Chan s'en souvienne, Paul n'avait pas cherché à s'accrocher au Village. En quelques jours, il avait pris la décision de franchir la lisière, de traverser les friches, de laisser derrière lui le confort et la sécurité qu'il avait toujours connus et de s'enfoncer dans le Veld.

Ils en avaient parlé, plusieurs fois. Paul lui avait expliqué certaines choses en détail, mais la plupart du temps, il refusait d'évoquer cette période. « C'est fini, Chan, bien fini. Maintenant, nous sommes du Veld. Nous devons apprendre à vivre ici, apprendre à ces gens ce que nous savons et savoir les écouter en retour. Nous n'avons pas à nous sentir coupables. Aucune faute n'a été commise. Aucun homme ne peut lutter seul contre les Puissances, voilà tout... » Parfois, Paul souriait et ajoutait, en lui ébouriffant les cheveux : « Aucun homme, même avec un fils comme toi à ses côtés. »

Rien de moins, rien de plus.

Cela ne suffirait plus. Chan en était conscient. Les yeux fixés sur la lumière qui s'étendait en nappe à l'horizon, il alluma une cigarette, en se demandant ce qu'il devait faire. L'indifférence du Mohad ne le lâchait pas, mais il était désormais capable de la relier aux autres énigmes de sa vie. La douleur – permanente, lancinante comme une signature gravée sur son corps... Depuis Amsterdam, il n'avait pas reçu de soins médicaux. Ses dents étaient pourries, il le savait. Sa peau, sur ses épaules, se frippait comme la mue d'un lézard – et comme elle, partait en lambeaux lorsqu'il la frottait du plat de la main. Ses jambes, ses bras, son torse maigre étaient constellés de cicatrices. Et un jour sur deux, son pénis était si douloureux qu'il avait

l'impression de pisser de l'acide.

Tout cela, c'était la marque du Veld, la puanteur du Veld – acceptable pour des hommes qui n'avaient jamais connu que ce versant du monde, mais pas pour lui. Plus maintenant.

Chan sourit sans s'en rendre compte, et considéra la cigarette qui se consumait entre ses doigts. Un ersatz. Le Veld s'immisçait jusque-là. Le tabac était officiellement hors-la-loi depuis quarante ans – une concession mineure faite à l'OMS par les Puissances de l'agroalimentaire, qui se rattrapaient largement en organisant elles-mêmes le marché noir, et commercialisaient des produits de substitution. Résultat : le tabac était devenu si cher qu'il était de fait réservé aux populations du Village. Ailleurs, on ne trouvait plus sur les comptoirs Circle que des expédients médiocres – et probablement plus toxiques encore... Quant aux vivres, mieux valait ne pas y penser.

Il n'existait aucune alternative à la crasse, à la violence, à la corruption. Mais Chan n'était plus tenu de le supporter. Il vivait entre deux mondes, ce qui lui donnait le droit de choisir.

Pour la première fois depuis dix ans, il se demanda ce qu'il pouvait faire pour retourner au Village.

La radio continuait de faire son inventaire du Nouvel An. Salut aux hommes de bonne volonté ! Salut à Qamar ! Salut Paris, New York, Pékin, Dehli ! Salut à tous ceux qui marchent, ce matin comme tous les autres jours, dans l'ombre de Darwin Alley !

Chan n'écoutait plus. Il démarra la jeep et prit la direction du nord, l'esprit empli de rumeurs confuses. Il conduisait vite, avec brutalité, sans voir la piste devant lui. Au fur et à mesure qu'il s'approchait de Messouda – le hameau où Paul et lui vivaient depuis dix ans – il sentait son courage s'effondrer sur lui-même et redoutait d'être incapable, le moment venu, d'expliquer à son père ce qu'il comptait faire.

Il n'eut pas le temps de se poser la question. Paul l'attendait, assis dans la rue principale du village, le dos bien calé contre le mur de leur maison. Dès qu'il vit Chan, il se dirigea vers lui et avant même qu'il soit descendu de voiture, lui dit en souriant : « Nathan a laissé un message. Il arrive de Paris ce matin, par le terminal de Tamanrasset. Je crois qu'il aimerait que tu ailles le chercher. »

3. Square

LE COMMANDEMENT TACTIQUE avait beau être le centre nerveux du Complexe, il ne s'agissait somme toute que d'une douzaine de fauteuils disposés en cercle – assez inconfortables, mais présentant l'avantage de n'avoir rien coûté à l'organisation : Myriam les avait récupérés au Parlement fédéral lorsque celui-ci avait été déménagé de Strasbourg à Berlin.

À chaque fauteuil était associé un pupitre de contrôle câblé donnant accès aux terminaux des autres départements du Complexe, ainsi qu'au réseau telmat de communications mondiales. Tous étaient enfin équipés d'une commande spéciale, permettant de manœuvrer la carte holographique qui tournait lentement, au centre du cercle.

Cette carte, à elle seule, avait dévoré le tiers des crédits de fonctionnement (officieux) qu'Ulysse était parvenu à arracher à la présidente. Mais cela en valait la peine.

Plus qu'une carte, c'était une machine à fournir des données. Douée d'un très haut niveau d'intégration, elle rendait parfaitement compte des antagonismes géopolitiques à l'échelle de la Terre entière : sphères d'influences sénatoriales, mobilisation des troupes de la Force – le bras armé de l'ONU – ou des dispositifs militaires nationaux, implantation des Puissances... Toutes les synthèses étaient possibles – même les plus subjectives.

Un outil magnifique, songea Kepler en s'asseyant. Le seul problème est d'apprendre à l'utiliser correctement.

Il adressa deux ou trois mots à l'unité de contrôle vocal, cherchant en vain à obtenir une vue agrandie des escarmouches qui s'amplifiaient, depuis quelque temps, entre la Sibérie russe et la Mandchourie impériale. Lorsque Myriam comprit ce qu'il voulait faire, elle s'approcha et murmura la combinaison appropriée au système expert, qui lui donna immédiatement satisfaction.

Kepler soupira. « Espèce de garce... Vous vous y entendez pour me rappeler qui commande ici. »

La jeune Antillaise émit un léger rire.

« Rassurez-vous. En haut-lieu, nul ne s'y trompe. » Elle se pencha et prit une tasse de café sur le bar qui jouxtait le cercle de sièges. « À propos, je vous ai dit qu'Ulysse était passé ?

— Cette nuit ? interrogea Kepler en rallumant son cigare. Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Nous souhaiter une bonne année, évidemment. Et aussi nous dire qu'à défaut d'argent, il avait au moins trouvé un nom pour l'organisation. »

Kepler sourit intérieurement. Il essayait d'imaginer le spectre, l'ombre cryptée, *le... fantôme* – il n'y avait pas d'autre mot – qui constituait la seule enveloppe physique sous laquelle Ulysse s'était jamais manifesté à ses propres agents, en train d'apparaître au milieu du Complexe, à minuit pile, avec une liste de noms sous le bras et une caisse de champagne à ses pieds.

Les rumeurs les plus folles couraient sur son compte. Ancien chef du FDRI, ancien président de la Fédération, ancien chancelier de l'ONU – voire pure création informatique, née de l'imagination débridée d'un groupe de programmeurs...

Kepler aurait parié son bras droit qu'aucune de ces hypothèses n'était la bonne. Ulysse était un philosophe de l'action, un *politique* au sens noble du terme, un visionnaire – bref, un authentique être humain. Quant à son apparence, il ne s'agissait somme toute que d'un avatar moderne – et romanesque, tellement romanesque ! – de la bonne vieille tenue camouflée.

« Et alors ? demanda-t-il en s'arrachant à ses songes. Quel nom propose-t-il ?

— Le *Square* », répondit Myriam.

Et son ton était si sentencieux que Kepler comprit aussitôt qu'elle avait déjà adopté cette appellation, qu'elle était même, sans doute, prête à la défendre bec et ongles, comme s'il s'agissait d'une tradition séculaire.

Le Square... Georges Kepler, administrateur du Square. Au fond, pourquoi pas ? Il sourit.

« Très bien, murmura-t-il. C'est lui le patron, après tout. Faites-moi un compte-rendu de la situation, Myriam. J'ai besoin d'y voir plus clair. Mariah Lubock et ces types de Sydney m'ont embrouillé l'esprit – sans parler des drônes de Tuan... »

La jeune fille reposa sa tasse de café et se mit à énumérer, en comptant sur ses doigts : « Nous *savons*, par diverses sources, que l'Instance compte mettre à profit l'ouverture de la session sénatoriale, à New York, aujourd'hui même, pour prendre un avantage décisif sur les Nations : Fédération européenne, Alliance américaine, Chine impériale ou Ethnarchie. Pas l'une ou l'autre : *toutes* les Nations. » Myriam réfléchit un instant, puis grimaça un sourire. Elle avait peur, Kepler le sentait. Mais elle reprit d'une voix égale : « Nous *savons* qu'il s'agit d'un montage législatif et non d'un coup de force. Mais nous *ignorons* absolument tout de la nature et de la portée concrète de ce plan, et sommes pour l'instant incapables de renseigner Elisabeth Conti là-dessus. »

Kepler hocha la tête. « Une excellente synthèse », murmura-t-il – et il le pensait vraiment.

Il regarda la grande carte holographique. Des troupes de la Force

étaient en train de converger depuis la Russie et le Japon vers la frontière mandchoue. Rien de grave, pour l'instant – mais qui savait dans quelles proportions un conflit régional pouvait s'étendre ?

Kepler haussa les épaules. Il ne devait pas se laisser distraire. Cette guerre larvée était intéressante. Elle n'était pas réellement *importante*... Comme l'avait si bien dit Myriam, dans la hiérarchie des tâches dont il avait la responsabilité, Elisabeth Conti venait en premier – pour deux raisons.

D'abord, parce que l'Instance disposait bel et bien d'un plan d'action pour la session qui débutait à New York, en ce moment même. C'était désormais une certitude, plusieurs fois confirmée par les recherches d'Anita Juarez. D'une manière ou d'une autre, les Puissances allaient tenter *quelque chose*.

C'était inquiétant en soi, mais aussi particulièrement inopportun – parce que de son côté, Elisabeth Conti avait elle-même prévu de mettre à profit la session 95 pour proposer au Sénat une série de mesures visant à réduire l'influence de l'Instance en tant que corps constitué. Les Puissances étaient nécessaires. Elles créaient des richesses, ouvraient des marchés, apportaient des idées, des innovations, créaient des emplois... Etait-il nécessaire d'ajouter à cette panoplie déjà fournie les rênes du pouvoir politique ?

Conti contre l'Instance. Un combat inégal. Pour rétablir l'équilibre, Ulysse avait été appelé en renfort – et le Square était né, dans les antichambres obscures de la Fédération. Mais ce n'était pas *suffisant*. Près d'un an s'était écoulé depuis que Kepler avait été chargé d'organiser concrètement les opérations sur le terrain. Et malgré ce délai, malgré le recrutement de quelques-uns des meilleurs experts et soldats du Village, Elisabeth Conti ignorait toujours ce que l'Instance s'apprêtait à faire.

C'était le second enjeu : prouver à la Fédération que le Square était utile, et qu'il méritait d'être financé et soutenu à la mesure des ambitions qu'Ulysse avait formulées pour lui.

Irrésistiblement, ses pensées ramenaient Kepler au problème des personnalités-Faust. Il le dit à Myriam, qui hocha pensivement la tête.

« Je n'ai pas cessé de les surveiller pendant que vous étiez à Sydney. Mais il ne s'est rien passé. Pourtant, le Sénat est sur le point de commencer ses travaux. À croire que... »

Elle hésita. Kepler fronça les sourcils.

« À croire que ? »

— Rien...

— Vous avez quelque chose à dire ?

— Rien, je vous assure.

— Mais si... » Kepler se força à sourire. « À croire que nous faisons fausse route depuis le début, c'est bien ça ? »

Il y avait déjà pensé. En fait, il ne pensait plus qu'à ça depuis dix jours...

Trois mois plus tôt, lorsqu'Ulysse avait acquis la certitude que quelque chose se tramait au Sénat, il avait proposé à Kepler de dresser une liste de noms selon quelques critères très simples. « Il existe aujourd'hui, sur Terre, une trentaine d'anciens conseillers juridiques de l'Instance tombés en disgrâce. Ces gens ont perdu leur travail. La plupart se sont même exilés dans le Veld, pour brouiller leur piste. Mais ce qui compte, c'est qu'ils sont toujours vivants...

— Toujours vivants ? avait répété Kepler. C'est inhabituel. D'ordinaire, l'Instance ne ménage pas ceux qu'elle répudie – et j'en sais quelque chose...

— C'est exact, Georges. L'Instance sait se montrer brutale, lorsqu'elle estime ses intérêts menacés. Mais ne vous en déplaît, ces gens sont vivants. On peut donc en conclure qu'ils ont trouvé un biais, un moyen de pression ou de chantage qui leur a permis d'écarter le danger. Chacun d'eux possède une information sur laquelle l'Instance préfère garder le secret. Chacun d'eux menace de dévoiler ce qu'il sait si on l'attaque. D'accord ?

— D'accord. C'est ce que je n'ai pas su faire avec Farside, sur la Lune.

— Parfait. Maintenant, répondez à cette question : que fait la victime d'un maître-chanteur lorsque le secret qu'il paie pour dissimuler vient de lui-même en place publique ?

— Il tue », avait instantanément répondu Kepler – et il le pensait toujours.

C'était la réponse qu'Ulysse voulait entendre. Il avait donc poursuivi sa démonstration. « Imaginons que l'un de ces trente miraculés ait contribué, d'une manière ou d'une autre, au plan que l'Instance s'apprête à mettre en œuvre au Sénat... Si nous avons vu juste, cela signifie que son bouclier cesse de le protéger à partir du premier janvier, zéro heure. À dater de cette minute, tout est possible, y compris une expédition punitive...

— Surtout une expédition punitive. »

La voix de Kepler était pleine d'amertume, mais Ulysse n'en avait cure. D'un geste de sa main immatérielle, il avait affiché une série de noms sur un moniteur, avant de conclure : « Nous nous comprenons, Georges. Voici la liste de ces gens, de ces... Faust modernes. Ils ont vendu leur talent aux Puissances et l'ont regretté toute leur vie. Etudiez leurs biographies et leurs travaux. Si, le premier janvier, l'Instance envoie ses tueurs à l'un d'entre eux, nous aurons peut-être un petit avantage à offrir à la présidente, avant son départ pour le Sénat. »

Kepler releva les yeux et, une nouvelle fois, le sentiment de réalité

qu'il éprouvait chaque fois qu'il revivait cette scène le surprit. Il sourit à Myriam. « Alors ? Qu'en pensez-vous ? »

— Franchement ? » La jeune femme haussa les épaules. « Que nous ayons fait fausse route ou non, ça n'a plus grande importance. Il est trop tard pour travailler sur une hypothèse alternative. Le seul vrai problème, c'est que nous n'avons aucune idée de la façon dont les personnalités-Faust ont procédé pour se protéger de l'Instance. Peut-être... » Elle hésita. « Je ne sais pas. Peut-être que s'ils disparaissent, quelqu'un ou quelque chose ira tout raconter à la presse, ou même directement au Sénat.

— Des témoins, contactés régulièrement, renchérit Kepler. Des fichiers informatiques programmés pour essayer s'ils ne sont pas consultés toutes les vingt-quatre heures. Des messages à haute-densité téléchargés par satellite. » Il soupira. « Il y a tant de possibilités. Tout ça ne mène à rien. Ulysse a raison. Il faut attendre. Attendre de voir lequel de ces agneaux va faire bouger le loup. »

Myriam suivit son regard. Sur un écran secondaire, situé à gauche de la grande carte holographique, défilait la liste des personnalités-Faust.

Michelle Lynch. Abraham Slotsky. Antoine Denner. Shankar Pandava. Léa Weyl. Paul Coray...

L'un d'entre eux *savait*.

Alors, comme Kepler, elle se carra dans son fauteuil et, petite ombre parmi les ombres mouvantes et secrètes du Complexe, se mit elle aussi à attendre.

4. Labyrinthe

DÈS QU'IL VIT Nathan sortir de la palmeraie, une fille à ses côtés, Chan sut qu'il serait incapable de lui expliquer ce qui s'était passé dans l'oued – ce que le Mohad avait changé en lui... Il ne pourrait faire qu'une chose : rejouer pour la millième fois le même rôle – parce que c'était ce que Nat voulait.

C'était peut-être un effet de la proximité de l'oasis. Chan était arrivé avec un peu d'avance au rendez-vous. Le soleil, déjà haut sur l'horizon, allumait une flèche de lumière liquide, à un kilomètre de là. Comme chaque fois, Chan l'avait suivie du regard. La flèche s'allongeait, traçant une droite parfaite, géométrique, presque irréelle, au milieu des dunes...

Le tube du TTGV transsaharien, qui partait d'Alger et s'enfonçait dans les jungles d'Afrique avant d'obliquer vers Capetown et l'océan Indien. Le *Village*, réduit à sa plus simple expression : une ligne de couleurs brouillées, hors d'atteinte, filant vers la mer et les immenses villes flottantes de la Guilde Reed. Le monde de Nat, son bouclier de verre...

Chan, quoi qu'il fasse, ne pouvait que s'y briser les poings.

Les deux silhouettes s'approchaient. Chan descendit de la jeep et leur fit face, les bras serrés contre son torse étroit.

« Salut, Coray, dit Nat en souriant. Bon sang, surveille-toi un peu ! On jurerait un de ces clodos du Veld qui font trembler la civilisation dans ses jupes. »

Et, comme d'habitude, Chan ne put s'empêcher de sourire, lui aussi. Nathan Dewitt était plus qu'un ami. Il était *le seul* ami – presque le frère – qui lui restait de l'époque dorée d'Amsterdam, l'unique témoin des attaches qu'il y conservait encore...

Chan n'avait jamais cessé de cultiver cela, cette zone lumineuse, presque aveuglante de sa mémoire où il revoyait Nat venir le chercher à la sortie de l'école. Ensemble, ils montaient sur les toits des immeubles classés de Saint-Nicolas, dans la vieille ville. À chaque fois, la peur les assiégeait, mais ils allaient toujours jusqu'au bout. Deux planches de vol – des Airblades – étaient cachées à l'intérieur d'un ancien conduit de cheminée. Ils les fixaient à leurs pieds et se jetaient dans le vide, glissant sur l'air sans se rendre compte du danger avant de plonger au ralenti dans les écluses d'Orange...

Nat aussi s'était souvenu de ces vols – même lorsque Chan et son père avaient dû quitter l'Europe pour l'Algérie. Tout en poursuivant ses études, il était parvenu à retrouver leur trace. Un jour – cela faisait trois ans, maintenant – Chan l'avait vu débarquer du terminal TTGV

de Tamanrasset, son sac sous le bras.

Depuis, il était revenu souvent – toujours aussi blond, aussi fin, presque féminin. Il ne l'avait pas abandonné, et Chan ne l'oublierait pas – ne pourrait jamais l'oublier. Il répondit sur le même ton : « Toujours le même, Nathan. Un parfait petit pédé du Village. Pas un gramme de graisse, la peau blanche, de belles dents bien plantées. Merde ! Je parie que tu n'as même pas le début de l'ombre d'un cancer de la peau. Heureusement, les mendiants et les pirates du désert ne sévissent que la nuit par ici. Et le Mohad vient juste de partir pour le grand Sud. Sinon, je n'aurais pas donné cher de ton cul. »

Nat affecta un air faussement modeste et désigna la fille qui l'accompagnait. Chan avait évité de la regarder jusqu'ici mais ça ne pouvait plus durer. Il décida de prendre l'initiative tant qu'il le pouvait.

« Et qui est cette magnifique poupée barbie ?

— Surtout, ne vous y fiez pas, sourit la fille.

— Elle s'appelle Candice Naydenov, expliqua Nat. Tu ne le sais pas encore, mais j'ai emménagé à Paris, il y a trois mois. Je prépare une thèse de sociologie à la Sorbonne – et elle aussi. Et tu sais quel est son sujet ?

— Le Veld », devina Chan avec un pincement au cœur.

Candice lui jeta un regard savamment inexpressif. Elle était vraiment magnifique – une sorte d'incarnation de l'idéal féminin que les télé du Village avaient fini par imposer au monde. Grande, blonde, une peau crémeuse, des fesses et des seins que la gravité avait renoncé à étreindre. Chan se frotta songeusement l'arête du nez, tout en lançant un coup d'œil à Nathan qui signifiait : *Chapeau ! Elle est vraiment nickel.*

C'était aussi une manière de lui pardonner – parce que de toute évidence, Nat avait voulu épater Candice en l'emmenant faire un tour dans la dangereuse jungle du Veld, et la thèse n'y était pour rien.

« Très bien, wonderboy, reprit Nathan en lançant une bourrade à Chan. Fais-nous faire le grand tour. Je ne veux pas ramener cette fillette à son père sans l'avoir convertie aux charmes de la dangerosité sociale. »

Chan sourit et sauta à bord de la jeep.

« Pourquoi ? demanda-t-il tandis que ses deux invités l'imitaient. C'est un partisan de l'extermination totale des paumés du Veld ?

— Mon père ? Non... Juste l'un des Sept du præsidium du Lion d'Orion, expliqua Candice en brossant le sable qui raidissait ses cheveux. Vous connaissez le Lion, Chan ? C'est l'une des premières Puissances en matière de transport orbital...

— Je sais, coupa Chan en démarrant la voiture. On a tout de même la télé, par ici, vous savez... » Il hésita un instant, puis se tourna vers

Nathan qui s'était installé sur le siège arrière. « Et tes parents à toi ? Rupert et Sally ? Toujours aussi fous de Dieu ? »

Nat hocha la tête. « Ils vont bien. »

Cette phrase, sous son apparence purement formelle, possédait un double sens. Elle signifiait que Chan pouvait continuer d'avoir confiance : les parents de Nat, comme ceux de Candice, ignoraient où se trouvaient leurs rejetons.

Chan se sentit immédiatement soulagé. La métamorphose que le Mohad avait provoquée en lui s'effaçait devant l'instinct de survie. Pour lui, pour son père, pour les habitants de Messouda qui les avaient tous deux accueillis et protégés, c'était important. Après le conflit qui avait opposé Paul Coray à Lazlo Coynes, le chef de Saxxon, il était primordial de rester discret – même si près de dix ans s'étaient écoulés depuis.

« Parfait, dit-il. C'est parti pour le grand tour. » L'exaltation qui l'avait envahi à l'aube n'était plus qu'un souvenir – mais Chan savait qu'il ne pouvait en être autrement. À demi nostalgique, il lança la jeep vers l'est, droit sur le soleil, en songeant à l'ironie dont Nat avait fait preuve, un instant plus tôt. *Wonderboy*...

C'était un terme péjoratif apparu vingt ans plus tôt, lorsque tout un secteur du Veld situé en Europe du Nord avait été transformé en enfer toxique – et rebaptisé Wonderland, par dérision.

Autrefois, lorsque le monde était encore divisé en nations riches et pauvres, l'Afrique servait de réceptacle à toute la merde accumulée en Occident. Mais depuis que Seigneur-Daïda avait imposé l'Ethnarchie sur le continent noir, le trafic avait cessé. Après tout, des pauvres, il y en avait absolument partout maintenant...

L'Instance avait alors imposé, selon sa stratégie de rationalisation de l'économie mondiale, de stocker les déchets dans le Veld – tous les déchets : nucléaires, chimiques, industriels, pharmaceutiques – aussi près que possible du site où ils étaient produits. Les entrepreneurs y étaient incités à coups de subventions et d'équipements spéciaux. Ainsi était né le Wonderland. En fin de compte, être en wonderboy en 2095, c'était être un déchet soi-même... Il fallait vraiment s'appeler Nathan Dewitt pour employer cette expression sans insulter celui qu'elle désignait – mieux : pour en faire une sorte d'hommage. Et le fait d'habiter sur Darwin Alley ne changeait rien à l'affaire.

Sous le soleil qui tapait dur, à présent, Chan poussa la jeep le long des pistes qui menaient au Hoggar – toujours vers l'est. Une fois touchés les premiers contreforts du Tassili El Raoui, il obliqua vers le sud, descendant au fond d'un oued qui n'avait pas connu l'eau depuis un demi-siècle, mais donnait néanmoins une ombre appréciable. Deux heures plus tard et cent kilomètres plus loin, il débouchait au milieu d'un réseau de failles géologiques rongées par le sable – peu

profondes, mais très encaissées.

« Impossible de poursuivre en voiture, annonça-t-il en coupant le contact. Pauvres visages-pâles, va falloir marcher ! »

Nat, cramoisi derrière ses lunettes noires, se tassa sur son siège comme si le soleil énorme et tout blanc qui flamboyait au milieu du ciel concentrait ses rayons sur lui seul.

« Heu..., bredouilla-t-il. Tu crois vraiment que... »

Chan lui jeta un coup d'œil amusé – suivi d'un autre, plus discret, à Candice qui semblait se demander dans quel traquenard elle était tombée.

« Ne t'inquiète pas, dit-il enfin. Vous n'êtes pas là pour en baver, pas vrai ? » Il embrassa d'un geste sec le paysage de crevasses sabré d'ombres brunes qui les entourait. « Ici, c'est le Djebel Najer – un vrai labyrinthe. Les Touaregs venaient s'y cacher, il y a un siècle, quand l'armée algérienne leur courait après. En s'organisant, ils pouvaient tenir des mois. La frontière avec la Lybie n'est qu'à quatre cents kilomètres à l'est, et le régime de l'époque les approvisionnait en armes de guerre... »

Il allait poursuivre, lorsque Candice sortit, juste sous son nez, un paquet de Camel de son sac à dos. Des *Camel* ! Bon sang, la dernière qu'il ait fumée, il l'avait volée à un touriste américain égaré dans la palmeraie de Tamanrasset, six mois plus tôt. Priant ses non-dieux pour qu'elle pense à lui en offrir une sans qu'il ait besoin de la mendier, Chan vit Candice glisser la cigarette entre ses lèvres pleines, approcher son briquet...

... Puis suspendre son geste et le dévisager avec inquiétude.

« Ça ne va pas ? » demanda-t-elle.

Chan s'ébroua. « Si, ça va. Pas de problème. Qu'est-ce que je racontais ? »

— Les Touaregs. La Lybie. Les armes de guerre... » Nathan donna une légère bourrade à son amie. « *Je crois* qu'il veut une de tes Camel de marché noir, ma belle. » Candice ouvrit la bouche. La referma, comme si elle comprenait soudain qu'elle venait de déclencher une passion inattendue.

Sa réaction prit Chan complètement à contre-pied. Elle sourit et dit : « Va chier, Nathan. Je n'ai pas besoin d'une explication de texte. » Puis, se tournant vers lui : « Excusez-moi. Je n'osais pas, c'est tout. Depuis que nous sommes ensemble, je passe mon temps à me demander si ce que je dis ou fais relève de la simple gentillesse, de la charité, si je prends le risque de vous humilier ou non. »

Elle battit des paupières – deux fois, très vite – et conclut : « Vous me plaisez beaucoup. »

Sur quoi, elle tendit son paquet à Chan – et il était parfaitement clair qu'il pouvait le garder si ça lui chantait, qu'il n'y avait rien

d'autre dans ce geste que ce fait objectif : elle donnait ce qu'elle pouvait donner. Qu'il prenne ou non n'avait pas d'importance.

Il prit sans honte. Lorsque ses doigts frôlèrent ceux de Candice, il constata avec surprise que les ongles soigneusement manucurés de la jeune femme viraient au rouge foncé.

« Nanomachines biologiques, commenta Nathan comme si cela expliquait tout. C'est le dernier cri à Paris. Les yeux, les ongles et les mamelons changent de couleur en fonction des sentiments du sujet. » Il sourit. « Tu lui plais, pas de doute. »

Chan tourna la tête. Il était complètement perdu. Le regard de Nathan n'avait pas changé : franc, fidèle, un puits de clarté. Celui de Candice était troublé – mais *maintenant*, il savait pourquoi.

« Et alors ? murmura-t-il. Que suis-je censé faire ? Dire à cette beauté blonde qu'elle me plaît aussi ou poursuivre ma leçon sur les Touaregs ? »

Comme personne ne répondait, il finit par reprendre le cours de ses explications. L'histoire n'avait, de toute façon, pas beaucoup d'importance. Comme les Peuls, les Masai's et les Toucouleurs d'Afrique noire, les Touaregs avaient disparu au milieu du vingt-et-unième siècle. Le souvenir de leurs longs séjours clandestins dans le Djebel Najer signifiait simplement qu'en plus des caches d'armes et de vivres, le coin était approvisionné en eau de source – et que si Nat et Candice le voulaient, il pouvait leur montrer un bassin permanent où la chaleur de l'après-midi passerait sans qu'ils s'en aperçoivent.

Ils marchèrent pendant une demi-heure dans la caillasse brûlante du labyrinthe. Au fur et à mesure de leur progression, des mousses et des touffes d'alpha surgissaient entre les rochers. Soudain, le bassin apparut. C'était un espace grossièrement circulaire d'environ cinq mètres de large, dont les bords disparaissaient sous d'énormes roches en surplomb.

Certaines des parois portaient encore trace de fresques dont les dernières n'avaient qu'un demi-siècle. Toutes représentaient des guerriers touaregs vêtus de bleu outremer. Chan laissa Nat et Candice s'extasier et prendre toutes les photos qu'ils voulaient. Il s'accroupit au bord du bassin et but à même la surface. L'eau était douce et fraîche. Puis, il s'allongea sur la pierre, les pieds dans l'eau et ferma les yeux.

Un peu plus tard, Nathan vint s'asseoir à côté de lui. Chan sentit le paquet de cigarettes rebondir sur son abdomen. Il se dressa sur un coude et considéra son ami avec circonspection.

« Bon Dieu, Nat ! Qu'est-ce que c'était que ce cirque, tout à l'heure ? Je n'ai rien contre le fait que tu m'amènes tes petites amies, mais préviens-les avant. Le Veld, c'est le Veld. Pas un zoo, d'accord ?

— Candice n'est pas ma petite amie. »

Chan fronça les sourcils. « Qu'est-ce que tu racontes ? Elle ne l'est

pas *encore* – mais c’est bien pour lui en mettre plein la vue que...

— Non, wonderboy. » Nathan alluma une cigarette et expulsa un fin nuage de fumée par le nez. Songeur et souriant. « Je n’ai pas de vues sur elle. Elle s’intéresse réellement au Veld – et maintenant, elle s’intéresse à toi. Débrouille-toi avec ça. »

Nat s’écarta un peu, et Chan vit Candice qui nageait au milieu du bassin. Son cœur se mit à battre plus fort. *Salaud...*, songea-t-il. *Tu es un salaud mais tu as raison.*

Son regard croisa celui de la fille. Elle l’attendait. Avec une lenteur et un détachement qui auraient pû être le signe d’un rêve, Chan ôta son short et se glissa dans l’eau. Candice était une poupée du Village – comme celles que les wonderboys punaient sur les murs de leurs taudis.

Chan s’en voulait de réagir ainsi. Les filles du Veld – surtout par ici – étaient tout aussi complaisantes. Sans doute plus, à leur manière – et elles ne nourrissaient pas d’arrière-pensées, ne cherchaient pas d’alibi. Mais c’étaient des filles dures, brunes, musclées, aux cheveux emmêlés par la crasse. Leur sexe sentait la vie et l’action. Leur sueur sentait la peur.

Candice, elle, était douce et lisse comme un savon parfumé.

Tandis qu’elle le chevauchait, Chan aperçut Nathan qui les regardait de l’autre côté du bassin. Et il comprit alors ce qui était arrivé.

Nat avait dit la vérité. Il n’était pas venu ici pour impressionner Candice, ni rien de ce genre. De toute façon, la jeune femme était trop intelligente pour se laisser avoir de cette manière. Elle *voulait* voir le Veld, c’était tout. Nat lui en avait simplement offert l’occasion. Mais il y avait un prix à payer...

Un cadeau de nouvel an à offrir au pauvre wonderboy oublié.

Salaud, songea Chan une nouvelle fois. Mais lorsqu’il croisa le regard de Nat, qui les observait toujours, sa colère s’était déjà transformée en gratitude, et le seul mot qui lui vint à l’esprit fut, tout simplement : *merci*.

Nat sourit. Puis, il se leva, les rejoignit et, avec eux, prit sa part de plaisir.

5. Le goût de l'ombre

LE LIEUTENANT Daniel Kovalsky aimait le Complexe parce que c'était un bâtiment du dix-neuvième siècle. Ce seul trait éclipsait à ses yeux toutes les autres considérations – en particulier les contraintes d'usage. Ce dédale de murs suintants, d'entretoises dévorées par la rouille, de verrières crasseuses et de souterrains n'était sans doute pas très pratique, mais il témoignait d'un romantisme proche de celui qu'Ulysse et Kepler avaient mis à concevoir le Square.

D'après les archives, le Complexe avait été construit en 1900 pour abriter une chaîne de machines-outils. Immédiatement, Daniel avait distingué un parallèle étrange entre cette vocation ancienne – si démodée, en cette fin de siècle post-industrielle, qu'elle en devenait incompréhensible – et la destination actuelle du bâtiment : fabriquer des *hommes-machines*, capables de contrer les B-men de l'Instance.

C'était une perspective à laquelle Daniel était sensible – peut-être parce que lui-même n'était plus tout à fait un homme, qu'il avait livré son corps aux chirurgiens du Square sans savoir exactement ce qu'ils y transformaient.

« Lieutenant, fit soudain la voix de Tuan à ses oreilles, je ne comprends strictement rien à ce que tu racontes. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'homme-machine ?

Le Square – mon Dieu ! Quel nom stupide ! Il faudra que j'en parle à Ulysse... » Un soupir. « Le Square n'a pas besoin de machines. Il a tous les robots et les drones qui lui sont nécessaires. »

Daniel sourit poliment. « Pas tous, non. Et la programmation de certains d'entre eux laisse à désirer. À ce sujet... »

Tuan balaya l'objection d'un geste. C'était un vieillard sec et maigre, dont les yeux bridés, les longues moustaches effilées et les nattes nouées en chignon sur le haut du crâne composaient dans la pénombre des souterrains un portrait satanique.

« On s'en fout, de la programmation ! s'écria-t-il. Programmer, c'est écrire. Tout le monde sait écrire. Je te répète que le Square n'a pas besoin de machines supplémentaires. Ce sont des hommes qu'il lui faut. »

Daniel hocha pensivement la tête. Le sol était humide, sous ses pieds, et il était sûr d'avoir entendu détalier des rats, quelques instants plus tôt. Mais cela n'ébranlait en rien sa conviction que le Complexe était bien le siège idéal.

« Ce que je veux dire, docteur Tuan, c'est que la façon même dont le Square est organisé ne laisse aucun doute là-dessus. Juarez et les RR&S collectent de l'information et rédigent des notes de synthèse.

Kepler et sa bande prennent connaissance de ces notes et les confrontent aux observations du Commandement Tactique, afin de définir des objectifs. Et ensuite, que font-ils de ces objectifs – de ces cibles – sinon nous les désigner, à nous autres, soldats ? Hommes-machines, j'ai dit et je maintiens. » Il sourit. « Kepler, Juarez, vous et moi – nous tous –, nous *savons* que nous sommes dans le camp des bons. Il n'empêche que c'est bien pour opposer une force équivalente à celle qu'exercent les troupes privées des Puissances que nous avons été embauchés. Dans ces circonstances, je trouve plaisant d'avoir à travailler dans une ancienne usine – et voilà tout. »

Tuan dirigea en grommelant le rayon de sa torche à incandescence vers la voûte tapissée de salpêtre. Plusieurs pierres étaient partiellement descellées, et certaines avaient disparu sans laisser de traces.

« Eh bien moi, grogna-t-il, je trouve ça déplaisant, au contraire. Je dirais même : déplacé. Tu veux savoir ce qu'Ulysse m'a chargé de construire ici, dans ce... *cloaque* ? Tu veux savoir ce que ça signifie en termes de servitudes techniques – alors que je ne laisserais même pas mon fils y jouer au train électrique ?

— Je ne sais pas. Un stade olympique ?

— Pauvre idiot. Tu plaisantes alors que tu ne sais rien. » Tuan eut un sourire bref. « Apprends, ignare, qu'un ancien collecteur d'égoûts relie ces souterrains au Danube, dont le lit ne se trouve qu'à quelques kilomètres à l'est. Maintenant, imagine un peu qu'on aménage ici un bassin naval assez vaste pour accueillir une vedette rapide et un sous-marin de poche. Qu'est-ce que tu dis de ça ? Ça ne vous plairait pas, à toi et tes collègues les gros-bras, de partir en mission de cette manière, plutôt qu'en métro ? »

Daniel hochait lentement la tête. Il savait qu'Ulysse avait parfois la folie des grandeurs, mais ce projet-là dépassait tout ce qu'il avait entendu jusqu'ici.

« D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je te dis ça, reprit Tuan d'une voix où commençait à pointer l'exaltation. Parce que le métro, vous y aurez droit aussi. Les lignes ne passent qu'à trois cents mètres à peine, plein nord. Tu vois le topo, lieutenant ? On fore, on pose deux rails sous tension, une draisine et hop ! Le Square est relié au réseau urbain. À dix minutes du terminal TTGV et de l'aéroport, en plein cœur de Vienne. À moins d'une heure de l'aéroport de Luxembourg. Le seul vrai problème, c'est de camoufler la jonction. »

Daniel se gratta pensivement la joue. « À mon avis, le *seul* vrai problème, c'est l'argent. Vous savez qu'on n'a même pas encore touché les échantillonneurs ADN pour nos drones de surveillance ?

— Ça n'a rien à voir, s'emporta Tuan, dont les gesticulations promenaient sur les parois du souterrain des flèches de lumière

hystériques. Tu comprends ce que je te dis ? Le Square est la seule alternative politique aux Puissances. Un jour ou l'autre, le fric rentrera dans les caisses... » Il s'interrompit soudain, braquant sa torche sur le visage de Daniel de façon menaçante. « ... À moins, bien entendu, qu'Elisabeth Conti accepte de voir disparaître la Fédération européenne. Mais je ne crois pas que ce soit le cas. » La torche se détourna. Daniel cligna des yeux. Il n'était que partiellement convaincu, mais ne voulait surtout pas casser Tuan dans son élan.

« Vous avez sans doute raison, docteur. Et puis, rêver ne coûte rien, pas vrai ? Alors allez-y. Faites-nous un site lanceur d'engins et un central de communications haute-densité, dans ce trou à rat. »

Tuan se retourna et lui jeta un regard interdit. « Comment sais-tu qu'il y a une deuxième tranche de travaux à l'étude ? »

Daniel éprouva soudain envers le vieil ingénieur un puissant sentiment de fraternité. La folie de Tuan était la même que la sienne – la même que celle de Kepler et d'Ulysse. Un rêve enfantin qui devenait peu à peu réalité en puisant aux sources inextinguibles de leur haine commune contre les Puissances.

Pour lui, l'origine du mal était précise, définitive, localisée. Un an plus tôt, il était encore le lieutenant Daniel F. Kovalsky, chef de la patrouille Aigle-Cinq appartenant à la première escadre de la flotte fédérale basée sur la mer Noire – un homme calme, pondéré, bon officier et excellent pilote.

À l'époque, il était persuadé que l'état de grâce qui semblait envelopper sa vie, cette routine militaire sans combat, dont l'unique contrainte – voler à bord d'un appareil assez puissant pour le projeter en orbite en moins de vingt minutes – était un pur plaisir... Oui, il pensait que cette vie allait durer toujours. Qu'il y avait droit – mieux : qu'elle lui était due.

Tout ça s'était effondré brutalement, dans l'incendie et le massacre du centre de recherches aéronautiques d'Odessa. Quelques-uns des meilleurs ingénieurs de la Défense fédérale y travaillaient en secret, depuis plus de six mois, sur un prototype original, capable de faire exploser les courbes de performance habituelles des chasseurs Saxxon, dont la patrouille était équipée.

Ce n'était ni un jeu, ni une tocade de pilotes désœuvrés. Derrière ce projet, il y avait la certitude que Saxxon livrait à la Défense des appareils sensiblement inférieurs à ceux de ses propres escadrilles de chasse.

Depuis une vingtaine d'années, les Puissances disposaient, en fait comme en droit, de milices privées – les B-men – dont l'entraînement et le matériel surclassaient ceux de la plupart des armées. Mais ce qui pouvait être toléré vingt ans plus tôt cessait de l'être, dès lors que les Puissances se posaient en rivales des Nations.

Il était donc devenu impératif d'échapper au monopole de Saxxon – et c'était précisément à cela que travaillaient les ingénieurs d'Odessa lorsque une légion de B-men avait attaqué le centre de recherches.

Ils ne s'étaient pas contentés de détruire le prototype et les plans. Pour que la leçon soit parfaitement claire, les B-men avaient enfermé les chercheurs à l'intérieur d'un hangar en flammes. Aucun survivant. Malheureux accident. La presse soumise aux Puissances avait joué son rôle et le Sénat s'était contenté de passer l'éponge.

C'était à cette époque, qu'Ulysse était apparu à Daniel.

Lieutenant, tu m'entends ?

Daniel sursauta, ne sachant si la voix, à la fois lointaine et proche, était le produit de son imagination ou si c'était Tuan qui l'appelait.

Daniel ? Bon dieu, qu'est-ce que tu fais ? Ça fait des heures que tu es là-dessous...

« Kepler ? »

Un crachotement d'électricité statique lui agaçait l'oreille. Daniel se mordit les lèvres. *Imbécile*. Il avait failli oublier qu'il portait un circuit-telmat implanté sous la tempe gauche, tout près du tympan.

Tuan, à deux mètres de lui, poursuivait son exposé avec emphase. Il n'avait absolument rien remarqué. Daniel sourit et répéta : « Kepler ? »

Ne hurle pas comme ça, répondit la voix. Il te suffit de subvocaliser pour que je t'entende haut et clair.

« Excusez-moi. » Il s'astreignit à chuchoter. « Ça ne fait que deux semaines que Benson m'a implanté son gadget – et vous êtes le premier à l'utiliser. Je ne suis pas un expert. »

Ça s'entend, crois-moi. À propos, Benson t'a dit qu'il t'avait aussi installé un relais optique ?

« Oui, mais on ne l'a pas encore essayé. »

Parfait. Alors, regarde un peu ça.

Daniel battit des paupières. Hormis les lueurs sporadiques que jetait la torche de Tuan, l'obscurité était quasi complète. Que lui avait dit le toubib, lors de l'opération ? « Un petit émetteur, couplé à l'unité-telmat, rétrojettera un laser de faible puissance sur votre cristallin. Ainsi, vous pourrez recevoir des transmissions graphiques du Complexe, en temps réel, et sans récepteur externe. Il vous suffira d'être dans le champ du satellite approprié. »

Daniel murmura : « Kepler, je vois quelque chose... »

Une image se formait dans son champ visuel : une carte du monde, luminescente, qui se superposait au décor obscur du souterrain sans l'effacer – à la manière d'un calque. Daniel reconnut la mappemonde-holo du Commandement Tactique.

« Bon sang, c'est formidable ! »

Oui... Benson avait parié que tu réagirais comme ça.

Le globe se mit à tourner sur son axe puis se stabilisa. Daniel avait l'impression de flotter au-dessus d'un Sahara numérique.

Manipulée depuis le CT, la carte parut soudain se dilater, sous l'effet d'un fort grossissement. Daniel vit apparaître des routes, des canaux de transmission, des mouvements de populations, des flux d'énergie. Son champ visuel se focalisa sur une région précise du désert, en plein cœur de l'Algérie – du côté de Tamanrasset. Un pictogramme se mit à clignoter, tandis que dans un sous-système optique se matérialisait le portrait d'un homme d'une soixantaine d'années.

Le cartouche d'identification indiquait PAUL CORAY.

« Ce type, murmura Daniel en posant sa main à plat sur sa tempe. C'est l'une de vos personnalités-Faust, non ? »

Parfaitement exact. L'Instance est en train de bouger. Un commando de B-men vient juste de quitter le Japon en direction du Sahara. Coray est la cible – même s'il ne le sait pas encore.

Autour de Daniel, une Terre virtuelle, invisible pour tout autre que lui, tourbillonnait en silence. Des flèches et des courbes apparaissaient, des chiffres se matérialisaient brièvement... Il tenait le monde dans son œil gauche, au moment même où la situation basculait.

Ulysse avait vu juste – et Kepler aussi. L'Instance passait à l'attaque. Daniel s'en réjouissait, parce que cela signifiait qu'il allait enfin entrer dans la danse. Mais en même temps, il se sentait terrifié – parce ces mouvements prouvaient que la stratégie des Puissances correspondait aux prévisions d'Ulysse. L'Instance avait bel et bien conçu un plan pour asseoir définitivement son hégémonie sur l'humanité.

Jusqu'au bout, Daniel avait espéré que ce ne serait pas le cas.

« J'arrive », murmura-t-il d'un ton résolu.

Le Commandement Tactique était en pleine effervescence.

Penché sur son siège comme s'il affrontait une tempête, Kepler discutait âprement avec un homme dont Daniel reconnut le visage, sur l'écran du telmat. Il s'agissait de Joseph Natal, le conseiller spécial d'Elisabeth Conti. Rien ne filtrait de leur conversation à mots couverts.

À la gauche de Kepler, Myriam et Anita Juarez confrontaient leurs vues sur certains aspects de la mappemonde holographique. Juarez, raide comme un piquet, tapotait de temps en temps un listing – sans doute tiré d'Isis –, tandis que Myriam croisait et décroisait les jambes. *Nerveuse*, nota Daniel. C'était assez inhabituel pour dénoter la tension ambiante.

Il finit par prendre place dans le cercle, à droite d'un petit groupe composé de Marc Laforge et John Burroughs – deux experts des

RR&S –, auxquels trois des meilleurs agents du service action tentaient d'expliquer les modalités d'une intervention en milieu désertique. Daniel leur adressa un bref signe de tête. En théorie, il commandait ces hommes. En pratique, il devait d'abord apprendre à les connaître.

C'était déjà le cas pour l'un d'entre eux : Morris Taine, dit Mo, un Noir herculéen qui se trouvait à Odessa à l'époque où Daniel pilotait pour la Défense, et qui l'avait suivi lorsqu'Ulysse était venu le chercher. Mo était quelqu'un de très spécial, qui se distinguait de tous les agents du Square présents au Complexe par son origine : c'était un *Homer* – un de ces habitants du Veld qui avaient consacré leur vie à rentrer au Village – back home – à la force du poignet. Daniel l'aimait beaucoup.

« Mesdames et messieurs, intervint soudain Kepler. S'il vous plaît, un peu d'attention. »

Les conversations furent stoppées net. *Pas mal*, reconnut Daniel.

« Parfait. Vous connaissez tous monsieur Natal, qui suit nos travaux pour la Présidente depuis Glory Hall, sur un canal crypté naturellement... » Kepler désigna l'écran sur lequel le visage du conseiller spécial ébaucha un sourire. Glory Hall était le siège du Sénat des Nations unies, à New York. « À son intention comme à celle des personnes ici présentes qui ne seraient pas parfaitement informées, je résume la situation. » Un temps d'arrêt. « Ou plutôt non : *Myriam* va le faire. »

Un rire communicatif parcourut l'assistance, tandis que la jeune étudiante croisait une nouvelle fois les jambes.

« Très bien, dit-elle d'une voix claire. À 1550, heure de Greenwich – c'est-à-dire il y a un peu plus de vingt minutes –, la compagnie Saxxon a envoyé une petite équipe de B-men en Algérie. À destination de l'oasis de Tamanrasset, pour être précise. Si la théorie d'Ulysse sur les personnalités-Faust est correcte, cela signifie que Paul Coray est menacé, donc qu'il a travaillé pour les Puissances à la préparation de l'offensive qu'elles s'apprêtent à lancer contre le Sénat.

— Un instant, s'il te plaît, la coupa Daniel. Tout ça va un peu trop vite pour moi. Reprenons les détails un par un. Combien d'hommes ?

— Sept, répondit Kepler en compulsant ses notes. Tous mobilisés au siège central de Saxxon...

— Aéropolis ? demanda brièvement Natal.

— Au Japon, oui.

— Qui commande le groupe ? » reprit Daniel.

Myriam toussota et répondit, en lui jetant un drôle de regard : « Un certain August Becker... »

Sur l'écran du telmat, Natal, allumait calmement une cigarette.

« Comment les avez-vous repérés ? »

Burroughs prit la parole. « Les RR&S ont passé une bonne partie de

la nuit à écrire un programme de corrélation, susceptible de recouper des informations apparemment distinctes.

— Dans quel genre ?

— Présence et disponibilité des légions B-men des Puissances dominantes. Inventaire des équipements. Location de titres de transports. Mise en place de ligne de communications spéciales – pour autant que nous puissions déceler ce genre de montage avec le matériel que nous avons ici, bien entendu. »

Kepler jeta un regard de biais à Natal. Il buvait du petit lait. Quant à Anita Juarez, son visage maigre rayonnait de fierté épuisée. Burroughs conclut : « Ce que nous pouvons affirmer, c'est que la mission des B-men Saxxon n'est pas officielle. Apparemment, la compagnie ne souhaite pas attirer l'attention. D'ordinaire, lorsque les Puissances mobilisent une légion, elles le font savoir. Les leçons doivent porter – surtout si elles sont punitives. Mais aujourd'hui c'est tout-à-fait différent. Si Becker a reçu l'ordre d'effacer Paul Coray, les moyens mis à sa disposition sont ceux de n'importe quel groupe civil : sept places réservées sur un vol transatmosphérique à grande vitesse pour Tamanrasset, et location d'un bondisseur Hertz à l'aéroport. C'est sur ces indices que nous avons compris qu'ils faisaient mouvement incognito ! »

Natal réfléchissait à toute vitesse. « Comment vont-ils se débrouiller pour les armes ?

— Les B-men n'en ont pas besoin, répondit Daniel, comme dans un rêve. Ils savent faire sans. Leurs techniques de combat sont très au point. »

Son esprit lui semblait englué, paralysé – comme s'il plongeait vers un trou noir en effondrement. L'excitation et le stress qui stimulaient les autres l'avaient fui depuis que Myriam avait prononcé le nom d'August Becker.

Reprends-toi, Daniel F. Kovalsky. Ne laisse pas cette ordure continuer à te gâcher la vie. Ta place est ici, avec les autres. Au Complexe. À l'intérieur du Square. Mais il avait beau faire, le souvenir du visage de Becker continuait de flotter devant ses yeux. Une bouche épaisse, des dents blanches et carrées. Des cheveux liés par un catogan. Et des yeux... Des yeux vides, sur lesquels la lueur des flammes du hangar d'Odessa se reflétait comme dans un miroir.

À sa manière, Becker *était* le mal. Il ne donnait rien, ne puisait rien en lui-même – ni ses motivations, ni ses cibles... La seule empreinte qu'il laissait derrière lui était celle de la douleur – et du plaisir qu'il éprouvait à l'infliger. Lorsque Daniel y pensait (et cela lui arrivait au moins une fois par jour) il se demandait confusément si Becker n'était pas son jumeau obscur. Cette symétrie n'était pas seulement une façon de matérialiser la rupture avec son passé, la perte de cette douceur de

vivre, de cette innocence qui régnait à Odessa.

Daniel voulait être aussi bon que Becker était mauvais.

Il fit un effort énorme. Ce n'était pas assez pour lui rendre toutes ses capacités, mais il parvint néanmoins à relever les yeux, et croisa le regard de Kepler, qui guettait ses réactions. Il réussit à lui adresser un sourire presque convenable – tout va bien, chef... – tandis que le brouhaha des conversations montait à nouveau jusqu'à lui. Natal parlait. La crise était passée.

« J'aimerais vous rappeler que la Présidente doit intervenir à Glory Hall dans quatre jours. Elle souhaite faire valoir une position politique particulière, qui est celle de la Fédération européenne, mais qui, si nous jouons bien notre jeu, pourrait être suivie par les autres Nations. Cette position peut être résumée dans ces termes : l'Instance doit s'effacer devant le pouvoir des élus, au nom même de la souveraineté des peuples.

— Ça, c'est pour la galerie, commenta Anita Juarez avec vigueur. Concrètement, les choses sont bien différentes. L'Instance manœuvre le Sénat comme elle l'entend, et *s'assied* sur la souveraineté des peuples.

— Je suis d'accord, répondit Natal. C'est la raison pour laquelle la Présidente demandera un vote de confiance aux sénateurs *et* la création d'une commission constitutionnelle, chargée d'examiner la teneur des lois proposées par l'Instance. Si ces lois visent à réduire le pouvoir des élus, elles pourront être frappées de nullité. »

Kepler hocha la tête. « Ceci n'est pas contradictoire avec l'analyse d'Ulysse – au contraire. Il pense, et moi avec lui, que l'Instance a prévu cette tactique de la Présidente, et qu'elle a l'intention de lui couper l'herbe sous le pied. Autrement dit, de faire adopter par le Sénat une disposition qui rendrait immédiatement caduque la création d'une telle commission. »

Natal soupira. « Elisabeth Conti fait confiance au Square, Kepler. Mais elle n'est pas prête à accepter ce genre de prévisions sans preuve. De plus, je ne discerne aucune implication pratique dans votre théorie. Après tout, l'Instance ne peut tout de même pas obliger le Sénat des Nations unies à voter sa propre dissolution. »

Kepler hocha la tête, et Daniel vit soudain à quel point il était tendu. Il jouait gros, en ce moment – l'avenir du Square sur une seule carte. Tous les membres du Commandement Tactique étaient suspendus à ses lèvres.

« Ce sera évidemment plus subtil que ça, monsieur. » Une brève inspiration. « Si Ulysse a vu juste, Paul Coray est impliqué dans la stratégie de l'Instance, d'une manière ou d'une autre. Savez-vous quelle profession il exerçait, lorsqu'il travaillait pour elle ?

— Aucune idée.

— Il était historien, spécialiste de droit médiéval. Enseignant, à l'Université Jan Hus d'Amsterdam – et consultant pour Saxxon et Fawcett Genetics. Lorsque nous avons étudié son profil, dans le cadre de l'enquête sur les personnalités-Faust, nous avons retrouvé de nombreux articles publiés par lui sur Internet et telmat. La plupart traitent des problèmes fonciers à l'époque féodale. »

Natal fronça les sourcils. « Intéressant... »

— Pourquoi ? riposta aussitôt Kepler, comme s'il se préparait depuis longtemps à cette minute. En quoi cette information présente-t-elle une valeur particulière à vos yeux ? »

Le conseiller spécial ébaucha un sourire coincé.

« La veille du jour où la Présidente prononcera son discours, je dois participer à une réunion préparatoire de la Commission des *études foncières* du Sénat. Je suppose que vous le saviez ? »

La tension était si grande, un instant plus tôt, que tout le monde lâcha un soupir de soulagement lorsque Kepler se laissa aller en arrière et alluma un cigare.

« Je le savais, oui... C'est un début. Transmettez cette information à la Présidente, monsieur. Quelque chose se passera peut-être au cours de cette fameuse commission. Dites-lui aussi que nous aurons bientôt d'autres renseignements à lui fournir.

— Comment allez-vous procéder ?

— Ça, conclut Kepler avec un sourire énigmatique, c'est notre affaire. »

Le visage de Natal s'effaça de l'écran du telmat. Kepler resta immobile trente secondes, puis se tourna vers Daniel : « Toi, tu pars pour Tamanrasset. »

Daniel se tenait au milieu de l'armurerie, bras et jambes écartés pour faciliter le travail de Mo qui vérifiait les connexions de son armure de combat Rolls-Royce ultralégère. Une à une, les diodes de contrôles s'illuminaient sur son torse, ses jambes, et le long de ses bras gainés d'hypercarbone.

« Le vol de Becker doit atterrir à Tam dans deux heures, dit Kepler qui tournait autour d'eux comme un lion en cage. Plus vingt minutes, le temps de récupérer le bondisseur au comptoir Hertz. Ça te laisse une petite marge de manœuvre. »

Daniel hochla la tête. Il se sentait étrangement euphorique – peut-être le contre-coup de la crise qu'il avait traversée pendant la réunion du CT ? Au fond, ça n'avait pas d'importance. Après tant de mois d'inactivité forcée, il était prêt et la route qui s'ouvrait devant lui était celle qu'il avait toujours voulu suivre.

Partir, seul et en armes, défier les Puissances au milieu de la nuit. Il sourit.

« Une toute petite marge, Kepler. Et encore, à condition que ce

vieux clou qui rouille sur le toit du Complexe ne me lâche pas en route. »

Kepler leva les yeux, comme pour essayer de distinguer l'antique bondisseur Lion d'Orion à travers les entretoises du hangar. L'appareil, qui sommeillait depuis six mois, camouflé dans le coffrage d'un aérateur, représentait à l'heure actuelle le seul véhicule rapide alloué au Square par le Budget.

« Il faudra faire avec, commenta-t-il avec philosophie. De toute façon, tu as un avantage sur les B-men. Tu n'es pas tenu de suivre les couloirs aériens officiels. Souviens-toi que Coray n'habite pas à Tamanrasset même, mais à une trentaine de kilomètres au Sud – dans un petit village nommé Messouda.

— En plein cœur du Veld.

— Absolument. Maintenant, écoute-moi... » Kepler pointa sur Daniel un index droit comme une lame. « Je t'envoie là-bas pour recueillir des informations. Il faut absolument savoir si Coray a travaillé pour l'Instance sur quelque chose de précis. Le but de la manœuvre est de gagner du temps sur l'Instance – et d'offrir ce temps à la Présidente. Si les B-men découvrent ta présence, il ne sera pas difficile aux Puissances de deviner que la Fédération les surveille, d'une manière ou d'une autre – et nous aurons perdu notre seul atout. Donc : interdiction formelle d'intervenir.

— Même si Coray doit y passer ? »

Kepler haussa les épaules.

« Pourquoi poser cette question, Danny-boy ? Il y passera, c'est évident. Becker ne traverse pas la moitié du globe pour lui proposer une partie de poker. »

Daniel hocha la tête. Mo s'était éloigné de quelques pas et le regardait, cherchant un dernier réglage à effectuer sur l'armure.

Un miroir lointain lui renvoya soudain son image – celle d'un géant dont le corps, constellé de points multicolores, semblait coulé dans du mercure. Daniel sourit et ramassa le fusil-laser que Kepler lui tendait.

« Ça aussi, murmura-t-il. Pas question de l'utiliser.

— Naturellement. » Kepler ôta son cigare de sa bouche et le considéra avec dégoût. Il semblait exténué. « On reste en contact tout le temps, par l'intermédiaire de ton joli telmat miniature. Tu as des questions ?

— Oui. Vous saviez qu'August Becker dirigeait la légion B-men, à Odessa ?

— À ton avis ? »

Les deux hommes échangèrent un sourire narquois. Puis, Daniel enfila un pardessus anthracite sur son armure et, sans ajouter un mot, se dirigea vers l'ascenseur.

6. Sur la frontière

IL ÉTAIT près de quatre heures lorsque Chan, Nathan et Candice quittèrent le Djebel Najer. Comme toujours à cette période de l'année, le soleil redescendait très tôt vers l'horizon et – en dépit de l'effet de serre qui avait contribué tout le long du siècle à repousser les limites du désert vers le nord – la température baissait rapidement.

Lorsque la jeep s'arracha enfin aux dernières crevasses du labyrinthe et s'engagea dans l'erg immense, Chan fut saisi par un étrange sentiment de solitude. Pendant quelques heures, il avait oublié qui il était, le lieu d'où il venait et qui, irrésistiblement, l'attirait à nouveau, comme s'il n'était qu'une particule métallique jetée dans le champ d'un aimant...

Le Veld. Aux yeux de Nat, qui commençait à bien connaître le pays, comme à ceux de Candice pour qui la situation – une fois réglée la question de sa performance sexuelle – était plus ou moins dépourvue d'intérêt, le Veld s'estompait déjà derrière la perspective du retour à Paris. Quatre heures de voyage par le TGV transsaharien. Chan allait rester seul, dans ce qui n'était pas, n'avait jamais été un lieu de plaisir et de partage, mais un désert immense, suffoquant et dangereux.

Le vent se ruait contre son visage, asséchait sa peau, poissait sa barbe noire et ses cheveux tandis qu'il conduisait. Il avait mal à la tête et ses dents recommençaient à le faire souffrir. Il se sentait fatigué. Candice, assise à côté de lui, glissa une Camel allumée entre ses lèvres. Il la remercia d'un mouvement du menton et dit : « Parle-moi de toi. »

Il avait assez sacrifié au mythe du wonderboy exotique. Pour Nat, c'était une question de fidélité, presque un point d'honneur. Mais Candice elle-même avait cessé d'être dupe. Ce qu'elle voulait explorer, ce n'était pas le Veld mais sa position à *elle* en territoire étranger – autrement dit, évaluer la culture qu'elle avait reçue au Village.

« De moi ? » Elle haussa ses sourcils, si blonds qu'ils semblaient transparents. Elle avait pris des couleurs, observa Chan. Ses joues étaient d'un rose soutenu. Elle était encore plus belle à présent... « Tu sais, ma vie est parfaitement... parfaitement *ordinaire*. Rien à dire ou presque.

— Ne crois pas ça, la détrompa Chan. Pour moi, ta vie et celle de Nat, c'est du feuilleton de luxe pour chaîne câblée. »

Elle comprit qu'il lui demandait de nourrir ses rêves à lui – juste de quoi tenir jusqu'à la prochaine fois. Alors, elle lui dit qui elle était. Comment l'activité professionnelle de son père avait conduit le clan Naydenov à quitter Moscou, où il était installé depuis cinq générations, pour vivre à Delhi, puis Pékin, avant de passer trois ans

dans le Périmètre.

« Tu as vécu là-haut ? s'étonna Chan.

— Dans la station Archange. Nous étions les hôtes de la Guilde Reed. Mon père travaillait avec eux à la conception d'un système de navettes rapides pour relier les cités marines de l'océan Indien au Périmètre sans avoir besoin de passer par le continent. »

Chan hocha la tête. Loin au sud, une caravane de vieux camions s'enfonçait dans le désert, à demi masquée par la poussière qu'elle soulevait. Sans doute des contrebandiers lancés sur les traces du Mohad, en quête des miettes que le grand pirate laisserait tomber derrière lui.

Ils n'avaient aucune chance d'échapper à la surveillance des satellites de la Force, mais ça n'avait pas d'importance. Leur activité était tolérée tant qu'elle n'empiétait pas trop sur les marges des Puissances.

Chan s'attendait à ce que Candice lui pose des questions sur le convoi. Des contrebandiers, des pirates du désert, elle ne devait pas en voir tous les jours, au Village. Mais la jeune femme n'avait rien remarqué. Elle poursuivait ses explications, les yeux dans le vide. « ... Ce qu'il y a de vraiment merveilleux, sur Archange, c'est la zone de microgravité près du moyeu de la station. Plus on s'en approche et plus on se sent léger... » Cette réminiscence la fit sourire. « À la fin, on cesse d'être attiré par le sol, il n'y a plus la moindre pesanteur. Et on peut alors nager dans le vide pendant des heures... »

Chan hocha lentement la tête. Il avait déjà vu ça de très nombreuses fois, à la télévision.

« Après Archange, nous sommes allés vivre sur la Lune – mais pas à Qamar. Mon père trouvait cette ville souterraine absolument sinistre. Il a fait aménager une petite biosphère de surface et nous avons vécu sous un dôme de plastique, au milieu de la Mer des Tempêtes, pendant six mois. Puis, je suis redescendue sur Terre pour finir mes études. À Londres, d'abord – et ensuite à Paris. C'était l'année dernière. »

Chan jeta sa cigarette sur la piste. « Décris-moi ton appartement. »

Candice lui jeta un regard de biais. Elle commençait à se sentir mal à l'aise.

« Eh bien, il se trouve sur Darwin Alley – tu sais ? Cette rue qui fait le tour de la Terre. » Chan hocha la tête. « À Paris, Darwin Alley suit le tracé de la Seine, qui a été couvert il y a trente ans. Tous les vieux immeubles ont été démontés, nettoyés et rehaussés sur pilotis, pour aménager des jardins publics au niveau du sol. Quant à l'appartement lui-même, c'est juste un trois pièces quai de la Mégisserie. Mon père connaît bien le sénateur du méridien de Paris. C'est lui qui m'a aidée à trouver un appartement. Tout près de la Sorbonne, c'est pratique. »

Elle avait prononcé ces derniers mots à la hâte. Elle était pressée

d'en finir. Chan la comprenait. Il sourit, attendant la salve de questions que Candice allait lui poser pour tenter de faire oublier qu'elle avait trop parlé d'elle-même. Le soleil rougeoyait sur l'horizon, droit devant eux, et allumait des reflets cuivrés sur la palmeraie de Tamanrasset que l'on devinait derrière les mouvements du reliefs. *Encore quelques minutes*, songea Chan avec soulagement.

« À propos de sénateur... », reprit Candice, comme si la conversation s'enchaînait le plus naturellement du monde. « Il y a une question que je me pose depuis longtemps.

— Vas-y.

— En cours, la plupart de nos profs de civilisation restent flous sur le statut politique des populations du Veld.

— Ce n'est pas tout-à-fait vrai, intervint Nat qui n'avait pas prononcé un mot depuis qu'ils avaient quitté le bassin. Il y a une position plus ou moins officielle sur cette question – même si elle n'est jamais ouvertement proclamée. Les populations du Veld sont censées s'être exclues elles-mêmes du système politique mondial. Mais il ne tient qu'à elles de réintégrer le giron du Village. »

Chan eut un sourire dur. « On peut voir les choses sous cet angle. Dans les faits, ça ne se passe pas comme ça. Les circonscriptions sur lesquelles se fondent l'élection du Sénat mondial partagent la Terre en trois cent soixante méridiens d'un degré chacun à l'équateur. Ce qui fait que chaque sénateur représente en moyenne vingt millions d'électeurs. Mais dans la réalité, il y a des méridiens surpeuplés, et d'autres quasiment vides. Certains comptent un très grand nombre de citoyens du Village, d'autres sont presque uniquement composés de gens du Veld. Et ça, tu vois, ça déséquilibre tout le système. Parce que plus un méridien compte de wonderboys – presque tous non-votants –, plus le poids des électeurs du Village est important en proportion. » Chan secoua la tête. « Je crois qu'il y a une circonscription qui traverse le Kamtchatka, le Pacifique et l'extrémité est de l'Antarctique, où le sénateur est de fait, l' élu de moins de cinq mille personnes. »

Candice rabattit ses cheveux en arrière.

« C'est vrai, dit-elle. C'est injuste, et il existe un lobby, parmi les intellectuels du Village – surtout les européens – pour qu'on redécoupe les circonscriptions en fonction des anciennes frontières des Nations, plutôt que de maintenir le système actuel, qui est purement géométrique. Mais dans les faits, rien ne changera tant que le Veld refusera de voter. »

Chan inspira profondément. Bon sang, à quoi cela servait-il d'avoir été aussi proches, aussi intimes qu'ils l'avaient été dans le Djebel Najer s'il fallait entendre des inepties pareilles ? Peu à peu, il sentait la colère revenir.

« Excuse-moi, Candice, dit-il en s'efforçant de maîtriser sa voix,

mais tu ne comprends pas – et c’est normal. Vous êtes tous les deux des citoyens-modèles. Vous êtes libres de vous installer où ça vous chante dans le Village, puisque vous parlez sa langue – l’anglais. Mais la plupart des gens du Veld ne le parlent pas. Vous possédez des boîtes aux lettres et des fichiers dans les grands réseaux informatiques mondiaux. Ici, on ne sait même pas ce qu’est un ordinateur. Vous avez un numéro telmat personnel, peut-être même deux. Dans le Veld, on se sert de téléphones – tant que les Puissances nous laissent utiliser leurs satellites.

— D’accord, murmura Candice. Je sais tout ça, mais...

— Attends ! Laisse-moi finir. Tu as raison sur le fond du problème. Les gens du Veld *devraient* faire ce que tu as dit. Prendre les choses en main. Voter et faire chier les sénateurs jusqu’à ce qu’ils parlent des vrais problèmes. La seule chose que tu oublies, c’est que pour voter, il faut s’inscrire sur le réseau Civis...

— C’est gratuit.

— Oui. Mais au moment de l’inscription, il faut fournir son propre numéro telmat pour les vérifications – et ça, c’est payant. Ça nécessite d’être en règle avec les compagnies qui gèrent la sécurité sociale. Ça implique d’ailleurs des tas d’autres choses, auxquelles personne dans le Veld n’a le temps de songer – parce qu’ici, la vie est un combat permanent. Les Puissances ne nous fournissent pratiquement plus d’énergie, mais elles pénalisent ceux d’entre nous qui essaient d’en créer hors du système sous prétexte qu’ils fraudent les lois sur la distribution. La Force n’assure plus la protection des populations hors du Village – c’est trop cher. Elle préfère laisser le sale boulot aux légions B-men, qui n’ont pour rôle que de veiller aux intérêts de leurs compagnies d’origine. Parce que malgré tout ça, il y a dans le Veld six milliards de personnes qui consomment... »

Chan se tut brusquement. La jeep venait de franchir un dernier escarpement et commençait à redescendre vers l’oued de Tamanrasset.

La palmeraie se déroula sous leurs yeux comme un tapis verdoyant caressé par la lumière du soleil – une oasis de beauté sous le couvert de laquelle on devinait les premières lueurs de l’éclairage urbain. Dans les lointains, les grands dômes transparents de l’aéroport s’illuminaient à leur tour.

Le tube du TTGV plongeait sous la ville, du nord vers le sud. Un train s’apprêtait à entrer dans le terminal. Sa motrice, longue flèche luisante et fuselée, franchissait un à un les champs de confinement qui maintenaient la dépressurisation à l’intérieur du tunnel. L’opération soulevait des gerbes d’étincelles, auxquelles répondaient les lasers de la sécurité aérienne qui balayaient le ciel, guidant dans son approche un gros croiseur transatmosphérique.

Du haut de la colline, Chan pouvait sentir, de façon presque

physique, la perfection des lignes des deux engins, la somme de travail qu'ils représentaient, ce que leur existence même symbolisait, dans ce lieu que les peuples du désert avaient si longtemps arpenté de leurs pieds nus.

Le Village...

« Regarde, murmura-t-il sans s'adresser réellement à Candice. Regarde ces idiots qui campent sur la frontière... »

Tout autour de la palmeraie des tentes avaient été dressées, dans le sable et les rochers. Elles étaient si nombreuses qu'elles formaient un anneau presque continu. Une vingtaine de mètres seulement le séparait des palmiers.

Des hommes, des femmes, des enfants allaient et venaient le long de cet étrange corridor, les yeux rivés sur les arbres. Des milliers de gens. La plupart étaient vêtus de loques sordides. Leurs pieds soulevaient un nuage de poussière ocre qui planait lourdement sur le camp de toile.

Nathan avait assisté à ce spectacle chaque fois qu'il était venu, mais pour Candice, c'était une première. Elle se leva lentement sur son siège, les deux mains rivées au sommet du pare-brise de la jeep. Elle ne dit rien. Chan sourit.

« Voilà l'un des visages du Veld. Les mendiants. Ceux-là attendent la distribution du soir. Une organisation humanitaire algérienne a obtenu le droit de récupérer chaque jour l'excédent alimentaire dans les restaurants de Tam et de l'écouler sous forme de protéines recyclées. Naturellement, à chaque distribution, c'est l'émeute pour parvenir à récupérer une ou deux plaquettes de plus que les autres... »

Chan hésita, puis se tut. À quoi bon ajouter le reste, dire toute la vérité ? À quoi bon révéler que les instigateurs de ce projet étaient les compagnies de jeux interactifs ? L'Instance, en effet, avait calculé que les marges bénéficiaires sur les produits d'alimentation vendus au Veld par Circle étaient trop faibles. En fournissant gratuitement de la nourriture à ces pauvres bougres, l'aide humanitaire libérait un volume financier qui se reportait presque intégralement sur le marché des jeux – autrement rémunérateur.

Candice se rassit, la tête dans les épaules.

« Ils se battent, et la Force n'intervient pas ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

— La Force ne quitte plus jamais le Village, je te l'ai dit. Seuls les B-men descendent dans le Veld – et encore, seulement lorsque les intérêts des Puissances sont menacés. Ici, personne ne menace personne... Il y a juste quelques chiens qui se disputent un os, c'est tout. »

Soudain, Chan se sentit pressé d'en finir. Il embraya et poussa la jeep dans la cuvette. Nat restait silencieux. Candice cherchait quelque

chose à dire et ne trouvait rien. Au bout d'un moment, cependant, elle considéra l'arrière du village de toile qui se rapprochait dangereusement. Leur intrusion n'était pas passée inaperçue et une horde de gosses dépenaillés, armés de bâtons et de pierres, guettait leur passage.

« Comment allons-nous rentrer ? »

— Ne t'inquiète pas, répondit Chan d'une voix adoucie. Je connais ces gens. Il ne vous arrivera rien. »

Il appuya sur l'accélérateur et fonça vers les gamins qui s'écartèrent au dernier moment, en riant. Leurs mères couraient après eux en lançant des bordées d'injures en arabe. Chan se mit à rire, lui aussi. Il avait fait la même chose, quelques années plus tôt, avec Amina, Djafar et tous les gosses de Messouda.

Il gara la jeep dans le corridor désert, entre le camp de toile et la palmeraie. Derrière, l'agitation continuait, mais plus personne ne s'occupait d'eux. Ils étaient sortis du Veld.

Chan tourna la tête. Il s'attendait à ce que Candice descende très vite, mais elle n'en fit rien. Au contraire, elle semblait hésiter à quitter la voiture.

— « Qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Tu as honte de tout ça ? » Il eut un geste vague de la main. « C'est inutile. Tu n'es pas responsable. Les gens sont comme ils sont, c'est tout.

— Mais toi ? murmura-t-elle en le dévisageant.

— Quoi, moi ? »

Elle désigna les mendiants d'un mouvement du menton. « Tu n'es pas comme eux. »

Chan haussa les épaules et répondit, en éprouvant l'impression déconcertante de se mentir à lui-même : « Tu fais passer la frontière là où elle n'est pas. *Je suis* comme eux – et tu le serais aussi si tu devais vivre dans le Veld. Croire qu'il y a une différence de nature entre toi et eux, c'est faire le jeu de l'Instance. »

Candice hocha la tête. « Dans ce cas, viens avec nous. »

Nathan se pencha en avant. « Candice, tu ne sais pas ce que tu dis. Chan ne peut pas... »

Mais la jeune femme secoua la tête avec détermination. « Si nous sommes pareils, il peut aller où bon lui semble. Il n'appartient pas au Village, mais il vit à la surface de la Terre. Quelqu'un parle pour lui à Glory Hall... » Elle défia Nathan de lui dire le contraire, puis laissa ses yeux revenir à Chan. « Entre avec nous à Tamanrasset. Il n'y a aucun B-man pour te dire de ne pas le faire. Ou alors, c'est toi qui fais le jeu de l'Instance. »

Chan réfléchit un instant, puis sauta à terre.

« D'accord, dit-il simplement. Allons-y. »

Candice s'engagea dans la palmeraie. Nathan la suivit, non sans

avoir interrogé Chan du regard – mais celui-ci détourna les yeux. Le désir, la peur, l'humiliation... Nat savait tout ce qu'il y avait à savoir.

La ville commençait une dizaine de mètres plus loin. On percevait déjà sa présence, dans la brise rafraîchissante que l'ingénierie urbaine faisait souffler sur les rues et qui portait jusqu'à eux des rires, de la musique et un fort parfum de fleur. Soudain, une voix féminine s'éleva dans la pénombre verte.

« Bienvenue, citoyens. »

Candice se retourna. « Ne t'inquiète pas. Ce n'est qu'un drône d'accueil. »

Chan hocha la tête, sachant très précisément ce qui allait suivre.

« Bonjour, reprit la voix – et cette fois, c'était à lui seul qu'elle s'adressait. Si vous souhaitez accéder au centre-ville, je vous informe qu'il est obligatoire de vous présenter d'abord au centre de Veille Sanitaire. Mes échantillonneurs indiquent que vous êtes porteur de bactéries et de souches virales classées sur le registre international Alpha par l'Organisation mondiale de la santé. »

Candice ouvrit de grands yeux, mais Chan la rassura.

« L'OMS emmerde le Veld en prohibant le tabac, mais a cessé d'y organiser des vaccinations gratuites depuis 2025. Cela dit, ne t'inquiète pas. Tes nanomachines biologiques ont déjà éliminé toutes les saloperies que j'ai pu te refiler.

— C'est exact, diagnostiqua aussitôt le drône invisible. Mais cela ne résout pas votre cas, monsieur. J'ai en outre le regret de vous annoncer que je ne trouve aucune référence à votre nom sur la nomenclature universelle SAFE. Vous n'êtes pas assuré en responsabilité civile.

— Non, dit Chan.

— Dans ce cas, il m'est impossible de vous autoriser à entrer en ville. Voulez-vous me laisser votre numéro-telmat pour que je puisse vous contacter dès que les démarches d'inscription auront été faites ? »

Chan baissa les yeux, muré dans son mépris. Il n'avait aucune raison de protester. Le Village se protégeait contre les intrus et il était dans son droit. C'était bien le minimum qu'il puisse faire pour les citoyens qui payaient leurs impôts.

« Viens », dit Candice.

Il releva la tête et la dévisagea. À côté d'elle, Nathan était décomposé.

« Ça ne te suffit pas ? Tu n'as pas encore compris ?

— J'ai compris, répondit-elle doucement. Je veux juste... Je ne sais pas. M'excuser de t'avoir imposé ça.

— Il n'a pas besoin de tes excuses, Candice, intervint Nat d'une voix blanche. Laisse-le partir.

— C'est en effet la meilleure solution, déclara le drône, toujours

hors de vue.

— Toi, la machine, je t'emmerde. » Candice sourit, revint sur ses pas et prit la main de Chan dans la sienne. « Ne me dis pas que c'est un luxe facile, pour la fille de Gabriel Naydenov, je le sais. Tout comme je sais que tu prends un risque... »

Chan ne put s'empêcher de sourire lui aussi. « Je ne prends aucun risque, sinon celui de me faire jeter hors de la ville à coups de pieds au cul. Mais si tu m'offres un café – un vrai, pas une de ces saloperies d'ersatz qu'on trouve sur les comptoirs Circle... »

— Je dois vous avertir..., entonna le drône d'un ton plaintif.

— C'est comme si c'était fait. »

Négligeant les sermons de la machine invisible, ils traversèrent la palmeraie et débouchèrent sur une petite place pavée de larges pierres roses, et entourée de bâtiments bas et blancs. Une fontaine murmurait, au milieu de l'esplanade. Des enfants jouaient sur le bord avec des bateaux en papier. Chan en eut le souffle coupé. Douze ou treize ans plus tôt, il était comme eux – exactement pareil. Bien propre et bien coiffé, le regard lumineux, le ventre plein. Il jeta un coup d'œil à Nathan. *On a fait des bateaux, nous aussi...*

Quelques promeneurs arpentaient la place en bavardant. Personne ne leur prêtait attention. Candice alla s'asseoir à la terrasse d'une petite cafétéria. Chan et Nat la suivirent en silence.

« Bonjour, dit la table. Que désirez-vous ? »

Chan regarda le meuble avec stupéfaction, mais pour Candice et Nat, apparemment, la chose était banale. La table enregistra leur commande et quelques instants plus tard, un jeune homme vint leur apporter les trois cafés. Chan sourit devant les efforts qu'il faisait pour ne pas le dévisager ouvertement.

Le départ du garçon dévoila un pan de mur-miroir, et Chan se trouva nez à nez avec lui-même. Il était toujours vêtu de son seul short kaki – ce qui, en soi, passait difficilement inaperçu. Mais il y avait autre chose, bien sûr. Sa peau était brune, non pas dorée comme celle que les Blancs du Village ont lorsqu'ils décident de bronzer. *Brune* – couleur de poussière et de terre. Il avait le visage d'un loup. Ses cheveux raides formaient d'épaisses touffes collées par le sable, tout comme sa barbe qui s'étalait en plaques inégales sur ses joues caves. Le nez aquilin, les lèvres minces, le front haut conservaient encore le souvenir d'une enfance civilisée, médicalisée, et instruite, mais cette douceur-là était éclipsée par le feu qui brûlait dans ses yeux étroits. C'était une flamme grise, mate comme du métal – une flamme mauvaise, vénéneuse, pleine de tension et de haine contenues. *Chan Coray...*, se dit-il. *Tu viens d'avoir dix-neuf ans, mais tu en parais quarante.*

Il se détourna. Nat et Candice l'observaient en silence. Il prit sa

tasse de café et but sans les attendre. Il ne lui restait plus beaucoup de temps.

« Alors ? demanda Candice. Ça valait le coup ? »

Il sourit et hocha la tête. Chaque goutte de café semblait exploser sur sa langue, tant il était fort et parfumé. Tout de suite, il regretta d'avoir bu si vite. Il avait craint un moment que son palais, ravagé par la nourriture biosynthétique de Circle, ne sache plus distinguer la copie de l'original, mais il savait à présent que ce n'était pas le cas. Son corps se souvenait toujours du Village.

« Tu en veux un autre ? » interrogea Nathan.

Chan désigna un homme vêtu d'un sari grège, qui faisait les cent pas, de l'autre côté de la place. Il l'avait vu surgir d'une petite rue adjacente quelques instants plus tôt.

« Voilà la Force », murmura-t-il.

Nat et Candice tournèrent la tête.

« Tu es sûr ? »

— Sûr. Maintenant, écoute-moi... » Il prit la main de Candice et la serra brièvement. « Je ne vais pas te faire la leçon. Tu penses ce que tu veux. Moi, je te dis ceci : ce monde n'est ni pire, ni meilleur que tous ceux qui l'ont précédé. Il en est simplement le produit. La civilisation du Village trouve sa légitimité dans le fait que le Veld accepte sa domination sans broncher – parce qu'il la considère comme naturelle. C'est la morale que l'Instance a tirée de l'Histoire. Les forts s'imposent. Les faibles s'effacent. C'est pour cette raison que les mendiants attendent dans le désert et se battent entre eux, au lieu de prendre la ville d'assaut. C'est pour cette raison aussi que je vais me faire jeter dehors. La sélection naturelle fait le tri, et ceux qui restent sur le carreau n'ont que ce qu'ils méritent. » Il sourit. « Voilà pourquoi la rue qui fait le tour du monde s'appelle Darwin Alley. »

L'homme au sari marchait vers eux. Derrière lui, d'autres hommes avaient pris position. Les passants vidaient peu à peu l'esplanade. Chan se leva.

« Bonjour, lui dit le flic d'une voix aimable. Je suis désolé, monsieur, mais la sécurité urbaine n'a pas identifié votre profil. Puis-je savoir où vous résidez ? »

Aucune agressivité. Du bon travail.

« Rassurez-vous, dit Chan. Je m'en vais. »

L'homme sourit. « Il existe des autorisations temporaires pour circuler en ville, vous savez. Pour en obtenir une, il suffit de passer à la Veille Sanitaire et d'adresser une demande au bureau du maire. Les réponses sont presque toujours favorables. »

Chan ne répondit pas. Il se tourna vers Nat et lui sourit, puis toucha brièvement la joue de Candice.

« Salut vous deux. »

Après quoi, il tourna les talons et passa devant le flic sans le regarder. Les autres s'écartèrent lorsqu'il pénétra dans la palmeraie, tête baissée. Il savait que s'il croisait le regard de l'un d'entre eux, il lui sauterait à la gorge – et il ne voulait en aucun cas faire honte ou attirer des ennuis à Nathan.

Il s'enfonça entre les arbres, les tempes bourdonnantes. La voix douce du drône de la sécurité urbaine lui dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Lorsqu'il ressortit dans le désert, le camp des mendiants s'était encore agrandi. Des feux brûlaient, çà et là. Une odeur de nourriture avariée flottait dans l'air. Des enfants pleuraient et se lançaient des pierres. Leurs mères les poursuivaient entre les tentes, tandis que les hommes s'attroupaient sous les auvents pour de sombres conciliabules. Personne ne le regardait.

Il s'engagea dans le cercle de sable nu, à présent jonché d'ordures. Deux adolescents, à peine plus jeunes que lui, rôdaient autour de sa jeep en se demandant si elle était piégée. L'un d'eux faisait passer une barre de fer de sa main droite à sa main gauche.

Ce fut lui qui repéra Chan en premier. Il pivota, lui fit face et ricana en faisant danser la barre de fer devant son visage.

« C'est à toi cette ruine, wonderboy ? »

Sans cesser de marcher, Chan sourit et leva les mains, en signe d'apaisement. Mais au lieu de répondre, il se jeta en avant et écrasa violemment ses paumes à plat sur les oreilles du gosse qui s'effondra en hurlant, les tympan éclatés.

L'autre sortit une microdague des poches de son blouson crasseux. Chan se tourna vers lui. La colère qui le dévorait était tellement puissante qu'il sentait presque des arcs électriques crépiter au fond de ses prunelles.

« Viens, souffla-t-il au gosse à la dague. On va s'amuser. Allez viens... »

L'autre comprit immédiatement qu'il n'aurait pas le dessus. Avec un sourire d'excuse, il rempocha son arme et se fondit dans la foule des mendiants qui grossissait peu à peu autour de la jeep. Chan se retourna. L'adolescent à la barre de fer était en train de se redresser en gémissant, les mains sur les oreilles. Chan lui envoya son pied dans l'estomac et il roula à terre à nouveau, en poussant un cri étranglé.

« Arrête ! » lui cria quelqu'un dans la foule.

Mais Chan n'entendit pas. Il marcha sur le gamin et lui donna un nouveau coup de pied qui l'envoya rouler un peu plus loin. Puis encore un autre, en plein visage cette fois. Le gosse gémit et tenta de s'asseoir en essuyant le sang qui coulait de ses lèvres fendues, mais il n'y parvint pas et se laissa aller sur le dos. Chan s'accroupit alors près de lui, lui empoigna les cheveux et murmura, en l'obligeant à le regarder en face :

« Tu ne sais pas ? »

L'autre secoua la tête, faiblement, sans pouvoir répondre. Chan ramassa une poignée de sable et la lui fourra dans la bouche. Puis, il referma de force les mâchoires gluantes de sang et lui cracha au visage.

« Tu ne sais donc pas que dans le Veld, on est tous frères, *mon frère* ? »

Le gosse émit un râle étrange. Ses yeux étaient révoltés. Chan se redressa. La foule des mendiants le regardait sans haine et sans crainte – sans comprendre non plus. Dans trois minutes, ils auraient tout oublié.

Il sauta au volant de la jeep et mit le contact. À travers les feuillages de la palmeraie, il savait que les hommes de la Force avaient suivi la scène – en fait, il pouvait presque entendre leurs pensées, pleines de pitié et de dégoût mêlés pour les wonderboys qui s'affrontaient.

Un jour, espèce de salauds, vous me lècherez les bottes.

Il leur lança son défi muet, puis fit demi-tour et, fendant la foule qui s'écartait devant lui avec indifférence, prit la piste du sud.

7. Homme-machine

QU'Y A-T-IL de si drôle, Danny-boy ? demanda la voix de Kepler dans le telmat. *On n'entend que toi, ici.*

« Désolé, chef. Il faudra que Benson m'apprenne à subricaner... » Daniel gloussa. « Rien de très amusant, en fait. Vous saviez qu'avant qu'ils ne soient associés par le biais de l'Instance, Saxxon et le Lion d'Orion étaient des compagnies rivales ? »

Oui. Et alors ?

« Eh bien, la technologie des bondisseurs appartient à Saxxon depuis toujours. Ce qui fait que pour pouvoir sigler ses propres modèles de série, le Lion a dû acquitter des royalties. Autrement dit, je suis en train d'utiliser contre Becker un appareil qui, autrefois, a rapporté de l'argent à ses employeurs. C'est un assez juste retour des choses, je trouve... »

Kepler poussa un étrange soupir.

C'est ça, les contradictions du grand capitalisme. Un jour ou l'autre, on finit toujours par couler la balle qui vous fait sauter la tête.

Daniel approuva, en silence. De cela, il était intimement persuadé.

Une diode s'éclaira sur la cellule de contrôle du bondisseur. Prise en charge du plan de vol par le transpondeur d'Alger. Daniel sourit et laissa son regard plonger, à travers le cockpit de cristal-K, vers le sol où l'ombre s'étendait peu à peu. Il volait, à une altitude de cinquante-cinq mille pieds et à deux mille huit cents kilomètres-heure, au-dessus des Aurès – loin des couloirs aériens réservés aux grandes compagnies, ce qui lui avait permis de gagner du temps.

Les brillantes lumières du Village contrastaient avec le gris uniforme qui régnait sur le Veld – mais ce n'était pas une caractéristique de l'Algérie. Partout sur la frontière, c'était la même chose dès que la nuit approchait. Au nord-est de Lille, là où commençait l'immense marécage empoisonné du Wonderland, comme à l'est de Moscou et au sud de Chicago. Le Village traversait le Veld sans jamais rien lui donner.

« Kepler ? »

Qu'y a-t-il ?

« Essayez donc de voir s'il est possible de m'afficher l'heure sur la pupille de façon permanente. Je peux en avoir besoin. »

C'est faisable. Autre chose ?

Daniel réfléchit rapidement.

« Peut-être... Le commandement européen de la Force doit bien avoir un satellite de télésurveillance en orbite géostationnaire sur le Sahara ? »

Tu plaisantes. Une douzaine, au minimum.

« Parfait. Essayez de me transmettre des cartes détaillées du secteur de Messouda. Si possible, trouvez un plan du village – j’irai plus vite jusqu’à la maison de Paul Coray. » *Bonne idée...* (Une pause.) *On va même faire encore plus fort. Ne bouge pas, je vais essayer de te décrocher un canal tactique en temps réel sur l’une des vigies ELIXIR du FDRI. Après tout, j’ai travaillé au ministère de la Défense pendant dix ans. Ils ne peuvent pas me refuser ça.*

« Ne bouge pas ! répéta Daniel. Où voulez-vous que j’aille ? »

Mais intérieurement, il jubilait. Si Kepler réussissait son coup, il allait bénéficier d’un soutien considérable. Les ELIXIR – Engins Lancés Investigateurs X et Infra-Rouge – étaient capables de sonder des solides et de repérer des pistes, même anciennes, avec une précision au sol de dix centimètres. Avec ce genre de documents à sa disposition, non seulement il pourrait s’orienter dans Messouda, mais la maison de Paul Coray n’aurait très vite plus aucun secret pour lui. Il pourrait même se payer le luxe de surveiller les mouvements de chaque habitant du village, si ça lui chantait.

« Kepler ? »

Une minute ! Je ne peux pas tout faire en même temps. Tiens... Voilà déjà ton horloge de précision.

Quatre chiffres en caractères alphanumériques rouge vif s’inscrivirent dans l’angle inférieur gauche de son champ visuel. 1849 – heure de Vienne et d’Alger. Dans dix minutes, il commencerait à descendre sur Tamanrasset.

Le reste suit, annonça Kepler. Sois patient.

« Je ne suis pas pressé. »

Le sol, à la verticale du bondisseur, affrontait peu à peu le crépuscule – même si, pour Daniel, le soleil était toujours très haut sur l’horizon ouest.

Dans le telmat logé contre son tympan, il percevait les chuchotements des techniciens que Kepler avait chargé d’établir la liaison avec ELIXIR.

Sur la cellule de contrôle, des chiffres, des courbes, des diagrammes apparaissaient et disparaissaient comme si la réalité du monde, qu’ils étaient censés traduire, n’était qu’un spectre fugitif et perpétuellement mouvant...

Daniel se sentait léger, privé de poids. Privé de corps. Il circulait à une vitesse absolue dans l’infosphère de la Vieille Terre, impalpable comme un électron sur un circuit à l’échelle de toute une planète.

« Kepler ? » appela-t-il d’une voix rêveuse.

Quoi encore ?

« Ce Paul Coray... Qui est-ce ? »

Kepler soupira.

Quelqu'un de bien, pour autant que ce genre de choses puisse apparaître dans un dossier établi par la Force. Il est né à Londres, en 2025, de parents enseignants. Scolarité précoce, études brillantes, à Londres, Paris, et Rome. Sciences-Po à dix-neuf ans. Un doctorat d'histoire médiévale à vingt-trois et un autre de droit constitutionnel à vingt-six. Dans l'intervalle, il a publié onze articles dans les forums universitaires d'Internet.

« Fichtre », murmura Daniel en se souvenant de sa pauvre licence d'informatique, péniblement décrochée en quatre ans.

Comme tu dis. Tu veux connaître la suite ou tu es déjà écœuré ?

« La suite. »

Coray a obtenu son premier poste en 52, à Rome. Il y est resté six ans. Son cours portait sur les origines foncières du Vatican, à l'époque mérovingienne. Ensuite, retour à Paris, où il a enseigné le droit Constitutionnel à la Sorbonne, puis départ pour Oslo. L'Institut Hardrade lui a fait un pont d'or pour qu'il vienne y poursuivre sa recherche sur les systèmes de succession celtes et saxons du sixième siècle à l'an mille. C'est à cette époque, qu'il a commencé à consulter pour FG&T – et tout de suite après, pour Saxxon.

« Saxons et Saxxon, observa Daniel. Curieux... »

Oui. J'ai demandé à Myriam de fouiner de ce côté-là mais ce n'est apparemment qu'une coïncidence.

Daniel hochà la tête. Ç'aurait été trop beau.

« Et après Oslo ? »

Il est resté là-bas jusqu'en 77, après quoi, il est parti s'installer à Amsterdam.

« Ah oui. L'université Jan Hus. »

C'est ça. Et il y est resté jusqu'à ce que l'Instance le fiche dehors.

« Vous disiez que c'était lui, qui était parti. »

Quand on a le couteau sous la gorge, partir ou être viré, c'est la même chose, non ?

« Hm. » Daniel était songeur. Quelque chose ne collait pas là-dedans. « Pourquoi Coray a-t-il cédé si facilement ? Un type de cette envergure ne se laisse pas marcher dessus. Il craignait pour sa famille ? »

Aucune famille connue, répondit Kepler.

Daniel fronça les sourcils. « Ni femme ni enfants ? »

Personne. Il est seul au fond du trou – depuis dix ans. Perdu au fin fond du Veld. Tout le monde l'a oublié, sauf l'Instance...

« L'Instance et nous », dit Daniel d'une voix douce.

C'est vrai... Kepler grogna de dépit. Mais ça ne change rien. Demain matin, il sera mort.

Daniel hochà lentement la tête. La brève euphorie qui l'avait envahi, un peu plus tôt, était morte elle aussi. L'heure palpitait toujours contre sa pupille. 1856. Au-delà du cockpit, le sillon pâle et

translucide du TTGV transsaharien filait se perdre dans la palmeraie de Tamanrasset, dont les cimes accrochaient les dernières lueurs du couchant.

Il obliqua vers le sud-est, et entama sa descente.

Kepler réussit à lui transmettre les données tactiques ELIXIR à l'instant où les patins du bondisseur touchaient le sol, à huit cents mètres au sud de Messouda. Daniel secoua la tête, surpris par la neige électronique et les crépitements qui, brusquement, balayaient la partie gauche de son champ visuel.

Puis, l'émission se stabilisa et une image satellite du village s'afficha sur sa prune. Daniel sourit. C'était exactement ce dont il avait besoin pour opérer. En silence, il étudia le profil du terrain, que la carte infrarouge, travaillée en fausses couleurs puis orientée, cotée et commentée, restituait avec beaucoup de finesse. L'image n'était pas tout à fait assez précise pour lui permettre de retrouver une pièce de monnaie égarée – il en circulait encore quelques-unes, dans le Veld – mais largement suffisante pour localiser une arme de poing.

« Où suis-je, Kepler ? » demanda-t-il dans un souffle.

Un quadrillage réticulaire vert pâle s'afficha en surimpression sur l'image satellite, qui se contracta légèrement. De 1/100, l'échelle était passée à 1/300. Daniel vit les dunes qui entouraient Messouda entrer à leur tour dans son champ visuel. Sur le bord sud de la carte, aux limites du document, un petit point jaune palpitait.

Te voici.

« Parfait. »

Il était 1909. Daniel escamota le cockpit du bondisseur et sortit. Dehors, la nuit était déjà presque complète. Seul l'horizon ouest restait clair. L'air était doux et sec, mais la température baissait rapidement.

Daniel fit quelques pas. Le sable, fluide et farineux, s'effondrait sous ses pieds. C'était l'un des effets de la chaleur accumulée pendant la journée, et il faudrait encore quelques heures pour qu'il se dissipe complètement. *Le désert...*, songea-t-il, frappé par le silence absolu qui pesait sur le champ de dunes.

Mais immédiatement, il rectifia. Le désert était un environnement particulier, qu'il connaissait mal, mais ce n'était pas, ce ne devait pas être une considération essentielle. L'équipement qu'il portait pouvait pallier les amplitudes thermiques nocturnes et diurnes, la déshydratation, la fatigue musculaire, l'absence d'informations et bien d'autres choses encore. Ce qui comptait, c'était une autre caractéristique de ce territoire – purement humaine.

Il était dans le *Veld*, entre les mailles de la civilisation. Pas de drône de la sécurité civile. Pas de flics de la Force. Pas de sources d'énergie immédiatement utilisable. Pas d'assistance médicale en cas

de besoin.

Daniel frémit, en songeant à la population de Messouda qui affrontait ces contraintes sans équipement spécial ni espoir de retour, chaque heure du jour, chaque jour de l'année – puis aux autres, à toutes les autres, aux paysans abandonnés dans la toundra sibérienne, aux trappeurs canadiens, aux sans-abris qui hantaient les Highlands, au nord de l'Écosse, aux wonderboys français, allemands, polonais et russes, terrés avec les rats dans leur dépotoir radioactif de six cents kilomètres de long.

Six milliards d'hommes... Ils étaient si loin de lui qu'ils auraient pu vivre sur une autre planète.

Dépêche-toi, Daniel. J'ai un signal au nord.

La carte, dans son œil gauche, se déplaça soudain en direction de Tamanrasset. Le terrain défilait devant lui comme s'il le survolait en rase-motte, tandis que l'échelle repassait à 1/100.

Une silhouette géométrique, dont les lignes effilées étaient légèrement brouillées par l'imagerie infrarouge, entra dans son champ visuel. Un bondisseur. Il se trouvait à mi-chemin de Messouda et approchait à grande vitesse. Un cartouche d'identification, calé sur le transpondeur de l'appareil, afficha la référence : BDSR SXXN 088 : Tam/Alg/Ethn 004 : LOC HERTZ D303.

« C'est Becker », dit Daniel.

Il sera là dans cinq minutes. Tu n'as plus beaucoup de temps. »

D'une voix sèche, Daniel aboya une instruction de camouflage à son propre bondisseur, qui modifia instantanément la couleur de son fuselage tandis que l'ordinateur de bord installait une contre-mesure radar. C'étaient des précautions assez primitives, mais il était peu probable que Becker et ses hommes entreprennent des sondages en profondeur. L'arrogance et la sous-estimation de l'adversaire étaient des traits B-men.

Quatre minutes trente, annonça Kepler.

Daniel ôta son pardessus et se mit à courir, le fusil-laser Matra plaqué contre sa poitrine. L'armure de combat prit aussitôt le relais, soulageant ses muscles tout en démultipliant leur effort. Un capuchon de fil hypercarbone jaillit de son logement et enveloppa son visage, ne laissant libres que les yeux. Puis, l'ensemble de la tenue vira au gris-brun clair. Daniel accéléra. Pour un observateur posté sur les dunes environnantes, il aurait eu l'apparence d'une silhouette imprécise et mouvante – spectrale – si rapide qu'on pouvait douter avoir réellement vu quelque chose. Homme-machine, songea-t-il avec satisfaction.

Trente secondes plus tard, il avait couvert les huit cents mètres et se glissait dans la cuvette de Messouda par le sud, le cœur à quarante-cinq pulsations-minute. Une rangée de palmiers, cernée par un

système d'irrigation primitif, le séparait des premières maisons de torchis blanc, au toit plat. Immédiatement l'armure prit la couleur des troncs. Daniel consulta l'heure – 1912 –, puis le plan du village sur lequel le canal tactique s'était automatiquement recalé.

C'était une agglomération de petite taille. Il compta une cinquantaine de bâtisses serrées les unes contre les autres, de chaque côté de la seule rue importante, orientée nord-ouest/sud-est.

Au centre se trouvait un puits équipé d'une pompe antédiluvienne. La plupart des véhicules, des jeeps et des quatre-roues motrices fonctionnant à l'essence, plus quelques voitures de séries encore plus délabrées, étaient garés à l'entrée ou à la sortie du village – sans doute pour éviter les problèmes de pollution.

Daniel battit des paupières. Il était encore tôt, même si l'ombre s'épaississait peu à peu. Les habitants étaient dehors, assis sur le pas de leur porte ou rassemblés sur la place centrale, autour du puits. Hommes, femmes et enfants mêlés. La plupart discutaient avec animation. Leurs voix couvraient sans peine le vacarme des jeux télévisés qui surgissait par les fenêtres ouvertes. Une odeur d'épices et de légumes bouillis flottait dans l'air. *Pas si mal*, songea Daniel, surpris par l'atmosphère paisible de l'endroit. Il avait eu de la chance de trouver la palmeraie déserte.

« Où est Coray ? »

Attends un peu... ELIXIR est en train de sonder les maisons une à une et – ah ! Le voilà.

Le réticule qui couvrait la carte se dilata brusquement. Échelle 1/10. Daniel eut l'impression de passer à travers le toit d'une petite maison située du côté Sud de la rue, juste derrière la place. Impalpable, il traversa une pièce d'étage brumeuse et, effaçant le plafond, se retrouva au niveau du rez-de-chaussée.

Un homme était assis devant un bureau de bois sommairement assemblé. Vu du dessus, on ne pouvait pas en dire grand-chose – d'autant plus qu'à ce degré de précision et dans l'infrarouge, la définition d'ELIXIR n'était pas excellente. Cheveux blancs, coupés très courts. Un long nez qui saillait sous des arcades sourcilières épaisses. Épaules larges. Les mains, noueuses et desséchées, frappaient à toute vitesse le clavier d'un vieux micro-ordinateur portable connecté par câble à une parabole de petite taille, posée sur l'appui de la fenêtre, de l'autre côté de la pièce.

« Alors quoi ? s'inquiéta Daniel. C'est lui, oui ou non ? »

Il était 1914, et il avait déjà l'impression d'entendre le souffle du bondisseur de Becker sur la piste du nord.

Juarez vient de charger un programme de corrélation 3D sur Isis, répondit Kepler d'une voix tendue. *Laisse-lui le temps.*

« On n'en a plus. »

Mais au moment où il prononçait ces mots, Daniel vit l'image qui représentait, vu du dessus, l'homme aux cheveux blancs, basculer vers l'avant – exactement comme s'il se laissait tomber du plafond à ses pieds. Son corps et son environnement immédiat étaient faciles à reconstituer, et ils prirent place dans la perspective avec fluidité. Son visage, en revanche, nécessitait un peu plus de travail – dix secondes supplémentaires. Ligne après ligne, Daniel assista à la reconstitution qu'Isis pilotait à partir des données ELIXIR : implantation capillaire, forme du nez et des mâchoires, position des oreilles, avancée de l'arcade sourcilière et du menton.

Le portrait virtuel s'afficha dans un cartouche latéral, à côté de celui que le Square possédait de Paul Coray et qui datait de l'époque où il travaillait à Amsterdam. Dix ans séparaient les deux documents, mais Isis était formel. L'ordinateur effectua une ultime comparaison de la taille et du poids estimés, pour la forme, mais il n'y avait aucun doute. C'était bien le même homme.

Il était 1915. Daniel accéléra l'armure et jaillit hors de la palmeraie, tandis qu'une clameur s'élevait du village. Le bondisseur de Becker venait de surgir au-dessus de la rue principale et braquait ses projecteurs sur la foule désorientée.

Ils ne vont pas se compliquer la vie, prophétisa Kepler d'une voix sinistre. Il leur suffira juste de demander où vit Coray. Et si personne ne veut répondre, ils n'auront qu'à faire le numéro habituel.

Daniel ne répondit pas, mais il savait ce que Kepler voulait dire. Quittant la lisière de la palmeraie, il obliqua de façon foudroyante dans une ruelle de moins d'un mètre de large, qui remontait jusqu'à la rue principale en longeant la maison de Paul Coray. L'armure palpitait au rythme de sa course ultra-rapide, ajustant la couleur et le contraste de son Camouflage aux angles sous lesquels il se présentait à d'éventuels observateurs. Mais ça n'avait plus beaucoup d'importance... Becker et ses hommes faisaient tout le spectacle. À quoi bon prendre des précautions ?

D'un bond, Daniel s'éleva au-dessus de la ruelle. Une trajectoire parfaite, prise en charge et contrôlée par l'exo-squelette de l'armure... Il atterrit en douceur sur le toit plat de la maison de Coray, puis se redressa.

À cette hauteur, tout le village était visible. Le bondisseur de Becker reposait, immobile, tout près de l'entrée nord, mais la puissance des projecteurs qu'il braquait dans l'axe de la rue était telle qu'ils brouillaient les détails plutôt que de les dégager. La foule, qui s'était rassemblée un instant plus tôt autour de l'appareil, commençait à refluer en poussant des cris indistincts.

Soudain, un coup de feu retentit, immédiatement suivi de hurlements. Une seconde rafale acheva de semer la panique, qui se

propagea aussitôt à travers les villageois comme une onde de choc centrée sur le bondisseur. Tout le monde se mit à courir en désordre. Quelques instants plus tard, la rue était déserte, à l'exception de Becker et de ses hommes, des trois otages qu'ils retenaient – une femme, deux enfants – et d'un cadavre étendu dans la poussière.

Que se passe-t-il ? demanda Kepler.

« Demandez à ELIXIR », répondit Daniel d'une voix blanche.

Un escalier, dont le sommet était protégé par un petit auvent de planches disjointes, débouchait sur le toit. Il s'y engagea sans bruit et descendit dans la pièce du premier étage. Elle était telle qu'il l'avait vu apparaître sur les images XIR du canal tactique, quelques instants plus tôt. Deux nattes tressées posées à même le sol. Deux lampes. Des étagères chargées de vieux livres-papier sur tous les murs. Une télé dans un coin. Rien d'autre.

Daniel secoua la tête. Dans son œil gauche, le pictogramme qui le représentait se superposait avec la silhouette brumeuse de Paul Coray. Il se tenait exactement au-dessus de lui. Surpris, il constata que le vieil historien continuait de frapper le clavier de son micro-ordinateur, comme si la panique qui secouait le village n'avait pas de prise sur lui. Peut-être était-il trop concentré pour la percevoir ?

Ou alors, c'était le contraire. Coray savait ce qui se passait – et savait aussi ce que cela signifiait pour lui, mais il préférait travailler jusqu'au bout plutôt qu'essayer d'échapper aux B-men.

« Kepler ? » appela Daniel.

J'ai vu.

« Qu'est-ce que vous en dites ? Coray sait qu'il n'est plus protégé par son système de sécurité. Il est peut-être en train de l'activer pour de bon. Quelqu'un, quelque part, doit recevoir une transmission expliquant ce que l'Instance prépare au Sénat. »

Ce n'est qu'une hypothèse, répondit Kepler. Et nous n'avons aucun moyen de la vérifier pour l'instant. Si transmission il y a, elle est véhiculée par satellite, grâce à la parabole de son ordinateur. Juarez et les RR&S essaient de trouver le canal, mais...

« Écoutez, le coupa Daniel. Il y a tout de même plus simple. »

Non, Danny-boy...

« Je peux descendre dans cette pièce du rez-de-chaussée et lui parler. Je peux lui dire qui je suis, et qui m'envoie. Je peux lui demander ce qu'il a à nous dire sur l'Instance et... »

Non ! (Cette fois, la voix de Kepler était dure.) Ce n'est pas ce que nous avons décidé. Tu sais comme moi que si Becker ne le trouve pas, il fouillera tout le village. Il finira inmanquablement par vous trouver, lui et toi – et même s'il ne vous trouve pas, il verra décoller le bondisseur. L'Instance saura que son plan est découvert, qu'elle est sous surveillance, et elle ajustera sa stratégie en conséquence. Nous aurons reculé au lieu

d'avancer.

Daniel serra les poings. Il savait que Kepler avait raison – et il savait aussi pourquoi il avait raison. Cet instant, cette décision à prendre révélèrent le seul visage qu'aurait jamais la guerre contre l'Instance. La force et la résistance de son armure. L'énergie meurtrière que pouvait vomir le canon de son fusil. Les informations accumulées par ELIXIR. Le reste, tout le reste, le survol de l'hémisphère Nord en deux heures de temps, les réunions du CT, les rêves de Tuan et la vigilance absurde des drones du Complexe, tout cela n'avait aucun sens s'il ne faisait pas ce qu'il devait faire.

« D'accord », murmura-t-il, et il sentit, presque comme s'il était à côté de lui, les mâchoires de Kepler se détendre.

Becker se dirige vers la maison, annonça celui-ci. Il sera là dans moins de dix secondes. Mais il y a autre chose... »

Daniel réfléchit à toute vitesse. La trémie de l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée s'ouvrait dans l'angle de la chambre, sur sa gauche, mais il était hors de question de s'y poster. Trop exposé.

Sur le canal tactique, les poutres, le lattis de bois et le torchis du plancher se devinaient en surimpression bleutée sur l'image de Coray assis à son bureau. Un effet du sondage X.

Un peu juste, mais c'était jouable. Daniel activa l'armure et arracha un pan de sol, de ses mains revêtues d'hypercarbone. Le matériau, friable et desséché, céda immédiatement avec un craquement sonore.

Deux mètres plus bas, Coray sursauta et leva la tête, mais il n'eut pas le temps d'aller plus loin. La porte du rez-de-chaussée s'ouvrit brutalement, et August Becker entra dans la pièce.

Il y eut un instant de flottement. Daniel en profita pour s'allonger à plat-ventre, aussi discrètement que possible.

Du bout des doigts, il dégaa la brèche poussiéreuse puis colla son œil droit à l'ouverture. Un interstice de quelques millimètres lui permit de voir cinq autres B-men faire irruption à leur tour.

Tu es dingue ! grondait Kepler dans le telmat. C'était un risque énorme – et ça continue d'en être un, si Becker envoie quelqu'un faire un tour à l'étage. ELIXIR ne te suffisait pas ?

Daniel ne répondit pas. Il n'avait d'yeux que pour Becker. L'angle sous lequel il se présentait à lui, dans l'embrasement de la porte, était assez ouvert pour lui permettre de distinguer ses traits. C'était un homme grand et fort, d'une cinquantaine d'années, aux longs cheveux noirs tirés en arrière par un catogan. Son visage était dur, creusé, ses lèvres épaisses ; ses yeux, très écartés, étaient d'une pâleur incolore.

Il n'avait pas changé depuis Odessa, depuis ce jour où Daniel, dissimulé derrière une montagne de barils, l'avait vu fumer tranquillement une cigarette tandis que les ingénieurs du centre de recherches s'arrachaient les ongles contre la porte du hangar en

flammes, en suppliant qu'on les laisse sortir. Et aujourd'hui, tout recommençait. Il allait et venait avec une lenteur trompeuse, évaluant l'endroit dans lequel il se trouvait sans chercher à dissimuler son mépris. Insensiblement, ses pas le portaient vers Paul Coray, qui se tenait debout, très droit, derrière son bureau.

À la fin, lorsqu'il ne fut plus qu'à un mètre de lui, Becker releva la tête et dit d'une voix rauque : « Bonjour, professeur. »

Les autres B-men gloussèrent. Daniel battit des paupières – par réflexe. Le capuchon de l'armure absorbait la sueur qui ruisselait sur son front. Il se déplaça imperceptiblement, pour soulager son épaule droite, et réalisa qu'il serrait de toutes ses forces la crosse de son fusil.

Du calme, intervint Kepler, comme s'il savait exactement ce qui se passait en lui. *Tu as compté les B-men ?*

« Il en manque un, répondit Daniel. Le septième doit être resté en sentinelle près du bondisseur.

Exact.

« Tout à l'heure, vous disiez qu'il y avait autre chose ? C'était ça ? »

Non.

Sur le canal tactique, l'image se contracta et fila vers le nord de Messouda en suivant la piste carrossable. À deux kilomètres environ, un véhicule approchait. ELIXIR le cadra aussi serré que possible. Aucun protocole d'identification. C'était une vieille jeep à essence, dépourvue de capote. Le pilote était seul à bord.

Arrivée prévue dans cinq minutes. Si c'est un habitant du village comme c'est probable, il ira se planquer avec les autres, mais on ne sait jamais.

Daniel n'écoutait plus. Deux mètres plus bas, Becker avait repris son manège.

« Allons, répondez professeur ! Faites un effort. Même après dix années passées dans ce trou à rat, vous vous souvenez quand même de votre nom ? »

Les rires, à nouveau. Coray haussa les épaules et, d'un geste vif, rabattit l'écran de son portable, mais Becker fut plus rapide. Il saisit le poignet du vieil homme et lui fit faire de force le tour du bureau.

« Pas de ça, imbécile ! J'aimerais jeter un coup d'œil à ce qu'il y a là-dedans. »

D'un geste du bras, il projeta Coray à terre et lui donna un coup de pied dans les côtes, puis l'envoya rouler contre la table qui se renversa avec fracas.

L'un des B-men siffla. Coray, haletant, essaya de se remettre sur pied, mais il n'y parvint pas et finit par rester allongé sur le dos. Son regard résigné explorait le plafond.

Se souvenait-il encore du bruit qui l'avait surpris juste avant l'intrusion des B-men ?

Pendant un instant, ses yeux croisèrent ceux de Daniel, sans les

voir. Puis il se détourna. Becker s'approchait à nouveau.

« Finissons-en, murmura le vieil homme.

— Bien sûr, répondit Becker. Mais ne te fais pas d'illusions, l'ami. Ça va prendre un certain temps. »

Le B-man s'agenouilla à côté de Coray et lui assena un coup violent au plexus. Le vieillard se redressa à demi, sous l'effet de la douleur. Sa bouche muette s'ouvrait et se fermait, cherchant l'air.

« C'est bien », murmura Becker.

Il sortit de la poche de sa veste un petit aérosol. Coray, horrifié, chercha à se dérober mais Becker posa sa main gauche sur son cou et – presque tendrement – l'immobilisa tandis qu'il enfonçait la capsule entre les lèvres pâles. Daniel entendit distinctement le sifflement des gaz sous pression. Il se redressa à demi.

« Kepler, je... »

Solvant organique. Dans une minute, son organisme sera saturé de nanomachines. C'est déjà fini. Reste tranquille.

Au rez-de-chaussée, Becker se relevait en essuyant sa main gauche, comme si elle avait été souillée. Coray était toujours allongé sur le sol, les yeux grands ouverts. Il attendait, avec une curiosité presque scientifique, le début du processus, en essayant de reprendre son souffle. Il avait mal, mais il n'avait pas peur. À cet instant, Daniel aurait tout donné pour l'aider.

« Fouillez la maison », ordonna Becker.

8. La première mort

LA RAGE... Depuis qu'il avait quitté Tam et poussait la jeep à sa vitesse maximum sur la piste défoncée de Messouda, Chan la sentait en lui. Elle brûlait comme un acide dans ses veines. Elle enflait, telle une vague de fond, au lieu de refluer peu à peu. Elle ne le quittait plus.

Tout au fond de lui, une partie de son esprit s'en étonnait. D'ordinaire, la rage le prenait lorsque, d'une manière ou d'une autre, le Village se dressait sur sa route et qu'il devait admettre, pour la millième fois depuis que lui et son père avaient dû fuir Amsterdam, que c'était un monde clos, duquel il était désormais proscrit. L'incident de la cafétéria, avec Nat et Candice, n'était que le dernier d'une longue série, mais il se souvenait de la première fois aussi nettement que si c'était hier.

Six mois après leur installation à Messouda, et tandis que Paul se faisait peu à peu accepter des autres villageois, Chan et Djafar étaient partis pour Agadez, au Niger, avec une caravane amie. Ils avaient à peine dix ans. D'une certaine manière, c'était une fugue – même si dans le Veld, il ne serait venu à personne l'idée d'utiliser ce mot. Nul ne s'était inquiété. S'ils étaient vivants, ils finiraient par rentrer, un peu plus sales, un peu plus durs, un peu plus aptes à la survie. Sinon...

La caravane les avait lâchés dans la brousse exsangue, après deux jours de voyage. Chan se souvenait des battements de son cœur lorsqu'il avait vu se dessiner l'antique mosquée de terre de la vieille ville, environnée de jardins nettoyés par les petits drônes de l'ingénierie urbaine. Sans tenir compte des avertissements que lui lançait Djafar – lui avait l'expérience –, il s'était précipité dans la ville, vers les grands plans d'eau qui miroitaient sous le soleil. Lorsque lui et son père vivaient à Amsterdam, Chan avait l'habitude d'aller se baigner aux écluses d'Orange avec Nathan – et il n'y avait rien de tel à Messouda. Rien qu'un filet d'eau misérable, presque toujours dévolu à la palmeraie.

Les hommes de la Force l'avaient repêché dans un petit canot à moteur électrique. Ils l'avaient conduit à la Veille Sanitaire, l'avaient lavé, nourri, vêtu d'un pantalon et d'une chemise usés jusqu'à la corde – mais propres : sans doute le produit d'une collecte. Puis, ils l'avaient reconduit aux limites de la ville, en lui recommandant avec une commisération écœurante de faire plus attention la prochaine fois. Sur la colline au loin, Djafar l'attendait en torturant un lézard des sables. Une semaine plus tard, ils étaient de retour à Messouda. Plus sales et plus durs, comme prévu. Djafar en savait désormais un peu plus sur

l'art de survivre dans le Veld. Chan, lui, ne rêvait que de laver l'affront.

« Tu sais pourquoi tu es en colère après – et jamais *pendant* la crise ? lui avait demandé son père le soir où il était rentré. C'est parce que la haine paralyse, qu'elle interdit l'action – et que tu le sens. Tu as un instinct de combattant. » Chan écoutait, sans vraiment comprendre. Paul avait souri et, tandis qu'il s'endormait sur sa natte, avait conclu à mi-voix : « Si nous étions encore là-bas, tu aurais fait un bon joueur de rugby. »

Peu après, la colère était tombée. Toutes les défaites finissent par s'oublier. *Mais pas celle-ci*, se dit Chan. *Pas aujourd'hui*.

Un cahot plus violent que les autres le projeta contre la portière de métal nu de la jeep, lui meurtrissant l'épaule. Il ne sentait rien. Il fallait qu'il parle à son père, qu'ils élaborent – ensemble – un plan pour rentrer au Village. En dépit de la somme de travail que Paul avait consacré à faire de Messouda une petite enclave utopique dans l'enfer du Veld, appliquant à la minuscule oasis toute une vie de lectures théoriques – « de Fourier à Rawls, en passant par Marx et tous les hydrauliciens du moyen-âge », disait-il souvent avec un étrange sourire – Chan ne supporterait pas d'y passer un jour de plus.

Sans douceur, la jeep déboucha au sommet de la crête, au nord du village, et plongea dans la cuvette en soulevant un nuage de poussière. Chan cracha et s'essuya le front. Il faisait nuit noire à présent, et les phares de la jeep ne donnaient que très peu de lumière, mais il sentit immédiatement que quelque chose n'allait pas.

Il rétrograda et stoppa dix mètres avant le dernier virage. À cette heure-ci, en principe, tout Messouda était sur la place. Les feux brûlaient, haut et clair, et la plupart des habitants palabraient sans fin en buvant de l'ouzo ou du whisky de contrebande, sur la prochaine élection du maire, la redistribution des quelques arpents cultivables de la palmeraie, les dattes, les troupeaux, les femmes, l'eau... L'os et les chiens, toujours – mais de façon plus pacifique, plus policée, plus politique en somme, que dans bien des coins du Veld.

Au lieu de ça, le silence.

Chan coupa le moteur de la jeep et sauta à terre. Il aurait préféré garer la voiture sur le côté au lieu de la laisser en travers de la piste, mais il ne voulait plus prendre le moindre risque.

Cassé en deux, il courut jusqu'au virage, sans faire de bruit. La haine qui le consumait un instant plus tôt s'effaçait peu à peu, comme si l'énergie qu'elle lui prenait changeait de forme et alertait ses sens, ses muscles et ses nerfs. Une conversion standard – par pur réflexe. La haine paralyse. Pieds nus dans la caillasse encore chaude, il contourna le virage par le haut et se coula dans le talus stabilisé par des touffes d'alpha.

Un véhicule massif et noir, au nez fuselé, long d'une dizaine de mètres et pourvu, sur les flancs et à l'arrière, de quatre ailerons courts, reposait sur ses patins en travers de la route, à trente pas du virage. Un bondisseur... Le cockpit regardait Messouda, dont les premières bâtisses étaient puissamment éclairées par une batterie de projecteurs invisibles.

Chan plissa les paupières, inventoriant un à un tous les détails qui pouvaient lui être utiles. Le fuselage couleur de jais était frappé du sigle Hertz. La mémoire de Chan lui souffla qu'il devait s'agir d'un appareil de location – ce que le nom de Tamanrasset, imprimé en petits caractères sous le sigle, lui parut confirmer.

En revanche, pas d'armes apparentes, pointées sur les environs au travers de sabords rétractiles. À voir le nombre de films qui utilisaient ce genre de gadgets à la télé, Chan – et les autres gosses du village aussi – aurait juré que c'était un équipement de série. La naïveté pouvait être dangereuse, dans un sens ou dans l'autre. Il chercha encore, et finit par localiser la sentinelle, un homme blanc, de haute taille, vêtu d'une tenue de sport plutôt chic et de chaussures de course, qui se tenait à contre-jour, dans l'ombre de l'un des ailerons.

L'homme fumait une cigarette de vrai tabac blond, et un nuage de fumée dérivait dans l'air immobile. C'était ça qui l'avait trahi, compris Chan avec un léger sourire. L'odeur. En faisant très attention à ne pas faire rouler de pierres sous ses pieds, il poursuivit son chemin sans jamais quitter l'ombre et finit par atteindre les premières maisons situées au nord de la route.

Autour de lui, tout était silencieux. La nuit était totale et le halo des projecteurs du bondisseur Hertz constituait la seule source de lumière disponible – comme si l'obscurité régnait dans toutes les maisons de Messouda, ou que toutes les fenêtres aient été occultées. Qu'était-il arrivé ? La Force avait-elle subitement décidé de mettre un terme aux trafics qui transitaient par la région ? Chan haussa imperceptiblement les épaules. La *Force* fermait les yeux là-dessus depuis un demi-siècle, alors pourquoi s'affoler maintenant ? De toute façon, elle n'opérait plus dans le Veld depuis bien longtemps – et certainement pas avec un bondisseur de location. Non, c'était autre chose...

Son père ?

Une main glacée se referma doucement sur son cœur, et il sut que c'était ça – que ça ne pouvait être que ça. *Nat a parlé*, songea-t-il brièvement. *Ou Candice*. Mais ça n'avait plus d'importance. Quelque chose était arrivé à son père. Le souffle court, il se mit à courir derrière la ligne des petites maisons blanches, en direction de la place centrale.

Il allait l'atteindre lorsque quelqu'un jaillit d'une ruelle transversale

et se jeta sur lui.

« Arrête ! » lui intima une voix familière.

Il roula sur lui-même dans le sable dur, entraînant son agresseur dans sa chute. Un fouet de longs cheveux noirs cingla son visage. Un corps maigre, et souple... Des mains se plaquèrent sur sa bouche, tandis que la voix répétait : « Arrête, *arrête* ! »

C'était Amina, la cousine de Djafar, qui vivait depuis toujours dans la maison voisine de celle de son père. Chan poussa un soupir étranglé et se dégagea.

« Je savais que tu allais revenir, murmura la jeune fille en posant l'extrémité de ses doigts teints sur ses joues pour le faire tenir tranquille. Je savais que tu verrais le bondisseur et que tu passerais par ici, pour ne pas te faire repérer. Je t'attendais. Maintenant écoute...

— Mon père ?

— Oui », répondit-elle immédiatement.

Puis, elle baissa la tête et, d'une voix sourde, ajouta après un instant de silence : « Ils ont tué la vieille Fati, et un des fils d'Ismahane pour savoir où était ta maison. »

Chan se redressa, la gorge serrée. Ces noms lui appartenaient, à lui comme à tous les habitants de Messouda. Il vivait ici depuis dix ans.

« Qui sont-ils ? »

Amina recula d'un pas. Son visage réintégra l'ombre des maisons, mais lorsqu'elle répondit, la terreur était perceptible dans sa voix.

« Des B-men. »

Chan tourna la tête. Les projecteurs du bondisseur étaient loin, maintenant. Il y avait une autre source de lumière, tout près. De l'autre côté de la place. Une porte entrouverte. Celle de la maison de son père. Il écouta, crut entendre un rire...

« N'y va pas, le supplia Amina. Ça ne servira à rien. » Elle tendit la main et lui toucha le bras. « Ils te tueront aussi. Mais si tu restes ici... »

Chan dégagea doucement son bras. Son corps était lourd, dense et pesant comme une pierre avec, au centre de son estomac, une bulle de vide parfait qui remuait, comme si elle cherchait à s'échapper. « Laisse-moi, murmura-t-il.

— ... Il ne t'arrivera rien, poursuivit la jeune fille, comme si elle ne l'avait pas entendu. Personne ne sait qui tu es. Tu n'existes pas. Ni dans le Village, ni dans le Veld. Reste ici. Ils sont nombreux. Tu ne peux rien faire. »

Tu ne peux rien faire...

Chan s'engagea dans la ruelle et déboucha sur la rue principale, à l'entrée de la place déserte. Il la traversa à pas lents, conscient des regards qui le suivaient depuis les fenêtres obscures. Son cœur aurait

dû battre à tout rompre, mais il avait l'impression qu'il peinait, au contraire, comme s'il pompait du mercure dans ses veines. Un rire jaillit de nouveau par la porte entrouverte – toute proche à présent. Puis un ordre, donné d'une voix rauque et satisfaite. Il lui parvint bizarrement déformé... Le monde, autour de lui, semblait ralentir. *Fouillez... la... maison...* Pourquoi fouiller ? se demanda une partie souterraine et isolée de son esprit. Que peuvent espérer trouver des B-men dans une baraque perdue au fin fond du Veld ?

Il entra. Six hommes se tenaient dans la pièce. Il identifia immédiatement le chef du groupe, un colosse aux traits massifs et durs, aux yeux dépourvus de vie. Il était en train d'étudier l'écran du micro-ordinateur de son père. Quatre autres allaient et venaient, à la recherche de... quoi ? Rien de précis. Ils fouillaient au hasard, pillant sans discernement la bibliothèque que Paul avait eu tant de mal à faire venir d'Amsterdam. Le sixième avait un pied sur la première marche de l'escalier. Il s'apprêtait à monter à l'étage.

Tous suspendirent leurs gestes lorsque Chan pénétra dans la maison.

« Hé, wonderboy..., dit l'homme aux yeux morts en refermant doucement l'ordinateur. Qu'est-ce que tu veux ? »

Il se tut un instant, comme s'il hésitait entre plusieurs possibilités. Le tuer tout de suite, ou le mettre simplement à la porte ? Puis, il ajouta d'une voix étrangement joviale : « Il ne se passe rien de bon ici. Fous le camp. »

Les autres se déplacèrent, insensiblement. Ils fermaient le cercle. Celui qui s'apprêtait à monter alla se ranger au milieu des autres.

« Wonderboy, tu m'entends ? »

Chan ne répondit pas. Il cherchait son père des yeux et crut un instant l'avoir trouvé, mais non. Ce n'était pas lui. C'était juste une sorte de... de carcasse de boucherie, à demi décomposée qui gisait sur le sol, près du bureau renversé, au centre d'une flaque nauséabonde.

« Tu m'entends ? répéta une nouvelle fois la voix rauque. Tu comprends ce que je te dis ? »

À cet instant précis, la carcasse putréfiée ouvrit les yeux, et Chan vit que c'était ceux de son père. Deux yeux bleus très foncés – deux puits de souffrance. Et le visage de son père, gonflé et fendu par une irrésistible force intérieure. Ses mains noueuses, déchirées, privées de doigts – et son ventre qui n'était plus qu'un cratère purulent... Le corps de son père, réduit à néant.

Chan fit un pas en avant mais, dans un effort surhumain, la chose se redressa sur un coude et le foudroya du regard. *Ne dis rien. Ils ne savent pas qui tu es. Pars et tu vivras.*

Le message silencieux glissa sur lui et partit se perdre dans les abîmes de son esprit. Chan le sentit qui s'enroulait quelque part,

comme un serpent venimeux. Il le gardait pour plus tard, pour ses plongées dans les grandes profondeurs – lorsqu'il serait seul. Mais maintenant, il ne voulait ni l'entendre, ni lui obéir. La force qui le poussait en avant était irrésistible.

Comme dans un rêve, il traversa la pièce sous le regard minarquois, mi-inquiet des six hommes et prit dans ses bras le corps meurtri de son père, qui s'abandonna à son étreinte avec reconnaissance.

« D'accord, dit l'homme aux yeux morts derrière lui. Aide-le si ça te fait plaisir. Puisque tu y tiens, tu vas y avoir droit, toi aussi. »

Des rires s'élevèrent à nouveau. Chan eut soudain la certitude qu'ils n'étaient que la partie émergée d'une chose obscure et très ancienne. Presque toujours, cette chose dormait, immobile sous l'épaisseur de la glaise, mais un souffle suffisait à la réveiller. Et les rires, alors, retentissaient comme par le passé.

Les oreilles bourdonnantes sous l'afflux du sang, il desserra son étreinte. Paul partit doucement à la renverse, dans un murmure de chair disloquée. Il était mort, mais la substance que les B-men avaient introduite dans son corps poursuivait son œuvre sans discernement. Plus de visage, depuis quelques instants déjà. Plus de doigts aux mains et aux pieds. Bientôt, la peau achèverait de fondre et les os paraîtraient au grand jour.

« Allez, wonderboy, fit la voix. C'est l'heure de ton médicament. »

Chan se redressa et fit face à l'homme aux yeux morts. Il était grand, mais pas tellement plus que lui en fin de compte. Une capsule noire cernée d'un double filet rouge luisait sombrement dans sa main droite.

« C'est vous qui l'avez tué ? » s'entendit-il demander d'une voix qu'il ne reconnut pas.

Le B-man suspendit son geste et le dévisagea d'un air surpris. « Eh bien, tu vois ? Tu as fini par nous dire quelque chose. C'est très bien, ça... »

Il marqua une pause, pour permettre aux autres de savourer la scène. Chan nota du coin de l'œil qu'ils avaient cessé de se déployer. Imperceptiblement, leur langage corporel avait changé. L'humour du leader était comme un signal, la certitude d'exercer un contrôle absolu sur les événements. Ils baissaient la garde.

« Maintenant, reprit l'homme aux yeux morts, pour satisfaire ta curiosité, la réponse est oui. » Un sourire. « C'est moi qui ai poussé cette vieille merde dans le caniveau. Pourquoi ? Quelque chose te gêne ?

— C'était mon père... »

Les rires furent coupés net. Stupéfaction générale.

Pourquoi ? se demanda Chan. Immédiatement, la réponse s'imposa

à lui. Les B-men agissaient sur ordre. Ce n'était pas une simple descente dans le Veld, comme il s'en produisait parfois lorsque les légions des Puissances étaient réduites depuis trop longtemps à l'inactivité. Pas une ratonnade pour le plaisir – même si manifestement, le plaisir était présent ici aussi. Ces hommes étaient en mission, et on leur avait sans doute fait un topo complet avant de les lâcher dans la nature.

« Ton père, wonderboy ? » L'homme aux yeux morts était tout aussi surpris que les autres. « N'essaie pas de nous bluffer avec ça. » Il désigna la masse de chair ensanglantée qui gisait à ses pieds. « Ce gars-là était une ordure, mais *pas* un pouilleux du Veld – en tout cas, pas depuis longtemps.

— C'est vrai, dit Chan en reculant d'un pas. Son nom est Paul Coray. Il a soixante-dix ans. Et son dernier domicile connu est Amsterdam, en Europe.

— Était, corrigea Becker avec un sourire gourmand. Attention à la concordance des temps. Mais pour le reste, ça colle. Tu es bien renseigné. Je me demande... » Le B-man se croisa les bras – la main tenant la capsule sous le coude opposé. « ... Pourquoi le vieux t'a-t-il raconté sa vie ? Il était pédé ? Il te baisait, c'est ça ? »

Chan se jeta sur lui et lui enfonça son genou entre les jambes. Il sentit l'homme encaisser le coup sans trop de mal – il portait une protection – mais perdre ses repères pendant une fraction de seconde, sous l'effet de la surprise.

Ils roulèrent au sol. Chan veilla à ce que son adversaire reste interposé entre lui et les autres B-men, qui commençaient seulement à réagir.

Quelques cris fusèrent. Le métal d'un revolver étincela à la lumière du plafonnier. Pas de panique. C'étaient des hommes entraînés, mais ils ne s'attendaient pas à ça et le duel, au sol, tournait à la mêlée confuse. Impossible de tirer.

L'homme aux yeux morts comprit très vite qu'il fallait rompre. Il était au moins, deux fois plus lourd et ses muscles avaient la dureté de l'acier. Passées les deux premières secondes de surprise, il n'eut aucun mal à se dégager, en dépit des coups que Chan lui assénait au visage. Il roula sur lui-même et fit passer le wonderboy sur l'autre côté.

Chan se sentit soulevé du sol. Un étau lui tordit le bras, tandis qu'une jambe le propulsait contre le mur tout proche avec la brutalité d'un piston.

Un choc énorme – mais toujours pas la moindre douleur. D'un bond, il se remit sur pied. Le sang tambourinait contre ses tempes. Autour de lui, les B-men évoluaient au ralenti. Chan suivait les déplacements de leurs mains et leurs pieds, appréciait l'angle des armes qui cherchaient à l'ajuster. Il y avait toujours quelque chose

entre lui et eux.

« Carl ! » appela l'homme aux yeux morts, toujours accroupi.

Chan chercha Carl et le trouva d'instinct. C'était le plus petit des six, un Noir aux traits symétriques. Il était l'un des deux qui tenaient un revolver – mais quelque chose n'allait pas. Il aurait dû s'adosser au mur et prendre le temps de viser. Les autres étaient sortis du champ de tir. Au lieu de ça, il titubait comme s'il était aveugle. Et Chan était certain de ne pas l'avoir touché.

Il pivota. Le chef du groupe se tenait sur sa droite, juste devant la porte entrouverte. Il arpentait le sol du regard, à la recherche de quelque chose qui n'était pas là – la capsule noire, sans doute. Tous les autres étaient de l'autre côté. Un coup de feu assourdissant retentit dans la petite pièce, et Chan sentit une balle lui frôler l'avant-bras. Il bondit sur l'homme aux yeux morts et tenta de nouer ses mains sur son cou, mais comme un taureau insensible, l'autre s'ébroua et le projeta à terre, juste sur le seuil de la maison, puis s'écarta pour laisser le champ libre à ses complices.

Chan se redressa à demi, bien visible dans l'embrasure de la porte. Dix secondes à peine s'étaient écoulées depuis qu'il avait donné l'assaut. *Fini*, songea-t-il. Il se tourna pour faire face aux B-men mais n'eut pas le temps d'achever sa rotation. Une main invisible, surgie de nulle part, s'abattit sur son épaule et, d'une poigne surpuissante, l'entraîna dans les airs.

9. Une nuit, une guerre

L'ARMURE de combat Rolls-Royce était programmée pour délivrer quatre fois l'énergie qu'elle recevait. Le rapport aurait pu être poussé davantage, mais Daniel préférait ménager le circuit d'alimentation. D'ailleurs, quatre fois suffisaient largement. Sans effort, il entraîna Chan sur le toit de la maison, tandis que le telmat déversait les aboiements de Kepler contre son oreille.

Daniel, c'est idiot. Ça ne sert à rien et c'est dangereux. Tu ne dois... Merde ! Tu ne peux rien faire !

« Mais si, Kepler », subvocalisa-t-il d'une voix paisible.

Il était 1926. Six minutes plus tôt, il se trouvait encore au premier étage, accroupi sur le sol crevassé de la chambre, lorsque le wonderboy était entré dans la pièce du bas. Il avait suivi l'agonie de Paul Coray, la nécrose foudroyante de son organisme sous l'effet du solvant de Becker, avec une tension telle que les déplacements du pilote de la jeep, transmis en temps réel par ELIXIR, lui avaient complètement échappé. En fait, Daniel n'avait songé à consulter le canal tactique qu'au moment où le gosse passait la porte. Kepler lui avait-il dit quelque chose, à ce sujet ? Peut-être... Il ne s'en souvenait plus. Tout son esprit était mobilisé par la danse de mort d'August Becker, et les rires des B-men.

Ils auraient pu se contenter d'exécuter Paul Coray... Ils auraient pu, tout simplement, lui loger une balle dans la tête. Mais les B-men n'étaient pas des soldats. C'étaient des cadres appartenant aux Puissances, des hommes riches et compétents – Brilliant men – que la cruauté, le goût du pouvoir et la passion des armes poussaient sur le champ de bataille. Ils négociaient chaque mission auprès de leurs employeurs, comme les mercenaires des grands seigneurs féodaux...

Les termes du contrat, pour Becker, précisaient l'intensité du plaisir qu'il était autorisé à prendre sur le terrain.

Puis, le wonderboy avait fait son entrée, et tout avait commencé à aller de travers. Pour Daniel, en revanche, c'était un sursis inattendu. En monopolisant l'attention des B-men, en ramenant celui qui s'était engagé dans l'escalier parmi les autres, Chan lui avait provisoirement sauvé la mise.

Attends, avait dit Kepler, alors qu'il s'apprêtait à foncer sur la terrasse.

Un coup d'œil sur le canal tactique avait confirmé que le danger était passé. Avec d'innombrables précautions, Daniel était revenu se poster près de la brèche dans le plancher.

« Si je reste, je reste jusqu'au bout... »

Ce n'était pas une question, mais Kepler avait fait comme si.

Tant que tu le peux. Pour l'instant, nous n'avons rien appris – si ce n'est que, d'une façon ou d'une autre, Paul Coray représentait une menace réelle aux yeux des Puissances.

Il était 1922. Daniel s'accroupit. Il se sentait froid et calme, et cela le surprit. L'émotion qu'avait soulevée en lui le martyre de Coray se retirait, comme une vague, laissant derrière elle une étendue déserte et luisante.

Soudain, il comprit pourquoi. Il y avait autre chose... La conviction, presque la certitude qu'il allait, d'une manière ou d'une autre, effacer le souvenir d'Odessa, trouver un biais. Servir – être enfin utile. Faire *quelque chose*.

Deux mètres plus bas, le wonderboy fit face à Becker qui préparait sa capsule et dit d'une voix impassible :

« C'était mon père. »

Daniel hocha la tête. Confusément, il avait deviné – et il savait à présent ce qui allait se passer. D'une main sûre, il entreprit de régler la charge du fusil Matra, tandis que Kepler s'exclamait :

Son fils ? Impossible. Ça ne figure pas dans le profil établi par la Force. Ce gosse raconte... Hé ! Une pause, puis : Qu'est-ce que tu fabriques, avec ça ?

Daniel releva la tête. Le fusil, rapidement reconfiguré pour produire un faisceau incapacitant, reposait en travers de ses avant-bras. Il était lourd, et semblait brûlant à travers le revêtement hypercarbène.

« Comment savez-vous ce que je suis en train de faire ? ELIXIR ne distingue pas ce genre de détails. »

Imbécile. Ton fusil est camouflé, lui aussi. Il communique avec l'armure à raison de six cents bits par seconde, et j'ai tout ça sous les yeux grâce à la télémesure. Bon sang, Daniel ! Est-ce que je dois te rappeler les ordres, encore une fois ?

Au rez-de-chaussée, une clameur retentit, suivie d'un vacarme de corps projetés au sol et de meubles bousculés. Daniel s'allongea, le fusil contre l'épaule, et approcha le canon de l'ouverture du plancher.

« Calmez-vous, Kepler. Personne ne saura que je suis là. » Sur le canal tactique, il vit l'un des B-men, le seul Noir du groupe, brandir un objet indistinct et tenter d'aligner le wonderboy. Daniel fit feu. Une courte salve laser, trop rapide, trop étroite pour être visible, frappa le visage de l'homme qui lâcha ce qui était bien un revolver et se rejeta en arrière, heurtant le mur de la tête, en poussant en cri étranglé. Aveugle pour deux heures.

Tu es dingue ! Ils vont forcément s'apercevoir de quelque chose.

« Alors, vous n'avez toujours pas compris ? » demanda Daniel en cherchant une nouvelle cible à ajuster.

Mais c'était inutile. D'une façon qu'il ne comprenait pas, Chan s'était débrouillé pour jouer sur le nombre de ses adversaires et l'étroitesse du champ de bataille. Jamais il n'avait laissé une ligne de tir s'établir contre lui. Il en avait profité pour se rapprocher de la porte. En deux pas, il pouvait être dehors. Mais là, il serait à découvert. Daniel ramassa son fusil, bondit sur le toit et courut jusqu'au parapet qui surplombait l'entrée. Le gosse était en train de se redresser dans l'embrasure, deux mètres plus bas. Sans hésiter, Daniel se pencha et lui happa l'épaule.

« Calme, wonderboy », chuchota-t-il.

Il l'entraîna vers le milieu du toit, en se demandant quel effet son corps furtif, presque invisible sur le ciel uniformément noir, devait produire sur le gosse. Dans la maison, des appels et des cris résonnaient.

« Où est-il, ce fumier ? Il y avait quelqu'un d'autre avec lui, ou quoi ?

— Il est sur le toit, hurlait Becker. Trouvez-le, nom de Dieu ! Walter, occupe-toi de Carl. Et va voir à l'étage ce qui se passe. Il y a quelque chose de pas normal... »

Daniel sourit et jeta un coup d'œil à Chan.

« Qui que tu sois, murmura celui-ci, tu leur poses un sacré problème. »

Daniel hocha la tête. « Toi aussi. Allons-nous en. »

Il augmenta de deux facteurs la puissance de l'armure, passa un bras autour de la taille du wonderboy et, d'un bond aérien, l'entraîna sur le toit de la maison voisine. Une course rapide. Un autre bond. En trois secondes, ils avaient mis vingt mètres entre eux et les B-men qui sortaient à peine de l'escalier.

« À terre », haleta Chan en lui désignant la palmeraie.

Ils roulèrent sur le sol, au pied des arbres. Daniel ne parvint pas à amortir le choc, mais le wonderboy, qui semblait ne rien sentir, se redressa immédiatement et fila sans mot dire vers le nord-ouest. Des cris s'élevaient dans la nuit, loin derrière eux.

« Attends ! » appela Daniel.

Et voilà, commenta Kepler d'une voix acerbe. Il va vouloir faire un carton, maintenant.

« Il a le droit », murmura Daniel en se mettant à courir.

Il rattrapa Chan sans difficulté et lui saisit le bras. Le wonderboy se retourna. Une flamme grise, sans éclat, palpitait au fond de ses orbites. Il semblait prêt à mordre. Daniel le lâcha. « Écoute...

— Pas la peine, le coupa Chan. Je sais que tu m'as sauvé la vie, et je sais aussi que ça n'aura servi à rien si je vais au tas – et j'y vais. » Il s'interrompit pendant une fraction de seconde, puis ébaucha un geste d'apaisement. « Ne te mets pas en travers de ma route. Je ne laisserai

pas ces ordures repartir d'ici. »

Daniel secoua la tête.

« Il faut qu'ils repartent. Les enjeux sont trop importants. »

Chan haussa les épaules et reprit sa marche, obligeant Daniel à le rattraper d'un bond. « Ce type qui a tué ton père...

— Il n'y a pas d'enjeux, répondit le wonderboy d'une voix étouffée. Il s'est bien marré en le regardant crever. J'ai envie de rire moi aussi.

— Il s'appelle Becker, dit Daniel. August Becker. C'est un B-man Saxxon.

— Les morts n'ont pas de nom. »

Daniel ne trouva rien à dire.

Assommez-le, suggéra Kepler. *Qu'on en finisse*.

Ils se glissèrent à l'arrière de la première maison du village, juste sous le virage nord. La silhouette massive du bondisseur Hertz se dressait au-dessus d'eux. Chan s'accroupit.

« Où est la sentinelle ? » demanda-t-il.

Daniel jeta un coup d'œil au canal tactique et vit que l'homme se tenait de l'autre côté de l'appareil, à côté du cockpit. Échelle 1/10. Pas assez fin pour cerner l'objet qu'il tenait dans la main droite – mais sa posture ne laissait aucun doute. Il était armé. Les coups de feu en provenance du village, et les cris qui avaient suivi disaient assez que les choses tournaient mal.

En quelques mots, Daniel résuma la situation, surpris de la facilité avec laquelle il désobéissait aux ordres. Ce moment, il l'attendait depuis longtemps. Les derniers barrages qui le retenaient en amont, dans sa vie antérieure, celle où les entraînements se succédaient sans combat, à Odessa, venaient de sauter.

Chan hocha la tête, satisfait et désigna d'un bref mouvement du menton le fusil Matra. « C'est toi qui a aveuglé ce type, dans la maison... Avec ce bijou-là ? »

Ne répondez pas !

« Allons, Kepler. Un peu de patience. C'est moi, oui. » Le wonderboy fronça les sourcils. « Kepler ? Qu'est-ce que Kepler vient faire là-dedans ? »

Daniel étouffa un rire, lorsqu'il comprit qu'il avait oublié de subvocaliser, cette fois-ci.

« Ce n'est rien, dit-il. Qu'est-ce que tu lui veux, à mon fusil ? »

Chan jeta un rapide coup d'œil au bondisseur. « Je veux que tu recommences. »

Sans mot dire, Daniel revint en arrière de façon à se ménager un angle de tir acceptable. Il fit le tour de la maison et alla se poster contre la façade. L'armure vira au blanc sale. Dans sa tête, le telmat bourdonnait :

Ça suffit, lieutenant. Que tu aies voulu sauver la mise au wonderboy,

passé encore. Mais cesse de faire ce qu'il te dit.

« Bientôt, tout le monde fera ce qu'il dit. Vous, moi... Ulysse. Peut-être même la présidente Conti. »

Qu'est-ce que tu racontes ?

« Vous n'avez pas compris, Kepler ? »

Tu m'as déjà posé cette question.

« Sans succès. »

Un soupir excédé.

Compris quoi ?

« Chan est bien le fils de Paul Coray. Il n'y a aucun doute. La chambre, au premier étage de la maison... Deux nattes. »

Ça ne prouve rien – au contraire. C'est peut-être Becker qui a raison. Le gosse couchait avec Paul, et voilà tout.

Daniel épaula son fusil. À dix mètres de lui, les pieds chaussés de tennis blanches de la sentinelle arpentaient le sol derrière le nez fuselé du bondisseur. À chaque aller et retour, son visage apparaissait pendant une fraction de seconde, juste au-dessus du cockpit. La prochaine fois, songea-t-il.

Daniel ?

« Je suis toujours là – mais franchement, Kepler... L'hypothèse de Becker ne tient pas le coup. Vous avez vu comme moi comment Chan a réagi. »

Admettons. C'est son fils. Et après ?

Sur la piste, la sentinelle fit demi-tour et repartit vers l'avant.

« C'est son fils, oui, répéta Daniel en posant l'index sur la détente de son arme. Et pourtant, personne ne connaît son existence. Pas plus l'Instance que la Force. Pas même nous. »

Un wonderboy anonyme. Ça n'a rien d'exceptionnel.

« Ce n'est pas un wonderboy. Il a vingt ans, à vue de nez. Et Coray a quitté Amsterdam il y a à peine une dizaine d'années. Donc, il l'a eu là-bas. »

Un visage rond et blanc se profila soudain à droite du cockpit. Daniel fit feu. L'homme poussa un cri étranglé, heurta durement le métal du fuselage et tomba à terre en se tenant la face à deux mains. Une ombre rapide se jeta sur lui et lui arracha son arme. Chan Coray. Un ou deux coups de pied au passage et il bondit à l'intérieur de l'appareil. Daniel sourit.

« Il n'est pas mal, ce gosse, dit-il en traversant la route. Vous avez vu ? »

Pas moyen de faire autrement, grogna Kepler.

« C'est lui, le système de sécurité que Paul Coray avait prévu contre l'Instance. C'est pour ça qu'il n'a révélé son existence à personne. Dans le Village, les listes sont si nombreuses... Sécurité sociale, état civil, profils de la Force, SAFE. Quelqu'un dont le nom n'apparaît nulle part

n'existe pas. »

Daniel fit une pause, pour laisser à Kepler le temps d'assimiler ce qu'il venait de lui dire. Il fit le tour du bondisseur et considéra d'un air distrait la sentinelle, évanouie sur le sol. Du cockpit provenaient des sons indistincts. Chan était en train de tout démolir à l'intérieur – la radio et le reste. Ce n'était pas une mauvaise idée.

Seigneur, murmura Kepler. Si c'est vrai...

« C'est vrai, répondit doucement Daniel. Ça ne peut être que ça. Paul a tout raconté à Chan en pariant sur le fait qu'il serait protégé par son inexistence administrative... Et il a eu raison. Vous avez vu la façon dont les B-men ont réagi. Ils n'y ont pas cru une seconde. »

Le wonderboy sait tout ?

« Je ne vois pas d'autre solution, Kepler. »

Dans ce cas, ramène-le.

Daniel sourit. « C'est bien comme ça que je voyais les choses. »

Un signal d'alerte s'afficha soudain sur le canal tactique. Trois des B-men avaient finalement quitté la maison et remontaient la rue principale au pas de course, en direction du bondisseur. Daniel assura le fusil dans sa main – mais se souvint juste à temps de la contrainte essentielle qui pesait sur lui, quels que soient les ajustements stratégiques de la mission.

Il ne devait pas signaler sa présence. Un homme aveuglé chez Paul Coray pouvait passer : un mauvais coup dans la bagarre... Quant à la sentinelle, elle n'aurait pas envie de la ramener et prétendrait qu'on lui était tombé dessus par derrière. Mais Daniel ne pouvait pas aller plus loin. Il se tourna vers le cockpit, prêt à appeler, lorsque Chan bondit à l'extérieur, le pistolet de la sentinelle dans la main gauche. Ses pieds nus étaient constellés de coupures sanglantes.

« Plus rien ne marche, là-dedans », gloussa-t-il comme s'il y avait un sens caché – et irrésistiblement drôle – dans cette phrase.

Les trois B-men n'étaient plus qu'à une centaine de mètres.

« Il faut partir, souffla Daniel. J'ai de quoi t'emmener loin d'ici. »

Mais Chan ne répondit pas – ne lui jeta même pas un coup d'œil. D'un geste sec, il arma l'automatique et tira une balle dans la tête de l'homme étendu à ses pieds.

Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Kepler, rivé aux écrans ELIXIR. *Il a tué la sentinelle, c'est ça ?*

Surpris par la détonation, les B-men marquèrent un temps d'arrêt, puis se remirent à courir de plus belle. Daniel pivota, mais Chan avait déjà disparu. Sur le canal tactique, il le vit s'enfoncer dans le talus, au-dessus de la route et viser les trois hommes. Une rafale déchira l'air et un second B-man s'effondra en se tenant le ventre, dans le halo des projecteurs. Les deux autres plongèrent sur le bas-côté en ripostant, au hasard.

« Merde », jura Daniel.

Il accéléra l'armure et fonça jusqu'à la palmeraie. Le wonderboy se débrouillerait bien tout seul. Pour l'instant, l'important était de neutraliser Becker et les deux autres sans les tuer. Sans signaler sa présence. Et en les maintenant hors de portée de Chan. Il fallait que l'un des trois au moins rentre au Japon confirmer à l'Instance que la mission avait été accomplie, en dépit de pertes invraisemblables.

Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ? Qu'est-ce qui se passe ?

« Plus tard, Kepler. »

Sur ELIXIR, Becker et un autre homme étaient sortis de la maison et remontaient vers le Nord en longeant la palmeraie, par le même chemin que celui que Chan et Daniel avaient emprunté. Brièvement, Daniel se demanda pourquoi le dernier B-man restait allongé au rez-de-chaussée, avant de se souvenir qu'il était aveugle pour une heure et cinquante minutes encore.

Obliquant brutalement à droite, il traversa la lisière en survitesse et émergea de l'autre côté, dans le désert. L'armure emportait tout sur son passage, l'écorce fragile des palmiers, les feuilles immenses qui ployaient à deux mètres du sol, les fragiles barrages de bois du réseau d'irrigation. Il accéléra encore et localisa Becker, à trente mètres devant lui, légèrement sur sa gauche. Soulevant un sillage de sable fin dans sa course, il les dépassa et recoupa la lisière, à dix pas derrière eux. Becker amorça un mouvement de rotation pour voir ce qui se passait. *Trop lent, bien trop lent*, songea Daniel qui bondissait déjà, à toute vitesse, d'un toit à l'autre.

Il repassa devant les deux hommes et se tapit derrière un parapet. Des murmures indistincts lui parvenaient de la palmeraie. Becker et l'autre B-man s'engueulaient à mi-voix. Un temps d'arrêt. Finalement, ils se remirent en marche. Sur la route, du côté du virage, des coups de feu tonnèrent à nouveau. Daniel ne s'en souciait pas. Il guettait, sur le canal tactique, le moment où Becker passerait à l'aplomb exact de sa position. Dans une seconde... Il risqua un coup d'œil. Ils étaient juste sous lui.

Alors, sans rencontrer la moindre résistance, il empoigna le parapet de bois et de torchis et le précipita dans le vide.

Le matériau s'effondra avec une lenteur surprenante, par plaques énormes. Une partie du toit s'affaissa et deux grosses poutres de soutien basculèrent sur l'arrière dans un craquement épouvantable. Daniel entendit des cris s'élever de l'intérieur de la maison. Un coup d'œil à ELIXIR. Becker et son homme gisaient, étendus, sous une montagne de débris que le sondage X transformait en halo bleuté. Un mouvement faible de l'un des deux le rassura. Toujours vivant, mais sans doute dans un sale état.

Le toit-terrasse tanguait sous ses pieds, en grondant comme un

animal furieux. Daniel s'accroupit, passa la tête par l'ouverture. Une dizaine de personnes se terraient à l'intérieur, serrées les unes contre les autres. La pièce n'était plus qu'un chantier dévasté.

« Dehors, cria-t-il en anglais. Vite ! »

Des hurlements s'élevèrent à nouveau. Évidemment, comprit-il en se maudissant de sa maladresse. Pour ces gens, il n'était visible que sous la forme d'une paire d'yeux vaguement luminescents sur fond de nuit. « Dehors ! répéta-t-il. La maison risque de s'écrouler. »

En criant, une jeune fille s'arracha aux bras de sa mère et se jeta dans l'escalier. Tout le monde la suivit en désordre. Soulagé, Daniel sauta sur le toit voisin et attendit que toute la famille soit sortie dans la rue pour s'intéresser à nouveau au canal tactique. Silence du côté du virage. Où était Coray ? Sur l'image infrarouge, il compta quatre corps allongés sur la route, ou juste à côté. Tous immobiles. Tous morts ? Mais où était Chan ?

Sur la place, intervint Kepler comme s'il connaissait chacune de ses pensées. *À une vingtaine de mètres de toi, sur la droite.*

Daniel sauta dans la rue et courut jusqu'à l'esplanade. Le wonderboy se tenait là, le dos contre les grosses pierres grises qui tapissaient le bord du puits. Il pressait une main sur son ventre nu mais le sang bouillonnait entre ses doigts et coulait sur le sol. L'autre main tenait toujours le pistolet. Lorsqu'il aperçut Daniel, le wonderboy tenta de se redresser mais n'y parvint pas et reprit sa position. Ses jambes brunes, constellées d'estafilades, tremblaient sous lui. « Plus de cartouches », hoqueta-t-il avec un sourire fiévreux. Ses yeux se révélsèrent. Il demanda encore : « Où est Becker ? » dans un souffle, puis glissa à terre et s'évanouit.

Daniel s'agenouilla, l'examina rapidement, et fit son rapport à Kepler.

Il y a une unité de soins d'urgence, dans le bondisseur. Ça suffira pour le maintenir jusqu'à ce que tu sois de retour. Benson se charge du reste. Dépêche-toi.

Daniel prit le corps inerte dans ses bras et le souleva. Un murmure feutré s'élevait autour de lui. Lentement, il se retourna. Les portes qui donnaient sur la place étaient ouvertes et les habitants sortaient peu à peu, par petits groupes, en échangeant des paroles incompréhensibles à voix basse. Combien étaient-ils ? Deux cents ? Cinq cents ?

Daniel n'avait pas peur. Pas un instant, il ne songea à s'enfuir. Il attendit simplement que le flot des villageois se tarisse de lui-même. Puis, lorsqu'il vit que tous ou presque étaient là, formant un cercle compact autour de lui, il dit : « Je ne connais pas votre langue. Est-ce que quelqu'un comprend ? »

Une jeune fille ravissante, aux longs cheveux noirs et aux doigts teints, se glissa au premier rang. Elle avait les yeux fixés sur le corps

de Chan. Daniel vit ses lèvres couleur de prune s'entrouvrir...

« Moi, dit-elle dans un souffle. Je comprends. »

Daniel hochla la tête. « Dis ceci aux tiens : ceux qui sont venus ce soir tuer Paul Coray sont des B-men, des agents des Puissances. Tu sais ce que ça veut dire ? »

Un signe de tête, plein de peur et de mépris. « Nous savons déjà.

— Parfait. Maintenant, écoute. Je n'ai pas à vous dire ce que vous devez faire, mais je peux vous donner un conseil. Partez d'ici, pour quelque temps. Quittez Messouda et enfoncez-vous dans le désert. Ceux des B-men qui vivent encore, laissez-les. Si aucun d'entre eux ne rentre chez lui, la répression sera très dure. Mais si ceux-là s'en sortent, dans un mois ou deux, vous n'aurez plus rien à craindre...

— Tu es du Village, cria quelqu'un dans la foule. Tu es comme eux. Garde tes conseils.

— Les wonderboys tuent qui ils veulent, renchérit une autre voix, plus proche. Ils te tuent – toi – si ça leur plaît. Cette belle armure ne te suffit pas ? Il te faut un otage pour partir tranquille ? »

Daniel resserra son étreinte sur le corps de Chan. La colère de la foule montait peu à peu – et il n'y avait rien qu'il puisse faire contre ça. Il fit un pas en avant. « Ce n'est pas un otage, dit-il. Je l'ai sauvé des B-men, ce soir. Maintenant, il vient avec moi. »

Des cris de haine s'élevèrent et quelques pierres vinrent frapper le sol autour de Daniel, mais la jeune fille aux doigts teints se retourna brusquement et harangua la foule en arabe, avec une force qui le surprit. Aussitôt, le calme revint sur la place. Daniel fit un autre pas.

« Que leur as-tu dit ? » demanda-t-il à la fille.

Elle le regarda par-dessus son épaule. « La vérité. Chan Coray part avec toi, parce que c'est ce qu'il a toujours voulu faire. » Des larmes brillaient au coin de ses yeux en amande. « Va-t-en, maintenant. Tu n'auras pas d'ennuis. Et nous réfléchirons à ce que tu as dit sur les B-men. Pars ! »

Daniel se mit en marche. Jusqu'à la dernière seconde, il crut qu'il allait devoir se frayer un passage au milieu de la foule, compacte et immobile. Mais une trouée s'ouvrit lorsqu'il se présenta devant elle et il quitta la place sans encombre.

Le bras gauche de Chan oscillait dans le vide, comme un pendule. À chaque pas, Daniel le sentait battre sur sa cuisse.

Sa main n'avait toujours pas lâché le pistolet.

SECONDE PARTIE

10. *Ce que dit Daniel*

AVANT même d'avoir repris tout à fait conscience, il sut que plusieurs jours s'étaient écoulés. Au moins deux. Peut-être trois. Il le sut immédiatement, sans comprendre le sens des informations qui lui parvenaient de son corps en pièces.

Des tubes, chargés de liquides dont il devinait la saveur crayeuse, plongeaient dans ses bras et ses jambes. Des faisceaux invisibles sondaient ses entrailles. Des aiguilles moléculaires, d'un alliage délicat, allaient et venaient autour de son crâne...

Une énorme machine, silencieuse et bienveillante, le surveillait, le berçait, le nourrissait, le réparait. Il ne sentait rien.

Il s'endormit.

Lorsqu'il émergea à nouveau, il parvint à battre des paupières. Des larmes jaillirent et roulèrent sur ses joues. Finalement, il ouvrit les yeux. Un jour de plus s'était écoulé, et la plupart des appareils auxquels il était relié lors de sa première reprise de conscience avaient disparu.

Une lumière rose pâle baignait son visage, mais sa vue était brouillée. Sans savoir comment, il chassa ses larmes et fit jouer de nouveau ses paupières poisseuses...

Il était allongé dans un espace au plafond bas mais il devinait, à l'ampleur des sons feutrés qui tourbillonnaient au loin – aux mouvements de l'air sur son visage aussi – qu'il y avait un autre plafond, bien plus élevé, au-dessus de celui qu'il voyait. Une plateforme ? Et au-delà, un hangar, une usine ? Il ne savait pas. Où était-il ?

Il ne savait pas.

Un ronflement brutal sur sa droite le fit sursauter. Il laissa rouler sa tête sur l'oreiller. Un homme noir, vêtu d'un simple pantalon de toile écrue, dormait sur le lit voisin. Il lui tournait le dos, mais même ainsi, sa musculature était impressionnante. Est-ce que je le connais ? se demanda-t-il.

La réponse vint immédiatement, du même recoin obscur de sa conscience, où se tenait le compte des jours et des heures. Non.

Il battit une nouvelle fois des paupières. Deux autres personnes étaient assises sur le lit suivant, mais il avait du mal à faire le point... Un homme blanc de très haute taille, vêtu d'une chemise gris clair qui soulignait la blondeur de sa chevelure. Et une jeune femme noire. Tous deux parlaient à voix basse avec animation.

Elle, il ne la connaissait pas. Mais lui, c'était le spectre furtif et

incroyablement rapide qui l'avait sauvé des B-men, à Messouda. Il en était sûr – et cette certitude elle-même était un mystère. Pendant tout le temps où ils luttèrent, côte à côte, dans la palmeraie, il n'avait jamais vu que ses yeux.

Où sommes-nous ? voulut-il demander. Mais il n'en avait pas la force. Sur le deuxième lit, au-delà de l'homme assoupi, il vit la fille toucher le bras du spectre. Elle avait remarqué qu'il était éveillé et le signalait.

Le spectre vint s'accroupir près de lui et Chan put enfin voir son visage, d'une longueur et d'une pâleur aristocratiques. L'éclat dur qui brillait dans ses yeux verts, à Messouda, avait cédé la place à autre chose, une lumière moqueuse et pleine d'humanité.

« Te voilà revenu, wonderboy ? » Il sourit. « C'est encore un peu tôt. Prends ton temps. »

Dans sa bouche, comme dans celle de Nathan Dewitt, *wonderboy* signifiait *homme*.

« Merci », articula Chan sans parvenir à émettre un son. Et il sombra à nouveau.

Lorsqu'il s'éveilla pour la troisième fois, il était toujours allongé sur le lit, mais son environnement immédiat avait changé. Les autres couchettes avaient été repoussées et deux écrans de papier beige s'élevaient, à droite et à gauche, formant un box qui l'isolait du reste du dortoir. Le seul angle de vue dégagé s'ouvrait devant lui.

Chan se redressa, puis s'assit. Pour la première fois depuis de longues années, sa condition physique était parfaite. Il leva la tête. La plate-forme s'étendait toujours au-dessus de lui. À présent, il estimait sa hauteur à un peu moins de trois mètres. D'après les sons qu'il percevait, elle était le siège d'une activité importante. Des gens allaient et venaient, là-haut, déplaçant des chaises et feuilletant des brassées de papier avec force commentaires. Mais personne ne se montrait.

Comme il l'avait deviné lors de son second réveil, la plate-forme appartenait à un ensemble plus vaste, une sorte de hangar dont il distinguait une partie de la charpente, loin devant lui. Entretoises métalliques lestées de lourds rivets et verrières à structures de plomb. Curieux. On trouvait souvent des constructions semblables, dans le Veld, au nord de l'Europe et sur les côtes américaines... Mais était-il encore dans le Veld ?

Son instinct lui soufflait le contraire.

Il baissa la tête et étudia enfin la perspective qui s'ouvrait dans l'axe du lit. Cinquante ou soixante mètres de sol bétonné, sur lequel couraient des gerbes de câbles. Deux femmes en blouses blanches passèrent à pas pressés, dans un sens et dans l'autre, à dix secondes

d'intervalle, un ordinateur portable sous le bras. La première dit quelque chose dans un micro-mouche collé à la commissure de ses lèvres, mais il n'entendit pas. Aucune ne tourna la tête pour le regarder. Peu après, un drône monté sur quatre roues traversa également son champ de vision, tandis que résonnait sur sa gauche le sifflement caractéristique d'un ascenseur.

Plus loin, Chan distingua trois fauteuils dont la disposition indiquait qu'ils faisaient partie d'un cercle plus vaste, au centre duquel se trouvait un objet lumineux, qu'il ne voyait pas. De ce cercle lui parvenaient les échos d'une discussion très vive, comme si un conflit était en cours. Intuitivement, Chan sut qu'il en était la cause. Il sourit, en se demandant pourquoi cette idée l'amusait. Et tout de suite après, il se souvint de la mort de son père.

Dix minutes plus tard, quelqu'un sortit du cercle et vint vers lui à grands pas. C'était l'homme blond de Messouda. Dans la main gauche, il tenait un verre rempli d'un liquide rougeâtre, dans la droite, quatre sièges pliants.

Chan n'avait pas bougé. Il était toujours assis, le dos calé contre les deux oreillers de son lit. Il se sentait totalement désorienté. À deux reprises, il avait soulevé la veste de pyjama blanche qu'il portait pour vérifier l'absence de cicatrice sur son ventre. Pourtant, il avait été sérieusement blessé...

Quelque chose ne collait pas. Ses souvenirs étaient dépourvus de valeur : ils rendaient la situation confuse, au lieu de l'éclaircir, et semblaient avoir perdu la capacité de susciter le moindre sentiment en lui.

En un sens, Chan était soulagé. Il avait craint – et craignait encore – d'être laminé par l'écho, même atténué et déformé, de ce qu'il avait éprouvé devant le corps de son père. Mais il payait cette impunité au prix d'un vide plus terrifiant encore, qui le laissait seul et désarmé devant l'inconnu.

L'homme de Messouda s'approcha du lit et lui donna le verre.

« Essaie donc ça », dit-il d'une voix tendue.

Il ne souriait pas. Chan prit le verre et but, tandis que l'autre disposait les sièges – il y en avait quatre – autour du lit. Le liquide était épais, et sentait la mûre.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Le cocktail spécial du bon docteur Benson. Très reconstituant... » L'homme hésita, puis s'assit en haussant les épaules et finit par sourire. « Je sais, reprit-il, c'est trop sucré – mais fais un effort. Tu vas en avoir besoin. »

Chan termina docilement son verre, puis le reposa sur le sol, à la tête du lit. « Qui est le docteur Benson ?

— L'homme qui t'a sauvé du saturnisme en enlevant cette balle B-man. » Une pause. « Tu n'aurais pas dû la prendre. »

Chan hocha la tête. « C'est vrai. J'ai été trop gourmand... Le premier des coureurs – celui sur lequel j'ai tiré juste après avoir tué la sentinelle – n'était que blessé, mais il a fait le mort jusqu'à ce que je redescende sur la route, en pensant que tout était terminé. En plein dans la lumière des projecteurs.

— Un jeu d'enfant, commenta le géant blond en se massant le cou avec lassitude, comme s'il veillait depuis des jours. Je t'apprendrai à penser à ça. »

Chan ouvrit la bouche, et la referma aussitôt. *Je t'apprendrai à penser à ça...* Cela pouvait s'entendre de diverses manières. *Avant de te ramener dans le Veld ?*

Peu probable. Lorsque l'homme l'avait rattrapé, dans la palmeraie, il avait parlé d'enjeux – ce qui supposait que son père avait été assassiné pour une raison bien précise. Et c'était *cette raison* qui l'intéressait – lui et tous ceux qui travaillaient, en ce moment même, dans cet endroit inconnu. C'était pour *cette raison* qu'ils l'avaient soigné et avaient attendu qu'il se réveille... Ce qui annonçait sans doute un interrogatoire.

Mais par qui ? La Force ? Une Puissance rivale de celle qui avait envoyé les B-men à Messouda ? Les services de sécurité de la Chancellerie ? La CIA ? Le FDRI ? Tout était possible, constata Chan avec effarement. Mais une chose était sûre : dans la partie qui se jouait, son père avait figuré sur l'échiquier. Et sa mort avait eu pour conséquence immédiate de le faire entrer malgré lui dans le jeu – à sa place.

Et après ? Quand l'interrogatoire serait fini et qu'il aurait dit tout ce qu'il savait – ce qui, pour l'instant, se résumait à rien ou presque –, que se passerait-il ? Pourquoi lui faudrait-il apprendre à éviter les balles ? Chan soupira et regarda le géant blond en face. « Qui es-tu ?

— Lieutenant Daniel Kovalsky, répondit l'autre sans aucune hésitation. Première escadrille de chasse orbitale, flotte aéroportée de la mer Noire. »

Chan ouvrit des yeux stupéfaits.

« Alors, tout ça, c'est la Défense fédérale ?

— Pas exactement.

— Alors quoi ?

— C'est un peu compliqué... »

Daniel soupira. Il hésitait. Il voulait lui dire quelque chose, mais quoi ? Chan attendit, le vit détourner les yeux avec lenteur, délibérément, comme si c'était un signal, une invitation à faire très attention, puis l'entendit murmurer : « Dans une minute, les autres vont venir t'interroger. Réponds-leur. Les informations que tu détiens

sont peut-être vitales. Mais n'oublie pas non plus qu'August Becker a tué ton père, et que cela te donne des droits. »

Sur quoi, il se renfonça dans son siège et croisa les bras.

Chan jeta un coup d'œil sur le hangar. Trois personnes venaient vers lui en discutant avec animation. Un homme et deux femmes. Il hocha la tête, pour lui-même. Cette fois encore, les paroles de Daniel étaient à double sens. Elles lui indiquaient une stratégie : se soumettre, coopérer, mais questionner en retour. Maintenir l'équilibre. D'une certaine manière, il venait d'avoir la preuve qu'il pouvait, lui aussi, poser des conditions. Mais pourquoi ? Certainement pas à cause de ses « droits »... Le fait que Becker ait tué son père ne lui en donnait pas – au contraire : Daniel avait lutté à ses côtés. Il l'avait sorti des griffes des B-men et, s'il l'avait pu, il aurait fait la même chose avec son père.

À moins que...

« Parfait ! fit soudain une voix enjouée tout près de lui. Vous êtes éveillé et en pleine forme. Nous allons pouvoir travailler. »

Chan tourna la tête. L'homme venait de prendre place à sa gauche. Il était gros, partiellement chauve, portait des lunettes comme les gens du Veld et des vêtements – veste et cravate – qui n'auraient pas détonné à Messouda. Ses traits mafflus affichaient une bonne humeur simulée. Au coin de sa bouche épaisse, il avait fiché un cigare qui répandait une odeur épouvantable.

Chan sourit. « C'est vous qui dirigez cet établissement ? »

L'homme se trémoussa sur son siège. « Ah ! *J'adore* cette manière de voir les choses... Oui et non, monsieur, oui et non. Disons que je le fais tourner, sur les instructions du propriétaire. Un gérant, voilà ce que je suis... Mon nom est Kepler. Vous voulez un cigare ?

— Quel jour sommes-nous ?

— Le quatre janvier. Et il est... 0329. Alors, ce cigare ? »

Tandis qu'il allumait le *Moscow Special* (deux cents marks au marché noir !), Chan vit s'installer l'une des deux femmes, à côté de Kepler. C'était celle qu'il avait vue en compagnie de Daniel, lorsqu'il avait repris conscience pendant quelques minutes, le jour précédent. À présent, il était assez lucide pour constater qu'elle était à peine plus âgée que lui – et qu'elle possédait des jambes incroyables. D'une voix neutre, elle lui dit son nom – Myriam Konaté – et lui demanda s'il se sentait assez bien pour avoir un entretien prolongé, avant de désigner la dernière chaise encore libre.

« Nous attendons Anita Juarez, expliqua-t-elle. C'est une experte en synthèse de données. Son travail, pendant notre conversation, consistera à confronter ce que vous nous apprendrez à notre propre stock d'informations, afin d'en vérifier la teneur et d'établir des corrélations, le cas échéant. Est-ce que vous comprenez ? Est-ce que vous êtes d'accord avec ce procédé ? »

Chan hochait distraitement la tête. Du coin de l'œil, il surveillait Juarez qui se tenait sur le seuil du box et discutait avec les gens sur la mezzanine. Il parvint à capter quelques mots, mais ils étaient très techniques, et il n'en tira rien. Au bout d'une minute, Juarez vint s'asseoir à la droite de Daniel. C'était une petite femme sèche et sévère, d'une cinquantaine d'années. Ses yeux brillaient d'une lueur froide. Pour elle, toute tâche était un défi. Chan la salua d'un signe de tête, et elle répondit de la même manière, puis ouvrit l'écran de son ordinateur portable et frappa quelques touches.

« Parfait, dit une nouvelle fois Kepler. Allons-y. En premier lieu, nous aimerions éclaircir un certain nombre de points obscurs. Le lieutenant Kovalsky, ici présent, affirme vous avoir entendu dire que Paul Coray était votre père ?

— Il l'était. »

Myriam secoua la tête. « Pas d'après nos sources. Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans.

— Vous êtes donc né en 2076. À cette époque, Coray résidait à Oslo, et nous possédons un profil très précis jusqu'à son départ d'Amsterdam. Votre existence n'est mentionnée nulle part... »

Chan réfléchit rapidement. De toute évidence, ce n'était pas un point essentiel aux yeux des personnes présentes. Sinon, pourquoi Daniel aurait-il pris le risque de le ramener avec lui, sous le feu des B-men ? Le véritable enjeu était autre, dans une information qu'il était censé partager avec Paul. Plutôt que de brouiller les pistes, mieux valait au contraire renforcer cette idée. Ses conditions n'en auraient que plus de poids, le moment venu.

« Je suis bien né en 2076, reprit-il. À Oslo. Probablement en mars. J'ignore la date exacte – et Paul l'ignorait aussi. Il est bien mon père, mais il n'est pas mon géniteur. Je suis un enfant trouvé. »

Juarez releva la tête.

« Trouvé ? répéta-t-elle. Trouvé où ?

— Dans le Veld. J'avais moins d'un mois. Sans être un militant, Paul participait parfois à des opérations d'aide humanitaire – en particulier avec le Secours Fédéral. »

Juarez tapota quelques touches sur son clavier. « Exact. Une adhésion en 69 au Secours, et des cotisations régulièrement versées jusqu'en 84. Plusieurs dons importants aux lobbys pro-vaccinations pour tous – et une participation régulière aux manifestations des Homers. »

Daniel se gratta le bout du nez.

« Sans être un militant... Qu'est-ce qu'il te faut ? »

Chan haussa les épaules. Seul un wonderboy pouvait comprendre. Il reprit : « C'est au cours d'une sortie dans les anciennes friches

industrielles du Varmland qu'il m'a trouvé. J'étais apparemment assez mal en point. Le Secours était déjà passé par là, mais n'avait pas jugé utile de me ramasser. Trop peu de chances de profiter du système.

— Hémopositif ? demanda Myriam.

— Entre autres, oui. Mais lui y a cru. Encore aujourd'hui, je me demande pourquoi.

— Justement, intervint Kepler avec une mine de vautour replet. Pourquoi ? Ce point... »

Il s'interrompit subitement, jeta un regard piteux à Daniel et à Myriam. Mais il en fallait plus que leur évidente réprobation pour l'arrêter. « Ce point est capital, reprit-il avec plus de modération. Nous savons que Paul Coray n'a pas déclaré votre adoption – à personne. En tout cas, pas officiellement. La meilleure preuve, c'est que nous n'avions jamais entendu parler de vous jusqu'à ces derniers jours. Et nous pensons qu'il l'a fait à dessein... » Un instant de réflexion, pour trouver la formulation la moins blessante. « Il avait probablement déjà des ennemis, à l'époque. Il a voulu vous protéger en vous rendant invisible. Mais en même temps, il se protégeait lui-même, parce que vous auriez pu, le moment venu, exercer des représailles, ou faire des révélations. »

Chan eut un sourire triste. « Ce n'était pas un militant pro-Veld, mais c'était quand même un homme. Il n'était pas cynique à ce point-là. » Une pause, les yeux dans le vague. « Pour me protéger, le mieux était encore de ne pas me ramener au Village.

— Dans ce cas, il ne t'aurait pas eu sous la main, intervint doucement Daniel. Comprends-moi bien. Je ne dis pas qu'il t'a pris avec lui seulement pour ça, mais il est vraisemblable que ça a joué. »

Chan hocha la tête. Il aurait dû se sentir bouleversé, mais rien ne venait.

« Vous parliez d'ennemis. À qui pensez-vous ?

— Coray consultait déjà pour Saxxon, à l'époque.

— Et pour FG&T. Il me l'a dit plus tard.

— Oui, mais Becker appartient à Saxxon. C'est de ce côté qu'il faut chercher, non ?

— Une minute, Kepler, intervint Juarez. Nous ne savons toujours pas comment ce monsieur a réussi à vivre dix ans dans le Village – à Oslo pour quelques mois, puis à Amsterdam – sans avoir d'existence administrative.

— Cherchez du côté de Rupert et Sally Dewitt, dit Chan. Ce sont deux botanistes, deux universitaires connus. Je crois qu'aujourd'hui, ils vivent à Paris – mais à l'époque, ils habitaient Oslo. Mon père les connaissait très bien. Sally était une amie d'enfance. Quatre jours avant que Paul ne me ramasse dans le Veld, elle avait accouché de deux jumeaux dont l'un est mort dans les heures qui ont suivi.

— Mort ? s'exclama aussitôt Myriam. À l'accouchement ? Vous plaisantez. Une femme de cette position sociale aurait été suivie en diagnostic prénatal et génie génétique dès la conception. S'il y avait eu un problème, les médecins l'auraient su. Et en tout état de cause, elle n'a tout simplement *pas pu* faire croire que les deux jumeaux étaient en bonne santé alors que l'un était mort – parce que c'est bien ça, l'idée induite ? Vous avez pris la place du mort ?

— Les Dewitt appartiennent à la secte des Gentils depuis trois générations », répondit Chan.

Il n'y avait rien à ajouter. Les Gentils, assez peu nombreux en Europe, mais très puissants en Amérique, professaient la stricte observance de quelques règles simples liées à la procréation, dont la première était : concevoir, attendre et mettre au monde en dehors de toute assistance médicale et seulement *après*, faire les déclarations à l'état civil – selon l'ancien protocole, sans autoriser les prélèvements ADN.

« Comment s'appelait l'autre enfant ? demanda Juarez.

— Nathan. »

Elle désigna son portable avec un léger sourire. « C'est sans doute comme ça que les choses se sont passées. Sur les registres SAFE auxquels j'ai accès, Rupert et Sally Dewitt ont déclaré deux fils, nés en 2076. Nathan et Caan. »

Chan se laissa aller contre ses oreillers et ferma les yeux. Kepler regarda Juarez. Baissa la tête. Puis le regarda.

« Faisons une pause, dit-il. Vous voulez un café ? »

Non, il ne voulait rien.

0350.

« Nous aimerions maintenant aborder avec vous le problème de fond, dit Myriam. À savoir : les raisons pour lesquelles Saxxon a commandité l'assassinat de votre père. »

Chan lui jeta un regard froid. « Pourquoi ?

— Pourquoi ? La mort de Paul Coray est très inhabituelle et pose de nombreuses questions. Saxxon – et au-delà d'elle, l'Instance tout entière – l'a fait exécuter par un commando secret. Il ne s'agit pas d'un exemple. Il s'agit d'une punition, d'une vengeance privée. Pendant des années, votre père a tenu l'Instance en respect en la menaçant de représailles si elle tentait quoi que ce soit contre lui. Il était en possession d'une information cruciale qui, si elle était révélée, pouvait nuire aux intérêts des Puissances.

— Dans ce cas, pourquoi est-il mort ? Qu'est-ce qui a changé dans la nuit du premier janvier ? La menace de représailles a disparu ?

— Oui.

— Comment ? »

Myriam regarda Kepler, qui prit le relais en soupirant. « Le plan de l'Instance a sans doute franchi une étape à partir de laquelle votre père ne représentait plus un danger important. Ils ont cessé d'avoir peur de lui. Ils se sont simplement souvenus qu'il les avait trahis.

— J'ai saisi cet aspect du problème, Kepler. Ce que je comprends pas, c'est ce qui a fait la différence. L'événement lui-même. Vous saviez qu'il se produirait, puisque vous aviez envoyé un homme à Messouda. Alors ? »

Un lourd silence s'installa dans le box. Chan regardait, droit devant lui, le hangar où la valse des femmes en blouses et des drônes se poursuivaient. *On travaille tard, ici*, songea-t-il. Il se sentait détaché, prêt à tenir le temps qu'il faudrait. Il avait livré une partie secrète de lui-même – la seule qu'il lui restait, en fait. À présent, c'était leur tour.

La voix de Daniel couvrit soudain le cliquetis des touches de l'ordinateur d'Anita Juarez.

« L'ouverture de la session du Sénat des Nations unies. Elle a eu lieu le premier janvier, à minuit. À cette seconde, l'Instance a pensé qu'elle n'avait plus rien à craindre de ton père, que rien ne pouvait plus contrarier ses projets – pas même une révélation. Voilà ce qui a changé. »

Chan se tourna vers Kepler. « Un complot ? C'est de ça qu'il s'agit. L'Instance a fomenté un complot contre le Sénat ?

— Nous n'en savons rien ! s'écria Kepler en balayant l'air de ses grosses mains. Nous n'avons pas la moindre idée de ce que ça peut être.

— Mais vous pensiez qu'en surveillant l'exécution de mon père, vous apprendriez quelque chose.

— Oui. »

Maintenant, Chan comprenait ce qu'avait tenté de lui dire Daniel, à demi-mot.

« Vous l'avez laissé mourir..., dit-il doucement. Vous avez envoyé à Messouda un homme en armes avec l'ordre de ne pas bouger le petit doigt. Il était au premier étage, pendant que Becker lui injectait son truc, et il n'a rien fait. »

Chan dévisagea Daniel, qui soutint son regard. Juarez, encore plus tassée sur elle-même qu'au début de l'interrogatoire, ne quittait plus son écran. Myriam regardait ailleurs. Kepler...

Kepler essaya de faire front. « C'est vrai, reconnut-il. C'est comme ça que les choses se sont passées. Nous ignorions que Paul Coray avait un fils. Nous avons considéré que puisqu'il avait lui-même prévu un système de sécurité, cela impliquait qu'il était prêt à s'en servir.

— Vous n'avez pas pensé à le soustraire aux B-men ? Ç'aurait tout de même été plus simple... Sans compter les réponses qu'il aurait apportées à vos questions. »

Mais c'était absurde bien entendu. Chan pouvait lui-même réfuter cette objection. En enlevant son père, Daniel aurait donné l'alerte. L'Instance aurait su que la vérité était découverte et aurait changé ses plans au dernier moment. Il y avait une certaine logique là-dedans, et il était prêt à l'admettre. Mais il tenait à nettoyer toutes les plaies lui-même – au couteau.

« D'accord, reprit-il. Donc, Paul est mort et l'Instance applique son plan en toute sécurité. Est-ce qu'il n'y a pas une contradiction, là-dedans ? À quoi cela peut-il vous servir de mettre la main sur le dispositif prévu par mon père – c'est à dire moi – si l'Instance est d'ores et déjà hors d'atteinte ?

— Écoutez ! fulmina Kepler. Maintenant, ça suffit. Qu'est-ce que vous croyez ? Que nous nous amusons, que ça nous plaît d'avoir fait ça ? Nous n'avions pas d'autre solution. » Il désigna Daniel d'un doigt accusateur. « Le lieutenant Kovalsky a vu Becker brûler vif une trentaine de ses camarades à Odessa. Anita a été menacée de mort par l'Instance lorsqu'elle a refusé d'obéir à une instruction boursière qui entraînait la suppression de soixante mille emplois dans le Veld et chez les Homers. Ma femme et ma fille sont mortes, torturées par les B-men de Farside, sur la Lune. Tous ici, nous nous battons contre les Puissances, sans un sou et sans statut officiel... »

Chan écarta les mains, comme s'il s'excusait. Il était au bord, à présent. Sur la limite.

« Mais, Kepler, murmura-t-il, je ne sais même pas *qui vous êtes*. »

Alors, une ombre immense se matérialisa au pied de lit et se pencha sur lui.

Plus tard, lorsque tout fut fini et qu'il resta seul dans le dortoir, Chan sut qu'il n'oublierait jamais l'apparition, sa forme même, et la conviction absolue que portait sa voix, en dépit du brouillage. Qu'à la dernière seconde de son existence, il verrait encore cette silhouette géante et sombre, crépitante d'étincelles bleuâtres, dont les bras et les jambes semblaient emplis de brouillard, se dresser devant lui. Des traits d'un homme, seuls les yeux étaient conservés, même s'ils avaient la forme, l'aspect et la brillance de deux étoiles lointaines. Mais Ulysse *était* un homme. Il avait immédiatement trouvé les failles qui minaient Chan, en silence, et le poussaient peu à peu sur le fil du rasoir, au point de forcer Kepler à ne plus pouvoir répondre, à ne plus avoir d'autre choix que celui d'exiger, et peut-être de contraindre...

Il s'était mis nu devant lui.

Nous sommes le Square, wonderboy, dit-il d'une voix vibrante. Nous sommes le dernier rempart que l'humanité puisse dresser contre la civilisation des Puissances – et aussi la dernière chance du Veld.

Tu nous a dit qui tu étais, qui tu étais vraiment et nous te devons la vérité à notre tour. Mais c'est difficile. Notre histoire est déjà ancienne. Elle est complexe, et doit demeurer secrète. Peu importe... Je vais essayer.

Il y a un siècle, les Puissances existaient déjà, même si on ne les appelait pas ainsi. À l'époque, les Nations avaient encore un sens. Elles se déchiraient entre elles, certes. Elles s'affrontaient et s'autodétruisaient, mais les peuples – la plupart d'entre eux, du moins – étaient libres de choisir leur destin. La certitude de l'avenir n'existait pas. Il n'y avait que des probabilités. Chaque homme pouvait croire qu'il tenait sa vie dans ses mains, et les Nations pensaient la même chose.

C'est ce goût du hasard, ce jeu avec le futur qui a été perdu – ou plutôt : *vendu*. Depuis longtemps déjà, les grandes compagnies industrielles et financières montaient en puissance. Leurs ressources étaient sans commune mesure avec celles des États, et leur absence de scrupule était totale. Elles refusaient le poids des lois, franchissaient les frontières, fournissaient aux hommes les armes pour faire la guerre – parfois même les raisons de la faire – tout cela au nom de la liberté. En Afrique, elles jetaient des peuples les uns contre les autres pour continuer d'exploiter les mines. En Amérique du Sud, elles créaient les conditions d'un génocide systématique des anciennes populations indiennes, et d'une catastrophe écologique dont nous commençons seulement à payer les conséquences, au nom d'une prétendue mise en valeur des ressources naturelles du pays. Aujourd'hui, la forêt amazonienne n'existe plus, et les Indiens du Brésil, comme la plupart des ethnies africaines, ont disparu.

Les Nations ont accepté cela. Et quand tout a été fini, elles en ont même demandé davantage – parce que c'était au sein des compagnies que se créait la richesse, et qu'il n'y avait pas d'autre façon de procéder. Le projet des compagnies, vois-tu, c'était ça : faire admettre au reste du monde qu'il n'y avait pas d'autre voie que la leur – que quoi qu'on fasse, l'Histoire avait tranché et qu'il n'y avait *pas le choix*.

Dans les premières années du vingt-et-unième siècle, ce projet est devenu un modèle de civilisation – une utopie apolitique en quelque sorte. Les Nations l'ont adopté, parce qu'elles étaient ruinées, exsangues, déjà vidées de leur contenu, et qu'elles n'opposaient aucun contre-programme. Et les compagnies sont alors devenues les Puissances.

En vingt ans, elles ont transformé la face du monde. Les Nations n'étaient plus assez riches pour assurer l'éducation de leurs citoyens, les systèmes de santé et de retraite, l'acheminement de l'énergie et de l'information, la dépollution de l'environnement, la conquête de l'espace ? Il y avait une réponse à ces problèmes : privatiser, vendre...

Confier aux Puissances toutes ces responsabilités – et c'est ce qui s'est passé.

Bien entendu, cela n'a pas été sans heurt. Certains pays ont essayé de réagir. Ils ont cru qu'en s'unissant, ils seraient plus forts... C'est de cette manière que l'ONU, qui n'était qu'une collection d'impuissances individuelles, s'est dotée d'un parlement censé représenter l'humanité tout entière – le Sénat –, d'un gouvernement désigné par lui – la Chancellerie –, et d'un bras armé : la Force.

Cela aurait pu réussir, mais il était trop tard. Les Puissances tenaient la plupart des leviers réels. Les trois quarts de l'humanité vivaient déjà hors du champ d'action des Nations, dans le Veld, où il n'existait plus aucun service public, aucune organisation politique. Le Veld est le fruit de la démission des Nations. La meilleure preuve, c'est que la Force refuse d'y opérer, parce que cela coûte trop cher, et que c'est trop risqué. Comme le maintien d'une sécurité sociale et d'une éducation pour tous. Comme la conquête de l'espace. Ce sont les Puissances qui font régner l'ordre, aujourd'hui, dans le Veld. Leur ordre. Celui des B-men. Le Village n'est qu'une putain qu'elles ont offerte aux Nations pour les tenir tranquilles, en attendant la fin.

À présent, wonderboy, la fin est proche. Le dernier mouvement des Puissances vient de se jouer sur l'échiquier. Le Sénat ne représente plus grand-chose. Elles l'ont partiellement neutralisé en le dotant d'une instance de rationalisation économique, composée de la plupart des chefs des grandes compagnies, qui est au fil des années devenu un second gouvernement – et finalement : l'Instance. N'importe... Le Sénat n'est pas tout à fait mort et on y entend parfois des échos de ce qui fut l'ancien projet politique des Nations. C'est cela que les Puissances veulent abattre. Et nous ne l'acceptons pas.

Il y a déjà eu un Square, autrefois – ou plutôt, la volonté de construire quelque chose qui aurait pu être le Square. À la fin du vingtième siècle, quelques hommes ont entrepris de lutter contre l'un des aspects les plus efficaces de la stratégie des Puissances : l'obscurantisme et la crédulité. À l'époque, la Fédération européenne n'existait pas encore. Il n'y avait qu'une union vague d'États, dominée par la France et l'Allemagne, qui n'était guère qu'une appellation.

Quatre hommes, dont les noms ne te diront rien, ont ébauché un projet collectif, pour contrer la propagation ultra-rapide de phénomènes irrationnels en Europe, surtout à l'Est, où le communisme s'était effondré et où une place dans les mentalités était à prendre. Mysticisme, sectes, soucoupes volantes, phénomènes paranormaux, astrologie, jeux de hasard, tout était bon pour faire, peu à peu, passer l'idée que le destin des hommes se nouait hors de leur vue, qu'il n'était pas saisissable, qu'il se cachait dans les étoiles, ou procédait de forces si obscures et si anciennes qu'il ne servait à rien d'essayer de

l'affronter. Subir et consommer en aveugle. C'est encore ce que fait le Veld aujourd'hui, et c'est sur cette attitude que s'est en partie édifiée la puissance des compagnies.

Il y a donc eu un projet Square, pour organiser la résistance. Mais il impliquait la coopération des Nations européennes à un niveau public – celui de l'éducation – et à un niveau intime : les services secrets. Cela ne pouvait pas marcher. C'était trop tôt. Aujourd'hui, nous reprenons ce projet à notre compte, en espérant qu'il ne soit pas trop tard.

Voilà ce que nous sommes, wonderboy. À côté de la police fédérale, de la Défense et du FDRI, nous avons proposé à la présidente Conti de créer une organisation capable de contrer les Puissances sur leurs terrains de prédilection : la diplomatie, les mentalités collectives, la haute technologie et l'intervention armée sur le terrain. Et, pour l'instant, nous avons échoué. Elisabeth Conti reconnaît la pertinence de notre analyse, mais ne peut nous donner les moyens d'exister tant que nous n'aurons pas démontré par nous-mêmes – et sans son aide – qu'elle a besoin de nous.

Nous pouvons y parvenir, grâce à toi. Demain, la Présidente doit intervenir au Sénat. Elle sait que l'Instance a un plan, qu'elle est prête à emporter définitivement la partie – mais elle en ignore les modalités. Si nous l'aidons, nous aurons gagné le droit d'exister. Si nous échouons, la civilisation des Puissances aura une date de naissance : le premier janvier 2095. Et l'humanité toute entière marchera sur Darwin Alley.

Choisis ton camp.

0425.

Ulysse était parti depuis longtemps. Kepler, Myriam, Daniel et Anita buvaient un café hors de vue. Chan, toujours assis dans son lit, essayait de réfléchir.

Tout aurait pu être différent, se disait-il avec amertume. Si seulement Ulysse et Kepler étaient venus le trouver avant la nuit de Messouda. À Tamanrasset, tandis que les hommes de la Force le repoussaient gentiment hors du Village, ils n'auraient eu qu'un mot à dire. L'analyse de l'histoire du vingt-et-unième siècle qu'il venait d'entendre était, presque mot pour mot, celle de son père.

Mais son père était mort. Il ne pouvait pas choisir. Il pouvait seulement faire semblant de négocier.

Je t'apprendrai à éviter les balles...

Oui, il comprenait ce que Daniel avait voulu dire. La mort de Paul lui donnait bel et bien des droits, et il était légitime de les réclamer – tout comme les gens du Square tentaient de faire valoir les leurs. Daniel avait vu mourir ses camarades. Kepler, sa fille et sa femme...

Il était comme eux. La seule différence, c'est qu'ils avaient déjà recommencé à vivre et à lutter, alors qu'il ne rêvait – lui – que de laver l'affront.

Chan quitta son lit et, d'un pas chancelant, gagna le hangar. Kepler et les autres attendaient sur les fauteuils disposés en cercle, les yeux rivés sur une mappemonde lumineuse qui tournait doucement devant eux. Il les rejoignit.

— Je sais quelle information mon père détenait contre l'Instance, dit-il en s'asseyant. Elle remonte à l'époque où il consultait pour Saxxon et FG&T, à Amsterdam. Je suis prêt à vous la livrer – à une condition.

Il interrogea Daniel, du regard et le vit hocher imperceptiblement la tête. Alors, il se tourna vers Kepler et dit : « Je veux être des vôtres. »

Kepler se massa longuement le visage. Il semblait épuisé. « Nous n'existons pas encore, monsieur.

— Le Square, peut-être pas. Mais *vous* êtes réels. J'ai combattu aux côtés du lieutenant Kovalsky. Il est fait de chair et d'os – comme moi.

— Le lieutenant est un soldat de métier. Vous ne pouvez pas...

— J'apprendrai. »

Myriam posa une main sur le poignet de Kepler. « À quoi bon tergiverser, chef ? Ulysse lui-même a donné son accord. »

Chan sourit. Évidemment... Il aurait dû s'y attendre, comprendre plus tôt. Kepler avait beau simuler, il savait lui aussi – même s'il n'aimait pas être dépossédé des apparences du pouvoir. Pendant une seconde fugitive, Chan se demanda si Daniel avait agi sur ordre d'Ulysse. Après tout, le lieutenant lui avait clairement indiqué la voie. Était-ce un piège, une fois de plus ? Étaient-ils en train d'acheter ses secrets, au prix de fausses promesses ?

Il haussa les épaules. Cela n'avait aucune importance. Quels que soient les traquenards que le Square lui réservait, le plus dangereux de tous était celui qu'il préparait lui-même – et à son propre usage – par ses mensonges. Il regarda Kepler.

« Votre réponse ?

— C'est d'accord, répondit l'homme aux lunettes, après une ultime hésitation. Maintenant, expliquez-nous pourquoi Saxxon a fait exécuter votre père. »

Il le leur dit.

11. Nuit de tempête

IL ÉTAIT 0250, heure de New York – soit 0850 à Vienne – lorsque Kepler passa les immenses portes de cristal de Glory House, après s'être fait identifier par les drônes de la sécurité.

Dès que le wonderboy avait accepté de raconter son histoire, Kepler avait contacté sur un canal crypté le général Croft – l'ancien commandant de la base orbitale de la Fédération. Croft était à la retraite depuis deux ans, mais conservait encore certains des anciens privilèges attachés à sa charge, en particulier celui de pouvoir affréter un chasseur transatmosphérique ultrarapide en quelques minutes, pour son usage personnel.

Kepler s'était rendu en bondisseur à Francfort, où un pilote l'attendait, à l'entrée de l'aéroport militaire. Trois heures plus tard, il atterrissait à JFK, au milieu de l'une des plus violentes tempêtes de neige que la décennie ait connues.

« Bonjour, monsieur, fit poliment l'un des huissiers postés derrière l'immense guichet de marbre rose qui ceinturait le hall. Puis-je vous aider ?

- J'ai rendez-vous avec Joseph Natal à 0300.
- Quel est votre nom ?
- Georges Kepler.
- Un instant... »

Pendant que l'huissier telmait au secrétariat de la représentation fédérale, Kepler se fraya un chemin à travers la foule et acheta les dernières éditions du *Times*, du *Monde*, et du *Pekin Daily News*. L'imprimante publique les lui délivra en moins de dix secondes.

Tous les gros titres étaient consacrés au conflit mandchou. Rien, dans les travaux récents du Sénat, n'avait particulièrement retenu l'attention des éditorialistes depuis la reprise de session. Et, bien entendu, pas un mot sur Paul Coray.

Kepler soupira. Il éprouvait des sentiments contradictoires. Une partie de son être aimait cette situation, le stress de la crise, les mouvements feutrés qui précédaient la bataille et les conciliabules de couloir. C'était son environnement naturel depuis vingt ans – depuis l'époque où il était l'administrateur de Qamar.

Sa passe d'armes avec Farside, et le ralliement du syndicat représenté par Mariah Lubock, n'avaient fait qu'empirer les choses. Peu à peu, c'était toute l'industrie de l'air respirable que Kepler avait dû prendre en main. Farside manœuvrait pour échapper à la tutelle des associations de consommateurs, qui prétendaient gérer seules la production et la distribution d'oxygène. Lorsque Kepler avait

finallement tranché en faveur des secondes, cela avait été considéré comme un outrage de trop. Six mois plus tard, sa femme et sa fille étaient mortes.

C'était pour cette raison que l'autre partie de lui-même haïssait ce qu'il était en train de faire. Pas avec assez de force pour le contraindre à renoncer, mais suffisamment pour ne lui laisser aucun répit. Chaque jour, chaque heure qui s'écoulait, Kepler les passait d'abord à combattre le mépris qu'il éprouvait pour lui-même – et c'était bien en attaquant, avec un sens tactique aigu, cette faille de sa personnalité que Chan Coray l'avait poussé à la faute quelques heures plus tôt. Pendant un instant, il avait montré son vrai visage...

Cela n'aurait pas dû se produire. Cela ne se reproduirait plus.

« Monsieur Kepler ?

— Oui ?

— Monsieur Natal vous attend dans l'aile Gandhi. Pièce 732. »

Kepler emprunta l'un des cinquante ascenseurs en balle de fusil qui montaient et descendaient sans cesse le long des parois du hall. À travers la coque transparente de la cabine, il vit la foule qui harcelait les huissiers s'éloigner, puis se fondre en une rivière mouvante, dont le cours semblait suivre les dessins de l'immense mosaïque bleue et blanche qui tapissait le sol.

Glory House était de construction récente. Pendant les vingt premières années d'existence du Sénat, les sessions s'étaient déroulées dans le vieux building des Nations unies, mais celui-ci s'était vite révélé trop étroit, lorsque l'Instance avait multiplié par quatre le nombre de ses membres, et rendu nécessaire la présence, aux côtés des élus, d'une multitude de commissions techniques.

En 2051, la Chancellerie avait commandé à Braunen Corp. un nouveau siège pour les deux chambres, les commissions et l'ensemble des organes de l'Exécutif. Faute de place, les géotectes avaient dû se résoudre à l'ériger sur une île artificielle, dans Upper Bay, à mi-chemin entre Staten Island et Manhattan. Le modèle Aéropolis. Par les baies vitrées qui formaient la façade de Glory House orientée au nord, Kepler voyait la statue de la Liberté brandir son flambeau au cœur de la tempête. Les énormes projecteurs qui l'éclairaient donnaient une lumière crépusculaire. *Très adaptée*, songea-t-il avec ironie.

L'ascenseur le déposa au soixante-treizième étage. Natal l'attendait dans le couloir. C'était un petit homme d'une quarantaine d'années, mince et très élégant. Kepler ne l'aimait guère. Natal était le principal détracteur du projet Square auprès de la présidente. Il ne doutait pas de la volonté hégémonique des Puissances, ni de leurs capacités à tout mettre en œuvre pour parvenir à leurs fins, mais il s'obstinait dans l'idée qu'on pouvait s'opposer à elles sans quitter le terrain légal.

Cela s'expliquait peut-être par sa formation professionnelle : après

tout, Natal était un excellent juriste. Mais il y avait autre chose. Il était trop jeune et trop protégé pour posséder le recul nécessaire. La vision qu'Ulysse avait développée devant Chan Coray, dans la nuit, au Complexe – dans les mêmes termes que lorsqu'il était venu trouver Kepler à Paris ou Daniel à Odessa – lui était totalement étrangère.

Après une poignée de main purement formelle, les deux hommes s'enfoncèrent dans le dédale surpeuplé de l'aile Gandhi.

« Ulysse nous a prévenus de votre arrivée pendant la nuit, expliqua le conseiller spécial en regardant droit devant lui. Il nous a dit aussi que vous aviez mis la main sur quelque chose. L'hypothèse Coray se précise, dirait-on. »

Kepler secoua la tête, mécontent. Il aurait aimé annoncer lui-même la nouvelle à la Présidente.

« Allons, Natal, contra-t-il. Ne faites pas la fine bouche. L'hypothèse Coray est *confirmée*. » Un coup d'œil en coin. « D'ailleurs, je ne crois pas que vous prendrez le risque de passer à côté. Vous avez entrepris des recherches ?

— Oui. Et votre collaboratrice si précieuse des RR&S également.

— Anita vous a transmis quelque chose ?

— Il y a trois quarts d'heure. Une ébauche de recoupement. En gros, cela correspond à ce que j'ai mis à jour de mon côté. »

Kepler contint un sourire. *Eh bien... On dirait que les actions du Square sont enfin en hausse.*

« Cela dit, reprit Natal, le plus dur reste à faire. Tout ce que nous possédons pour l'instant, ce sont des données brutes, et quelques éléments de synthèse. Deux ou trois noms. Une date-limite. Bref, nous ne sommes pas beaucoup plus avancés.

— Vous plaisantez. Si, avec ça, vous ne découvrez pas de quoi il s'agit, vous... » Kepler releva brusquement la tête. « Quelle date-limite ?

— La commission des études foncières a avancé l'heure de sa réunion, dit Natal d'un air lugubre. Elle ne devait avoir lieu que demain matin, mais Pomirov a tout changé au dernier moment. Il a dû sentir le vent. »

Kepler fit halte au milieu du couloir. « C'est Pomirov qui dirige la réunion ? Victor Pomirov ?

— Vous le connaissez ?

— Plutôt, oui, murmura Kepler en se remettant en marche avec lenteur. Il était membre du Directoire des fournisseurs de la Défense fédérale, en 75, lorsque j'ai été nommé au ministère après avoir quitté la Lune. J'ai eu affaire à lui une dizaine de fois. Il était très remonté, parce que nous tentions d'élaborer nos propres chaînes de production d'armes lourdes. Ensuite, il est parti pour prendre ses fonctions à l'Instance et ça n'a pas été plus loin. Mais c'est un sacré morceau. Très

malin. Il va falloir faire attention. À quelle heure doit avoir lieu la réunion ? »

Natal consulta sa montre. « Dans vingt minutes. »

Tout au fond de la pièce 732 s'ouvrait une porte derrière laquelle deux agents du FDRI veillaient en armes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils s'effacèrent devant Natal, mais vérifièrent soigneusement l'accréditation de Kepler, ce qui parut beaucoup réjouir le conseiller spécial. Trois minutes de tests pour pouvoir emprunter le long couloir qui débouchait sur les appartements permanents de la présidente de la Fédération européenne à Glory Hall.

« C'est plus long d'habitude, murmura Natal. Mais aujourd'hui, nous n'avons vraiment pas le temps. »

Kepler ne releva pas. Pour lui, cet endroit était l'équivalent laïc de La Mecque ou du Vatican. Silencieux, il regarda Elisabeth Conti quitter son bureau surchargé de notes et venir vers lui.

« Joseph, fermez la porte. Bonjour, Kepler. Asseyez-vous, nous sommes pressés. »

Elle lui serra brièvement la main, puis se laissa tomber dans un énorme fauteuil en cuir. Kepler l'imita, avec plus de retenue. Elisabeth Conti était âgée d'une soixantaine d'années. C'était une femme de haute taille, large d'épaules et de hanches, dont le visage aux traits ronds était encadré d'un casque de cheveux plats et noirs. Elle fumait en permanence, mais jamais Kepler ne se serait permis d'allumer un cigare en sa présence.

« Bien, dit-elle en sortant une Gold de son paquet. Joseph vous a raconté la dernière trouvaille de Pomirov ?

— Oui. La réunion est avancée. »

La présidente hocha la tête, songeuse.

« J'aimerais que vous y assistiez. Nous n'avons pas le temps de confronter nos informations ici, comme cela aurait été nécessaire, et j'ai peur que Joseph ne laisse passer quelque chose s'il y va seul.

— Tout à fait d'accord, dit Kepler en notant, avec une secrète satisfaction, l'agacement que cette perspective suscitait chez Natal. Cela dit, nous pouvons peut-être faire un rapide état des lieux. Je viens d'apprendre que mes services vous ont transmis une note...

— Oui, approuva Conti. Anita Juarez. Un travail intéressant. D'ailleurs, nous sommes parvenus à des conclusions très proches, de notre côté. Joseph, voulez-vous avoir l'obligeance... »

Le conseiller spécial consultait déjà le rapport. Il se mit à le lire, à voix haute :

« Question numéro un : Paul Coray a-t-il collaboré à la préparation de l'offensive que l'Instance s'apprête à lancer contre le Sénat ? La réponse est oui.

» Question numéro deux : quelle forme cette collaboration a-t-elle prise ? La réponse nous est fournie par le fils adoptif de Coray. Son père travaillait à l'époque pour deux compagnies très précises : Saxxon et FG&T. Il avait établi pour elles de nombreuses synthèses, portant sur la permanence de certains traits de la législation médiévale anglo-saxonne traitant d'héritage et de droit foncier. Ces traits seraient encore présents dans quelques textes actuels – dans l'esprit, sinon la lettre.

» Question numéro trois : en quoi cet archaïsme de la législation contemporaine peut-il servir les projets de l'Instance ? Selon le même Chan Coray, les deux compagnies auraient chargé son père de légitimer – en s'appuyant sur les codes médiévaux dont nous avons parlé – la revendication qu'Henry Philip Fawcett pose sur une île du Pacifique nommée Saint-George. Henry est le dernier héritier d'une vieille famille britannique. L'île Saint-George appartient aux siens depuis plus de trois siècles, ce qui – si les textes saxons s'appliquent effectivement – devrait lui permettre de se proclamer « off the common law » – hors de la loi commune. En d'autres termes, Fawcett pourrait, si le Sénat fait droit à sa requête, édicter sa propre législation sur le territoire de Saint-George, sans avoir à se soumettre aux règles du droit international.

» Question numéro quatre : l'Instance va-t-elle effectivement proposer au Sénat de voter une résolution dans ce sens ? C'est probable. Paul Coray n'a pas été assassiné sans raisons.

» Question numéro cinq : en quoi ce texte, s'il est voté, sert-il un projet particulier de l'Instance ? Après tout, il ne s'agit que d'une île de cent mètres sur cent, dépourvue de matières premières, inconstructible, indéfendable, et sans aucun intérêt stratégique. Réponse : nous aimerions bien le savoir. »

Kepler se passa une main lasse sur le menton. « Henry Fawcett n'a pas seulement hérité de l'île Saint-Georges, dit-il. Il a aussi repris les rênes de FG&T. Mais avant tout, c'est un dandy, un authentique original. Il dirige sa compagnie avec une certaine... comment dire ? Désinvolture. Et sa vie privée est plutôt animée. Tout le monde sait ça. »

Elisabeth Conti tapota nerveusement des doigts sur le bras de son fauteuil. « Qu'est-ce que vous voulez dire, Kepler ? À quoi pensez-vous ? »

Il haussa les épaules, dubitatif. « Tout ça colle un peu trop bien. Il y a dans cette histoire une sorte d'image d'Épinal, et on essaie de nous la faire prendre pour argent comptant. Je veux dire : oui, bien sûr, si quelqu'un rêve de devenir roi d'une petite île du Pacifique, c'est forcément ce « bon vieux » Fawcett. C'est même son portrait tout craché... Imaginez, les fiestas qu'il pourrait organiser, sur Saint-

George, s'il était réellement *off the common law*. Détournements de mineurs, drogue, alcool, tabac, esclaves en tous genres... » Un petit rire. « Il n'aurait même plus à craindre le tapage nocturne. J'ai beaucoup pensé à ça, dans l'avion. Et plus j'y pense, moins je trouve ce petit côté orgiaque – plutôt sympathique, en fin de compte – compatible avec les efforts déployés par l'Instance, jusqu'ici. »

La présidente hocha la tête. Elle comprenait ce qu'il voulait dire. L'Instance était *grise*.

Natal, lui, n'était pas d'accord. « Il y a des précédents, objecta-t-il en levant un doigt soigneusement manucuré. Souvenez-vous des Weber de la DATEX, et de leur projet de volcan artificiel au centre du Golfe du Lion. Après tout, ils voulaient simplement disposer d'un feu d'artifice permanent, en face de leur propriété.

— C'est vrai, reconnut Kepler. Et c'est bien ça que je trouve suspect. L'Instance voudrait nous faire croire que l'histoire Fawcett s'inscrit dans cette tradition – le syndrome Caligula des grands de ce monde – mais je suis certain qu'il y a autre chose. En fait, j'en ai même la preuve... »

Il se tut. En face de lui, Elisabeth Conti l'écoutait avec une concentration telle qu'elle mit plusieurs secondes à réagir.

« Une preuve ? Quelle preuve ?

— C'est Fawcett, le centre de toute cette affaire. L'île Saint-George lui appartient. Mais Paul Coray, lui, a bien été assassiné par des B-men Saxxon. Des B-men qu'on a fait venir du Japon... On ne me fera pas croire que les Puissances se rendent de tels services par amitié – en tout cas, certainement *pas* pour permettre au président d'une compagnie rivale de se livrer au vice en toute impunité. Il y a autre chose. »

Kepler se renversa dans son fauteuil, satisfait.

« Fichtre, murmura Elisabeth Conti. Vous avez raison. » Elle réfléchit un instant, puis reprit : « D'accord. On bloque tout. Je contrôle soixante-seize voix au Sénat. Ça ne suffira pas à arrêter le projet Fawcett si l'Instance veut passer en force, mais ça compliquera quand même un peu les choses.

— Une minute, intervint Natal. Vous souhaitez que nous refusions la conciliation préalable que va proposer Pomirov en commission, j'ai bien compris ?

— Je souhaite, expliqua la présidente, pousser l'Instance à en passer par un vote. Je veux voir les Puissances monter à la tribune et s'expliquer sur la nature du projet Fawcett.

— C'est un gros risque, madame. N'oubliez pas que vous avez, vous aussi, l'intention de demander au Sénat de voter votre propre projet de commission constitutionnelle... Si vous affrontez publiquement l'Instance, vous allez effrayer tout le monde, et l'affaire sera encore

plus mal engagée qu'elle ne l'est actuellement.

— Vous n'avez pas la vue assez longue, Joseph. Peut-être nous trompons-nous du tout au tout ? Peut-être notre ami Kepler, ici présent, croit-il deviner une conspiration là où il n'y a qu'un caprice d'aristocrate décadent ? C'est possible... Mais si Kepler a raison, alors, l'Instance s'apprête à prendre un avantage définitif dans la lutte qui l'oppose aux Nations – et ma modeste commission n'aura plus la moindre raison d'être. »

Il y eut un bref silence, durant lequel Natal et Kepler se regardèrent en chien de faïence. Puis, Elisabeth Conti désigna d'un mouvement du menton l'horloge murale toute proche :

« Il est 0330. Allez travailler. »

12. Deux manteaux gris

CHAN ouvrit les yeux. Autour de lui, les écrans de papier avaient disparu. Il était seul dans le dortoir. Au pied du lit, quelqu'un avait disposé des sous-vêtements, un pantalon de toile noire, une chemise bleu ciel, une veste noire et des chaussures de ville.

Chan se leva, s'habilla. Dans l'une des poches de la veste, il trouva un briquet et un paquet de cigarettes. Il en prit une et la glissa entre ses lèvres, mais résista à l'envie de l'allumer. Après la frénésie de la nuit passée, le Complexe lui semblait vide et silencieux. Seuls quelques murmures tendus lui parvenaient de la mezzanine au-dessus de lui. Juarez et ses hommes devaient suivre minute par minute la retransmission Civis des débats du Sénat. Après tout, Chan leur avait fourni la clé pour comprendre ce qui se passait.

Il fit quelques pas au milieu du Complexe, les mains dans les poches. Il n'éprouvait rien. Une semaine plus tôt, le simple fait de se trouver ici, à Vienne, en plein cœur de la Fédération européenne – au Village, bon sang ! –, avec à ses côtés des gens comme Kepler ou Anita Juarez l'aurait empli de joie. L'idée même qu'il porterait un jour des vêtements comme ceux qu'on lui avait remis aurait suffi. Mais à présent, c'était impossible. Ces sentiments existaient bien, mais ils ne l'atteignaient pas. Ils restaient en retrait, au seuil de sa conscience, affleurant comme une masse rocheuse sous une allée...

Chan savait qu'il faudrait un tremblement de terre pour les mettre à jour.

Il alluma sa cigarette et se dirigea vers un petit drône automoteur.

« Le lieutenant Kovalsky est-il toujours ici ?

— Oui, monsieur. »

La machine émit un *click* sonore, puis fit demi-tour et s'éloigna. Chan se remémora les antennes de Kepler sur l'absolue pauvreté du Square. Locaux annexés, matériel détourné, robots récupérés... Programmeurs sous-payés ? Il courut et rattrapa le drône. « Où puis-je le trouver ? »

La machine s'arrêta net. « Qui, monsieur ?

— Kovalsky... Le lieutenant Daniel F. Kovalsky.

— Il est sur la terrasse. *Click* ! »

Chan posa un pied sur le capot du drône, pour l'empêcher de faire une nouvelle fois demi-tour. « C'est très bien, dit-il avec une ironie un peu lasse. À présent, où se trouve la terrasse ? Et comment s'y rend-on ? »

Click, click, click !

« Je vous montrerais volontiers le chemin, monsieur, mais j'ai peur

d'être tombé en panne. Mes moteurs ne répondent plus. »

Chan ôta son pied. « Essayez encore », suggéra-t-il en souriant.

Le drône l'entraîna vers l'une des parois du Complexe, dont une section s'escamota à son approche. Chan emprunta une sorte de sas, et déboucha sur une coursive couverte, large de quatre mètres, qui semblait faire le tour du bâtiment. La terrasse.

Le temps était gris et froid. Un brouillard glacial noyait les environs. Chan distingua cependant un rideau d'arbres aux branches dénudées, noires et luisantes de neige fondue. Au-delà, il crut reconnaître la géométrie mélancolique d'un jardin public abandonné. Petit-lait réellement à Vienne ? Oui, il ne pouvait y avoir de doute. De la capitale, qui s'étendait dans les lointains masqués par la brume, il percevait le ronflement d'une activité urbaine intense – le vrombissement sec d'un million de moteurs électriques, le pas de la foule, le vacarme des murs-écrans voués à la publicité et le souffle des bondisseurs. Mais le jardin lui-même était à part – tout comme le Complexe. Ce n'était pas encore le Veld, mais ce n'était déjà plus tout à fait le Village.

Chan jeta sa cigarette et fit quelques pas sur la terrasse. Un escalier qui descendait vers le jardin émergea du brouillard. Assis au milieu des marches, Daniel méditait en faisant rouler une petite sphère transparente entre ses doigts. Il était vêtu d'un épais pardessus gris foncé, dont le col relevé lui conférait une allure sombrement romantique. Un gros sac de toile reposait à ses côtés. Chan le déplaça et s'assit.

« Tu as tout d'un permissionnaire. »

Daniel hochait la tête. « Et toi d'une gravure de mode convalescente. Tu veux manger un morceau ?

— Je voudrais savoir une chose... L'intervention de la présidente au Sénat doit avoir lieu demain, c'est ça ?

— Demain, oui.

— Alors, vous avez perdu beaucoup de temps. Tu m'as sorti de Messouda le premier janvier, et nous sommes le quatre. Je n'avais qu'une balle dans le ventre, après tout. L'interrogatoire aurait pu se dérouler bien plus tôt.

— La balle avait fait éclater ton foie, avant d'aller se loger tout près de la colonne vertébrale. Ce n'était pas rien. Et puis, il y avait deux ou trois autres choses... » Daniel le regarda et sourit. « Benson est consciencieux. Il t'a fait un check-up général et a refusé de te ranimer tant qu'il ne t'aurait pas nettoyé de fond en comble. Il te restait quelques mauvaises traces d'hémopositivité, ainsi qu'un début de cancer de la peau à l'épaule gauche. Plus un kyste à l'aîne, probablement les suites d'une blessure mal soignée. Tout ton organisme souffrait d'une carence en vitamines C et en calcium...

Qu'est-ce que j'oublie ? Ah ! oui. Une occlusion intestinale vieille de trois mois. Et, bien entendu, les caries. Tu n'avais plus une dent intacte. »

Chan secoua la tête. « Bon sang, il a soigné tout ça en trois jours ?

— Sois indulgent, wonderboy. Tout son matériel est d'occasion. »

Ils rirent.

« Si je comprends bien, dit Chan en se grattant le menton, il ne me reste plus qu'à me raser pour rentrer dans le rang comme si de rien n'était... Quelle heure est-il ? »

Daniel posa la boule de verre et regarda sa montre.

« 0907.

— Kepler doit déjà être à New York. »

Ils échangèrent un regard.

« Tu veux vraiment parler de Kepler ?

— Il le faut bien », soupira Chan.

Il prit une autre cigarette et l'alluma. Le moment était venu de dire la vérité, mais il ne savait pas comment s'y prendre.

Daniel fit le premier pas. « Écoute, wonderboy. À partir du moment où Kepler – et Ulysse – ont donné leur accord, cela peut avoir lieu. Tu *peux* être un agent du Square et participer à la lutte contre les Puissances. Ici, au Village. C'est même probablement la meilleure manière d'aider le Veld à s'en sortir, et j'imagine que c'est une chose à laquelle tu tiens... »

Chan se détourna. Tout cela était vrai, il le savait à présent – mais Daniel ne l'énonçait que pour la forme. Il avait deviné ce qui allait se passer, et c'était normal. Après tout, c'était lui qui lui avait soufflé la solution.

« ... Mais ton recrutement aura d'autres conséquences. Sur ta vie même. Un jour ou l'autre, sans doute très vite maintenant, Ulysse obtiendra la confiance d'Elisabeth Conti. Il aura son budget, parce qu'il a raison. Le Square est le dernier rempart des Nations contre l'Instance, et l'Instance a des moyens illimités. La Fédération nous donnera assez d'argent pour combattre, et nous en profiterons... *Tu* en profiteras. » Daniel ramassa la boule de verre et la fit luire entre ses doigts. Elle contenait un liquide aux reflets rosâtres, dans lequel un minuscule circuit imprimé était immergé. « Tu ne seras plus jamais un wonderboy, reprit-il doucement. Tu vivras au Village, où tu voudras. La Fédération possède des centaines d'appartements vides pour ses fonctionnaires. À Rome, à Londres, à Berlin. À Paris. Et même quelques-uns dans les villes orbitales du Périmètre. Sur la Lune, sans doute... Le Square aura besoin d'agents partout où les Puissances menacent les Nations – c'est à dire *partout*. Tu peux être l'un d'eux. L'un d'entre nous. »

Chan écoutait. Il savait ce que signer pour le Square voulait dire,

mais il avait besoin de faits précis, de perspectives réelles pour mesurer l'ampleur de ce à quoi il renonçait.

« Tu seras peut-être blessé, mais plus jamais malade. Les flics de la Force se demanderont parfois qui tu es, mais nul ne te dira ce que tu dois faire, ni où tu dois aller. La faim, tu la choisiras ou la subiras si le travail l'impose, mais *pas* parce que tu es un wonderboy. Nous serons ensemble – mais seulement si tu le veux. Parce que tu seras seul à décider. Parce que tu seras libre... sans avoir rien à renier.

— Ce n'est pas au Square que je vends mon âme, Daniel. Et tu le sais. »

La bruine continuait de tomber silencieusement sur le jardin désert. Chan inhala une dernière bouffée de fumée, puis jeta sa cigarette au loin. Peu à peu, il lui semblait que les bruits de la ville s'éloignaient, que le monde perdait insensiblement sa substance. Amsterdam, Messouda, Vienne et New York n'étaient que des noms. Seul, le béton froid de l'escalier sur lequel il jouait sa vie était encore réel... mais pour combien de temps ?

« Où est Becker ? murmura-t-il.

— Rentré au Japon, répondit Daniel d'une voix sourde. Comme il était blessé, on l'a interné dans la clinique privée des cadres de Saxxon – au neuf cent seizième étage de la tour Aéropolis. En principe, il devrait sortir après-demain.

— Comment le sais-tu ? »

Daniel haussa les épaules. « J'ai demandé aux RR&S de surveiller un peu les choses. Ils ont leur propres méthodes, pour décrypter ce qu'une ligne d'écriture informatique, au terminal d'un aéroport ou dans les registres d'une clinique, signifie réellement. Mais ne te fais pas d'illusions : si Aéropolis se laisse épier de loin, c'est parce que de près, elle n'a rien à craindre. J'y suis allé, Chan. Deux fois. C'est une véritable forteresse. Braunen Corp. connaît son métier. Tu seras mort avant d'avoir atteint le centième étage.

— Je ne suis pas encore né. Ce qui peut m'arriver n'a aucune importance... »

Chan se leva, frissonnant dans sa veste légère. Tout ce qu'il avait raconté à Kepler sur Henry Fawcett et l'île Saint-George, la menace d'un statut *off the common law*, était exact, et il espérait que le Square parviendrait à prendre l'Instance de court. Il le voulait vraiment... Mais c'était une chose abstraite, une guerre lointaine à laquelle il ne pouvait pas vouer d'autres forces que celle de ses regrets. Le Square avait eu besoin de lui pour affronter l'Instance. Lui avait besoin du Square, de l'accès qu'il représentait au Village, pour affronter August Becker. Il n'était libre de rien d'autre – et ne *serait* rien d'autre tant que le B-man serait en vie. Même s'il devait pour cela trahir Daniel, comme à Messouda, lorsqu'il avait préféré retourner au feu plutôt que

de le suivre. À présent, il le trahissait à nouveau.

« Je ne sais pas quoi dire », murmura-t-il.

La réponse de Daniel fut la plus mystérieuse du monde.

« C'est parce que tu es une personnalité-Faust, toi aussi. Écoute... Lorsqu'Ulysse est venu me chercher, à Odessa, après que Becker ait massacré une trentaine de mes amis, j'ai cru ce qu'il disait – et je le crois toujours. Mais sa force et sa vision m'ont *aussi* fait croire une chose qui n'existe pas. Que la guerre pouvait n'être qu'une affaire d'intelligence, que le règne de la violence, au moins ici, au Complexe, était derrière nous. J'y ai cru pendant un an – contre ce que mes yeux voyaient, contre ce que mes mains faisaient. J'ai accumulé des armes. J'ai recruté d'autres combattants. J'ai posé des micros et détourné des convois... Mais jamais, je ne me suis battu. Je croyais avoir hâte de le faire, parce que je ne savais pas ce que cela voulait dire – ce que cela voulait dire *réellement*. Les B-men de Messouda, c'est toi qui les as abattus. Moi, je n'ai jamais tué personne... »

Sauf Paul Coray, pensa Chan – mais il ne dit rien.

« Et puis, reprit Daniel, Kepler m'a envoyé chez toi. J'étais là, lorsque Becker a fait inhaler son toxique à ton père, et je n'ai rien fait. J'ai cru qu'il y avait une différence – mais c'était faux. J'ai tué Paul. Parts égales avec Becker.

— Tu te trompes, mentit Chan.

— Non, dit Daniel en se levant. J'ai raison et tu le sais. J'ai tué ton père aussi sûrement que si je lui avais brûlé la cervelle. Le Square est peut-être un instrument de l'Histoire, mais s'il doit faire la guerre, il la fera à balles réelles. Ce ne sera pas seulement une affaire d'intelligence.

— Je ne l'ai jamais pensé..., murmura Chan.

— Moi si, et je le paie aujourd'hui. Becker hante mes rêves depuis un an, et je viens seulement de comprendre pourquoi. »

Daniel ouvrit le sac. Il en tira un pardessus identique au sien et le tendit à Chan. « Mets ça. Ça ne protège que du froid, mais c'est mieux que rien. Et fais attention : dans la poche intérieure, il y a une arme. Un Talatt-55 et trois chargeurs trente cartouches. C'est une antiquité, mais j'ai fondu le numéro de série et réusiné l'âme du canon pour brouiller les rayures. Personne ne saura d'où elle vient si on la trouve sur toi. »

Chan enfila le vêtement et sentit immédiatement le poids de l'arme contre son torse. Il releva son col, lui aussi. C'était une manière de dire à Daniel qu'ils étaient semblables, même si leurs routes étaient différentes – et qu'il lui pardonnait.

« Dans l'autre poche, ajouta le lieutenant, il y a une carte de crédit universelle de la Fédération, à fonction aléatoire. Cinquante mille marks de crédit. Ce n'est pas assez pour mener la grande vie à Vienne,

mais ça devrait suffire pour aller au Japon. »

Chan sourit. « Il ne t'aura manqué que le temps de m'apprendre à éviter les balles... »

Daniel lui jeta un regard en coin, puis lança le sac vide loin sur la terrasse. Dans la main, il tenait toujours la petite boule de verre. Il la glissa dans sa poche. Ouvrit son propre pardessus et montra l'étui fixé à son aisselle.

« On trouvera le temps, un jour ou l'autre. Je viens avec toi. »

13. L'art du masque

GLORY HOUSE, comme tous les sièges administratifs et politiques de par le monde, était un monstre d'inertie – et il l'était d'autant plus qu'on y travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, aussi bien à la Chambre qu'en commission. En cas d'urgence, il fallait déployer des efforts dignes d'un capitaine d'hypertanker pour lui faire changer de cap – et s'y prendre au moins trois jours à l'avance.

Pomirov n'ayant prévenu de son changement d'emploi du temps que la veille, l'intendance de l'aile Gandhi avait été dans l'impossibilité de lui attribuer la salle où se tenaient d'ordinaire les délibérations de la commission des études foncières. Faute de mieux, on avait relogé tout le monde dans une pièce trop longue et trop étroite, où presque toute la place était prise par l'immense table de travail informatique.

« C'est peut-être un hasard... », chuchota Natal à Kepler tandis qu'ils se faufilaient à leurs places, en saluant les délégués déjà installés. « ... Mais Pomirov tire un bénéfice réel de ce changement de dernière minute. Nous sommes mal installés. L'éclairage est déplorable. Il n'y a pas de distributeur de boissons, et la climatisation est défectueuse. Tous ces gens fatigués en auront assez en moins d'une heure, et la tentation sera grande d'approuver les textes sans les étudier à fond.

— Sans compter, ricana Kepler en s'asseyant, que ces fauteuils sont encore plus inconfortables que ceux du Complexe. Vous êtes déjà venu au Complexe, Natal ?

— Non.

— Vous devriez. Il faut fréquenter la grande pauvreté, de temps en temps. »

Natal haussa les épaules. « Allons, Kepler, soyez beau joueur. Cette fois, vous allez l'avoir, votre allocation. Je connais bien la présidente. Qu'elle réussisse ou non son coup en séance, je sais qu'elle est convaincue... Des fauteuils, vous pourrez en acheter autant que vous voudrez dès votre retour à Vienne. »

Kepler s'accouda à la table et baissa la tête. Un petit écran était encasté dans le plateau de chêne, en face de chaque délégué. Il éprouva une bouffée de soulagement. La procédure d'analyse des textes en commission était exclusivement informatique, et il avait craint un instant d'être confronté à un système de commandes vocales – mais non : il n'y avait ici rien d'autre que le bon vieux clavier sensitif, et une souris intégrée. *Eh bien !* se dit-il en retenant un sourire. *Il n'y a peut-être pas tant d'argent à glaner dans les allées du*

pouvoir.

Mais quelle que soit l'issue de la bataille, il avait d'ores et déjà rempli son contrat vis-à-vis d'Ulysse. Brusquement, il se sentit délivré.

« Et vous, Joseph ? demanda-t-il d'une voix joviale. Vous êtes convaincu, vous aussi ? »

Le conseiller lui jeta un regard torve. « Convaincu... *Georges* ? De quoi ? De votre utilité ? Elle ne fait aucun doute. Vous êtes la première organisation qui ait songé à proposer au pouvoir dont elle dépend un type d'informations collectées avec les méthodes des services secrets, puis analysées sur des critères aussi bien juridiques et politiques que culturels. Vous livrez un produit fini très intéressant. Mais êtes-vous *nécessaire* ? J'en suis moins sûr.

— Pourquoi ? »

Natal écarta les mains, résigné. « Je crois que si l'analyse d'Ulysse sur la stratégie des Puissances est correcte – et elle l'est sans doute –, alors, les Nations ont perdu d'avance. Nous sommes en train d'assister à la fin d'une civilisation née au dix-huitième siècle. Et il n'y a rien que nous puissions faire pour arrêter le processus. »

Kepler hocha la tête. Il comprenait pourquoi Natal s'était lancé dans cette tirade. C'était pour lui une manière de démontrer que la présidente avait fait erreur en le traitant de courte-vue. Et le pire, c'est qu'il avait probablement raison – à l'exception d'un petit détail, de la dernière pièce du puzzle, sans laquelle il ne comprendrait jamais rien.

« Vous oubliez quelque chose, dit-il. À quoi sert de se projeter dans l'avenir ou dans le passé sur des échelles aussi modestes ? Pourquoi seulement trois siècles ? Pourquoi pas dix ? Ou cent ? Croyez-vous que le soldat de Marathon se soit demandé si son dévouement était utile ? Nécessaire ? Pertinent, peut-être ? Il a couru, et il est mort. Et tout le monde s'en souvient... Laissez tomber vos réflexes de technocrate, Joseph. Si vous pensez vraiment que notre civilisation est à l'agonie et qu'on ne peut plus la sauver, demandez-vous ce que l'humanité en tirera dans trois siècles – ou dans dix... Parce que même si l'Instance succède aux Nations, le balancier finira par repartir dans l'autre sens. Un jour, inévitablement, nos descendants étudieront cette période en cherchant à comprendre ce qui s'est passé, où étaient les enjeux... L'Instance prétendra que nous n'étions pas adaptés – que Darwin nous a eus. Mais *nous* leur dirons ce qui valait la peine d'être sauvé. La démocratie, le droit, la politique, si mal en point soient-ils. Nous le leur dirons comme le soldat de Marathon... Avec *panache*. »

Victor Pomirov entra dans la salle avec dix minutes de retard. Tous les autres délégués étaient déjà installés, et l'attention collective se porta immédiatement sur lui.

Il ne parut pas s'en émouvoir, au contraire. Il adressa un sourire à

l'assemblée, puis s'assit. C'était un homme grand et maigre, sobrement vêtu. L'expression lunaire de son visage était accentuée par une impeccable calvitie.

Kepler se mordit les lèvres. Les yeux de Pomirov avaient croisé les siens, mais il n'avait pas marqué la moindre surprise. Pourtant, Kepler savait qu'il l'avait reconnu. *Il s'y attendait*, comprit-il. S'il y avait encore eu le moindre doute quant à l'existence d'un complot de l'Instance, il aurait été levé à cet instant.

« Bonjour à tous, dit le Russe en activant son ordinateur. Puis-je rappeler en quelques mots que nous sommes réunis, comme chaque trimestre, pour passer en revue les propositions de résolutions relatives à la législation foncière que l'Instance soumettra au Sénat le... mardi treize, je crois. L'ordre du jour est affiché sur vos écrans. Quelqu'un a-t-il une question à poser ? Parfait. Voici la liste des sous-commissions qui se sont chargées du travail de rédaction. »

Pendant que Pomirov énumérait toute une série de sigles et d'appellations incompréhensibles, Kepler examina rapidement les autres délégués.

Presque tous étaient issus des ministères européens, américains et chinois – et la plupart ne participaient à la réunion que dans la mesure où une proposition intéressait directement leur pays d'origine. Deux ou trois possédaient des motivations moins transparentes, mais Kepler était sûr d'une chose : il n'y avait, dans le groupe, aucun sénateur. Pas même le secrétaire de l'un d'entre eux...

Comment la Chambre pouvait-elle voter des textes rédigés par d'autres, et pré-adoptés en fonction de critères nationaux, sans exercer son droit de regard ? Parce que de fait, *elle votait*. Quatre-vingt-dix pour cent des propositions issues des commissions étaient adoptées sans débat. S'il fallait une preuve de l'absurdité des circonscriptions méridiennes, c'en était une – et de taille !

« Très bien, dit Pomirov, qui était finalement venu à bout de sa liste. Nous allons pouvoir commencer. Proposition numéro 1024 FC-3 : *Superficie des unités de cultures hydroponiques sur la Lune et dans le Périmètre*. »

Tout le monde se pencha sur son écran. Un organigramme y était affiché, qui livrait de façon très synthétique le contenu de la proposition, son ou ses auteurs, les textes, précédents et références de jurisprudence sur lesquelles elle s'appuyait, ainsi qu'un certain nombre d'annexes techniques et économiques tendant à prouver la pertinence de la réforme mise en discussion.

Chaque délégué pouvait, à tout instant, utiliser son ordinateur pour sonder le contenu des différents fichiers, afin d'en déceler les lacunes, les conséquences imprévues, les incohérences juridiques – et les pièges – qu'ils renfermaient. Kepler regarda autour de lui. Personne ne

semblait vouloir faire usage de ce droit. Il ouvrit un des fichiers, au hasard. « *Attendu l'article 616-L, modifié 616-LM du Code Économique Mondial, section surfaces agricoles cultivables, alinéa 3...* »

Kepler n'insista pas. Il referma le fichier et jeta un coup d'œil à Pomirov. Celui-ci ne le regardait pas, mais il était évident qu'il s'amusait beaucoup. Au bout d'une dizaine de secondes, le Russe prononça la formule rituelle : « Silence et scrutin par défaut. Combien s'opposent ? » Personne ne leva la main.

« La proposition est adoptée. » Il pressa une touche sur son clavier. « Proposition 1025 FC-1 : *Subventions à la mise en valeur de terrains inondables en bordure du Gange.* »

Une nouvelle fois, Kepler regarda autour de lui. Déjà, quelques délégués commençaient à s'agiter sur leur siège. Deux d'entre eux recomptaient même les points de l'ordre du jour. Natal avait raison. Plus la commission durerait, moins les textes seraient étudiés avec soin.

Dans ces conditions, il était vraisemblable que Pomirov ait placé la motion Fawcett en queue de liste. Peut-être pas la dernière... Kepler savait par expérience que dans de telles circonstances, les participants faisaient un peu de zèle sur la fin pour oublier leur paresse le reste du temps.

Dans les dix dernières, alors ? Kepler, lui aussi, refit défiler l'ordre du jour sur son écran. En vain. Si l'île Saint-George se trouvait bien sous ce fatras juridique, elle était totalement invisible. Et de toute façon, c'était Natal, le spécialiste. La sentinelle, le pourvoyeur de renseignements, aujourd'hui, c'était lui. Avec un profond soupir, Kepler se renfonça dans son fauteuil et croisa les bras.

« Silence et scrutin par défaut. Qui s'oppose ? »

Personne, évidemment.

« La proposition est adoptée... »

0423. Trois quarts d'heure s'étaient écoulés depuis que Pomirov avait lancé les débats, et Kepler s'ennuyait à périr lorsque Natal lui toucha brièvement le bras.

« Attention à ça », murmura-t-il.

L'écran affichait l'organigramme habituel. Kepler lut et fronça les sourcils. 1043 FD-9 : *Protection et dépollution des terrains privés à usage d'habitation.*

« Vous êtes sûr ? demanda-t-il. Je ne vois pas ce que... »

— Lisez la suite, insista Natal. La proposition de décret elle-même. C'est dans ces termes que les sénateurs voteront le texte si la commission donne son accord. C'est déjà un peu plus clair. »

Kepler obéit. *Le Sénat décrète l'impunité des propriétaires résidant sur un terrain pollué ou dangereux, si ceux-ci entreprennent des travaux*

d'assainissement contre l'avis, même dicté par des impératifs économiques, des collectivités sur le territoire desquelles ils résident. La législation internationale ne peut en aucun cas contraindre les populations à vivre dans un environnement vicié.

« Bon sang ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que si vous possédez une maison dans la banlieue de Moscou, qu'une entreprise vient s'installer à côté de chez vous et déverse des tonnes de solvants dans votre jardin – même avec l'appui et les subventions de la municipalité et c'est ce qui arrive le plus souvent –, vous pouvez vous protéger par tous les moyens. Y compris détruire les installations nocives au plastic si ça vous chante. Ce ne sera pas considéré comme un délit.

— Et alors ?

— Et alors ? » Natal sourit. « C'est une procédure très inhabituelle, Georges. D'ordinaire, on ne présente pas un texte s'il entre en contradiction avec l'esprit et la lettre du reste du Code. Cette proposition, c'est une manière de créer une catégorie de citoyens *off the common law*. Mais regardez la suite. »

Le conseiller tapota sur le clavier de Kepler, et celui-ci vit s'afficher une série de références juridiques, sur lesquelles la proposition prétendait s'appuyer. Il y en avait treize. La septième avait été établie par Paul Coray.

Kepler l'ouvrit et la lut. *Sous certaines conditions (voir note A), l'ancienne législation anglo-saxonne s'applique encore aujourd'hui, dans des termes identiques à ceux des codex originaux, si les conditions de vie du citoyen qu'elle protège sont directement menacées. Les atteintes à l'environnement d'autrui sont assimilées à des délits majeurs depuis le 14 septembre 2010 (voir note B et annexe). En conséquence, un territoire peut être placé hors de la loi commune (off the common law, voire note C) si ladite loi – qui autorise l'existence d'industries polluantes – ne lui permet pas de se protéger convenablement.*

« Vous comprenez, Kepler ? L'important, c'est le retournement de la perspective juridique. Dans le décret, c'est le citoyen qui se place hors de la loi commune. Dans la note de Coray, c'est le territoire... Et voilà Henry Fawcett qui peut, en un éclair, devenir roi de Saint-George et y faire appliquer un code civil et pénal de dix mille pages s'il le souhaite, pourvu qu'en préambule, il fasse référence à la protection de son environnement. Avec un peu de travail et quelques bons juristes, il peut annuler un à un tous les effets de la législation internationale sous ce prétexte. » Natal jubilait. Kepler hochait lentement la tête, en se demandant comment allait réagir Pomirov. À l'extrémité de la table, le Russe demanda : « Silence et scrutin par défaut. Qui s'oppose ? »

À cet instant précis, un huissier fit irruption dans la salle et

appela : « Est-ce que les délégués de la Fédération européenne sont ici ? »

Natal et Kepler se levèrent aussitôt.

« Elisabeth Conti vient d'avoir un malaise. Elle vous demande. »

Une clameur navrée retentit. À l'autre bout de la salle, Pomirov semblait aussi surpris que les autres. Il se leva, ne sachant quoi faire. Pour la première fois, un facteur réellement imprévu perturbait ses plans. Natal le regarda et dit : « Interruption de séance, Victor. »

Le Russe n'avait pas le choix – à moins d'aller à l'incident diplomatique. Il se rassit et hocha brièvement la tête. Kepler et Natal s'éclipsèrent.

La présidente allait parfaitement bien. Lorsqu'elle vit les deux hommes entrer dans l'appartement qui s'étendait derrière la pièce 732, elle se leva et sourit avec contrition.

« Désolée, mais je devais vous parler de toute urgence, et il me fallait un prétexte que Pomirov ne puisse pas refuser. »

Natal passa instantanément de la stupéfaction à la fureur.

« Mais enfin, madame, c'est... c'est *absurde* ! Vous auriez dû attendre !

— Je ne pouvais pas, Joseph.

— Vous ne pouviez pas ? » Natal criait presque. « Est-ce que vous vous rendez compte de la situation dans laquelle vous nous avez mis, Kepler et moi ? Personne, à la commission, n'osera mettre ouvertement en doute la réalité de votre... votre « malaise ». Mais tout le monde comprendra que nous avons interrompu la délibération pour nous concerter ! Nous venions tout juste de mettre à jour le projet Fawcett et...

— Je sais », dit Elisabeth Conti.

Le conseiller se calma aussitôt. « Vous savez ? Mais comment... »

Une voix grave, et puissante, lui coupa la parole.

« Je surveille les débats, monsieur Natal. »

Kepler tourna la tête. Ulysse se tenait à l'entrée du couloir. Il les fixa une seconde, puis se dirigea vers eux. Son corps brouillé semblait flotter au-dessus du sol.

« Il est inutile de supposer l'existence de micros ou quoi que ce soit d'aussi rudimentaire, dit-il. Je n'en ai pas besoin. Je vais où bon me semble, et il est très difficile de me cacher quelque chose. Le projet Fawcett est dissimulé dans la proposition 1043 FD-9, exact ?

— Exact, concéda Natal.

— La délibération a été interrompue au moment où Pomirov demandait le scrutin par défaut.

— C'est vrai.

— Et vous n'avez pas signalé votre opposition, ni mentionné le

nom de Fawcett. »

Ulysse ne questionnait pas. Il affirmait. Kepler apprécia la manœuvre en connaisseur.

« Non, répondit Natal. Pas encore.

— Vous ne le ferez pas. »

Le conseiller mit quelques instants avant de comprendre ce que cela signifiait. « Je crois que vous n'avez pas réalisé la situation, monsieur... Si nous n'expliquons pas à la commission l'objectif réel de ce texte, elle l'adoptera à la majorité simple. Elle ne se laissera pas convaincre par un exposé purement théorique. »

L'ombre d'Ulysse crépita brièvement. « Je sais cela. Mais ce recours n'est plus possible. » Il se tourna vers Kepler. « Coray et Kovalsky ont quitté le Complexe. Armés. Ils ont acheté deux places sur le vol Lion d'Orion 816 pour Tokyo. »

Cette fois, ce fut au tour de Kepler de s'asseoir.

« Merde..., murmura-t-il. Ils sont partis chercher Becker.

— Je le pense également.

— Attendez une minute, intervint Natal. Le fils de Paul Coray et l'agent qui l'a récupéré à Messouda ont déserté, c'est bien ça ? Ils ont utilisé leurs prérogatives pour une vengeance privée ?

— Joseph, dit doucement Elisabeth Conti. Sans ces deux hommes, nous n'aurions même pas le nom de Fawcett. C'est un problème qui mérite réflexion.

— Quel problème ? » Natal secouait la tête avec obstination. « Je n'en vois aucun. En quoi leur défection gêne-t-elle nos projets ? »

Kepler, lui, voyait très précisément de quoi il s'agissait.

« Si nous citons Fawcett en commission, l'Instance comprendra immédiatement que l'histoire du wonderboy qui prétendait être le fils de Paul Coray était vraie. Elle donnera l'alerte à Aéropolis et se mettra en chasse. Dans l'heure qui suivra, elle les aura retrouvés.

— C'est exact, approuva Ulysse. Ces deux idiots ont réservé leurs places sur le vol 816 à leurs noms. C'est comme ça que Juarez a su qu'ils étaient partis pour de bon. »

Pour de bon... Kepler sentit son cœur se serrer. Il comprenait ce que cela voulait dire, aussi bien sur un plan pratique qu'à un niveau plus symbolique. Chan et Daniel n'avaient pas seulement quitté le Complexe. Ils avaient aussi laissé le Square derrière eux. Ils partaient à la guerre, sans se cacher – et sans espoir de retour. Kepler était prêt à parier que leurs billets étaient des allers simples.

« Comment Juarez a-t-elle su où chercher ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— C'est Benson qui l'a avertie – malgré lui. Daniel lui a demandé d'ôter son implant-telmat, cette nuit. Juste après votre départ pour New York. Benson n'a pas compris ce que cela signifiait, mais Anita a

immédiatement réagi.

— Son telmat... ? répéta Kepler. Oh ! Je vois. Il ne veut pas laisser d'indices s'il est pris ou tué.

— Ils ont également emporté des armes brouillées. Impossible de remonter jusqu'au Square si l'Instance tombe dessus.

— Est-ce que nous pouvons les joindre ? demanda soudain Elisabeth Conti.

— Pas sans donner l'alerte. Ils sont à bord d'un croiseur Lion d'Orion, et nous n'avons que la radio de bord pour les contacter. Autant telmater à Tokyo et signaler leur arrivée à l'Instance. Il y a peut-être une autre possibilité, mais... » Ulysse réfléchit. « Il faut que je voie avec Anita. Plus tard.

— Très bien. Est-ce que nous pouvons les récupérer ? »

C'était une question de pure forme. La conurbation de Tokyo comptait quarante millions d'habitants. Tout le monde se tut pendant un instant. Puis la Présidente reprit « Ces deux hommes sont donc hors de portée, et nous ne pouvons pas contrer Pomirov sans les sacrifier. Joseph, quelle marge de manœuvre cela nous laisse-t-il ?

— Si nous ne les sacrifions pas, répondit Natal, nous perdons tout le reste.

— Répondez à la question, Joseph. Quels sont nos recours légaux ? »

Le conseiller haussa les épaules. « Au point où nous en sommes, autant refuser d'assister à la fin de la commission. Les textes seront votés sans notre accord, ce qui pourrait peut-être – je dis bien peut-être – nous permettre de faire étudier la proposition Fawcett par le Sénat, en arguant du fait qu'elle a été pré-adoptée par défaut alors qu'une voix manque au procès-verbal. C'est risqué, et ça fera mauvais effet. Personne n'aime que l'on utilise les contradictions de la procédure. »

Conti ébaucha un sourire tendu. « J'ai encore assez de crédit à la Chambre pour jouer cette carte-là. Allez informer Pomirov de ma décision, Joseph. »

Natal s'éclipsa avec mauvaise humeur. Dès qu'il fut sorti, Ulysse expliqua à Kepler : « Anita n'a pas seulement retrouvé la trace de Chan et de Daniel. Elle a poursuivi son travail sur le projet Fawcett, en partant du principe qu'il y avait autre chose à l'intérieur. Un piège dans le piège. Elle pense avoir fini vers 0600.

— Elle a rappelé ?

— Il y a un quart d'heure. C'est aussi pour ça que la Présidente et moi avons décidé de suspendre la manœuvre en commission. La voix d'Anita était... » Ulysse s'interrompt, et Kepler s'en étonna. Il était rare de voir le chef du Square se laisser aller de cette manière. « Elle est terrifiée, reprit celui-ci plus lentement. Elle est persuadée d'avoir

découvert quelque chose d'énorme, d'incroyable... Ce sont ses propres termes, Georges, et vous savez comme moi qu'Anita n'est pas du genre à s'émouvoir. Je la crois.

— Et je la crois aussi, intervint Conti. Il y a bien un piège dans le piège. Apparemment, le complot a une portée incalculable. Dans ces conditions, et « *au point où nous en sommes* », comme l'a dit Joseph, il ne sert plus à rien de chicaner en commission. À la limite, ça peut même se retourner contre moi, lorsque je parlerai au Sénat. On se demandera pourquoi j'ai voulu garder un tel secret pour moi seule, pourquoi j'ai tenté de l'étouffer dans l'œuf, de façon purement procédurière. C'est une question de crédibilité, vous comprenez ? »

Oui, Kepler comprenait. « Quand monterez-vous à la tribune ? »

— Dès qu'Anita Juarez nous aura transmis le résultat de ses recherches.

— Ce matin ?

— Oui. Ce sera un sérieux coup de canif dans le protocole, mais je ne peux pas me taire plus longtemps. » Conti secoua tristement la tête, et s'assit. « Je sais à quoi vous pensez, Kepler. À cette heure-ci, vos deux hommes seront à Tokyo – peut-être même déjà à Aéropolis. Juste dans la main de Saxxon. Mais je n'y peux rien. C'est trop grave. Le seul espoir, c'est que l'Instance soit trop occupée par les débats à la Chambre pour penser à donner l'alerte au Japon. Mais honnêtement, je n'y compte guère. L'Instance est grise. Elle veille à tout, sans jamais relâcher sa vigilance... Quoi qu'il arrive, je parlerai ce matin. »

14. Un voyage sur Darwin Alley

À 1955 heure locale – 1155 à Vienne –, Chan atterrit à Pékin et se rendit en taxi place Tien-An-Men où il retrouva Daniel qui l'attendait, assis à la terrasse d'un *Café-Li*, dans l'ombre du monument aux morts de la Restauration Impériale.

La carte de crédit de la Fédération était anonyme, et sa numérotation changeait toutes les dix minutes, de façon aléatoire. Il était impossible de retrouver leur trace en cherchant à savoir où et quand ils l'utilisaient. À Vienne, Daniel avait réservé sur le vol Lion d'Orion 816 pour Tokyo, tandis que Chan achetait deux autres places, sur des vols privés ultra-rapides, empruntant des itinéraires séparés, en donnant à l'ordinateur des pseudonymes choisis au hasard.

La nuit était tombée, à Pékin. Le temps était sec, mais froid. Ils décidèrent de prendre une soupe, sur la place où se pressaient les touristes. À l'aéroport, Daniel avait acheté *L'Express* d'Aéropolis. Ils l'étudièrent pendant une demi-heure, à la recherche de ces bribes d'information qu'une organisation géante comme l'Instance finit toujours par lâcher malgré elle. Ils n'avaient pas le talent d'Anita Juarez pour ce genre de choses, mais ils découvrirent cependant deux ou trois détails intéressants. À 2030, ils filèrent à l'aéroport Sun-Tsu et s'embarquèrent sur une navette en partance pour Sapporo.

Dans ses rêves, lorsqu'il n'était encore qu'un wonderboy de Messouda, Chan avait déjà vécu cette scène. Il longeait l'allée centrale d'un avion de tourisme, sans hâte, sans avoir à surveiller ses arrières. Nulle menace ne pesait sur lui. Retenant les pans d'un manteau élégant, il se faufilait jusqu'au bar et commandait un verre au steward, puis allumait une cigarette. Son délit suscitait plus d'indulgence que de colère, parmi les autres passagers. À travers les grandes baies de cristal-K de la rotonde, il voyait les flots obscurs d'une mer inconnue défiler sous lui. Une cité marine de la Guilde Reed, immense structure lumineuse, suspendue sous ses voiles de trois cents mètres de haut, traversait l'horizon. Chan se sentait bien, merveilleusement reposé, disponible... Les yeux en amande d'une fille croisaient les siens. Elle l'observait depuis un moment, déjà, mais il n'était pas pressé. Il prenait son temps. Le Village était à elle, à lui... Il était à tous. Ses souvenirs ne se dressaient plus entre lui et le monde. Alors, il souriait à la fille, et elle venait s'asseoir à côté de lui.

Daniel partait du principe que l'Instance comprendrait la situation dans l'heure qui suivrait l'utilisation du dossier Fawcett à la

commission des études foncières. S'il avait raison, Saxxon devait déjà avoir envoyé une légion B-men à l'aéroport de Tokyo pour les attendre. D'une cabine, il telmata au siège local du Lion d'Orion pour expliquer qu'ils avaient raté le vol, mais qu'ils prendraient le suivant. Puis, Chan et lui s'enfoncèrent dans les rues de Sapporo. Il était 2150. Les immenses murs-écrans du centre-ville, dont les haut-parleurs étaient réglés au maximum du seuil légal – cent décibels – martelaient, en anglais, des publicités montées en boucle.

PLUS QUE QUELQUES JOURS POUR SOUSCRIRE
À L'EMPRUNT HOWELL & POWELL.
RÉMUNÉRATION GARANTIE PAR LA CHANCELLERIE !

ACHETEZ AUJOURD'HUI UN APPARTEMENT SUR LA
LUNE ET PAYEZ DANS DIX ANS.
LA MER DES PLUIES EST À VOUS !

VOUS VIVEZ EN BORDURE DU VELD ?
S.H.I.E.L.D. EST LE MEILLEUR MOYEN D'ASSURER
VOTRE PROTECTION !

Personne ne levait les yeux. Une neige fine et duveteuse tombait à travers la nuit, sur la foule qui s'entassait le long des trottoirs roulants.

Ils entrèrent dans un bar et jetèrent un coup d'œil sur Civis en buvant un thé. À Glory House, on attendait tranquillement la reprise des débats à 0930, temps de New York – dans un peu moins de deux heures. Rien ne se passait. Après l'affrontement à la commission des études foncières, l'Instance aurait déjà dû réagir. Ce n'était pas normal, mais ni Chan, ni Daniel n'avaient envie d'attendre.

Dans les pages que *L'Express* d'Aéropolis consacrait aux problèmes de sécurité, ils avaient lu que la ville-tour s'enorgueillissait de compter, outre les forces conventionnelles de maintien de l'ordre, un B-man pour cent habitants – soit cinq mille pour toute la population. Grâce à eux, Aéropolis était un des endroits les plus sûrs du monde.

Pour étayer son propos, le journal publiait en outre quelques portraits de « B-men ordinaires ». Qui étaient-ils ? À quel étage de la tour vivaient-ils ? Quelle compagnie les employait ?

Dans la navette Pékin-Sapporo, Daniel avait fait le tri des informations utiles. Maintenant, il pouvait passer à l'action. Protégé des regards par un faux paravent *namban-byobu*, qui représentait l'arrivée d'un navire portugais dans le port de Kobé en 1555, il telmata au syndicat des copropriétaires qui gérait les cent premiers étages d'Aéropolis.

« Moronobu de Hitachi vous a bien dit que nous organisions une

petite fête, au restaurant *Bunjinga* du 85-Ouest ? Comment ? Oui, une réception en l'honneur de tous ces *Brilliant Men* qui veillent sur nos intérêts et... Qu'est-ce que vous dites ? Il a oublié ? L'imbécile ! Je lui ai pourtant répété mille fois de... Pardon ? Ah oui ! Si vous pouviez faire passer le message vous-même, ce serait parfait. Vous êtes sûr que ça ne vous dérange pas ? »

Il s'adressa dans les mêmes termes au syndicat des 101-200, puis aux huit autres. Ensuite, Chan et lui foncèrent à l'agence Hertz la plus proche où ils louèrent à leurs noms un bondisseur avec pilote. Ce qu'ils voulaient, expliqua Daniel au gérant, c'était que l'appareil se rende à vide à Aéropolis, qu'il se pose sur la piste au sommet de la tour principale à 2345, et qu'il les attende. L'homme accepta leurs conditions sans discuter. Chacun était libre de gaspiller son argent comme il le voulait. Lorsqu'ils sortirent, il les salua d'un *sayonara* incongru.

Un taxi les conduisit jusqu'au terminal TTGV Sapporo-Sud, où Daniel acheta deux billets pour Tokyo en ne mentionnant que leurs pseudonymes. Tandis qu'ils cherchaient leur quai dans le labyrinthe de la gare souterraine, Chan lui demanda combien de B-men ils étaient parvenus à éloigner du champ de bataille ? Daniel répondit que s'ils avaient atteint les cinq cents, ce serait un beau résultat. Aucun d'eux n'évoqua les quatre mille cinq cents qui restaient.

Il était 2230.

Dans le train qui filait, le long de son couloir dépressurisé, au-dessus du détroit de Tsugaru plongé dans l'obscurité, Daniel s'endormit quelques instants. Chan en profita pour se rendre au central-telmat du wagon.

« Je voudrais le numéro personnel de Nathan Dewitt, demanda-t-il au système expert des renseignements.

— Quatre mille huit cent une personnes portent ce nom, dans le Village, monsieur. Pouvez-vous préciser ? »

Chan réfléchit. L'air, dans la rame, était climatisé – frais et parfumé, comme il l'avait si souvent imaginé. Il sourit. « Ce Nathan Dewitt vit à Paris depuis trois mois. Il est étudiant à la Sorbonne. Ses parents sont Rupert et Sally Dewitt. Il a un frère, Caan...

— C'est parfait, monsieur. J'ai son numéro. Voulez-vous le noter, ou préférez-vous que je le compose pour vous ?

— Faites ça, répondit Chan en allumant une cigarette. Je n'ai pas envie d'écrire, aujourd'hui... »

Trois secondes plus tard, le visage de Nathan s'afficha sur l'écran.

Chan s'était attendu à le voir se décomposer, sous l'effet de la surprise, mais il n'en fut rien, au contraire. Déjà, Nat souriait, comme s'il avait attendu cet instant pendant des années – comme si l'appel du

wonderboy, trop longtemps différé, était à présent la chose la plus naturelle du monde.

NATHAN. – Seigneur... Est-ce que je rêve ?

CHAN. – C'est bien moi, Nat.

NATHAN. – Je n'en crois pas mes yeux... Messouda a fini par se payer un abonnement au réseau telmat ?

CHAN. – Je suis dans le Village.

NATHAN. – Dans le Village ? Mais comment as-tu réussi à...

CHAN. – Par pitié, Nat : pas de questions.

NATHAN. – Tu veux rire ! Où es-tu ?

CHAN. – Mieux vaut que tu ne le saches pas. Dans ton intérêt.

NATHAN. – Dans ce cas, tu t'y prends mal. Ou bien tu es trop lent. Je sais reconnaître l'environnement d'un TTGV quand j'en vois un... J'ai assez pris celui de Tamanrasset. *(Rire.)*

CHAN. – *(Rire.)* Ce n'est pas moi qui suis lent. C'est toi qui es devenu rapide.

NATHAN. – Pas tant que ça... Non, pas tant que ça.

CHAN. –...

NATHAN. –...

CHAN. – Comment va Candice ? Est-ce que vous avez reparlé de tout ça ?

NATHAN. – Pas vraiment... Elle a un nouveau petit ami. Un jaloux, tu vois le genre ? Il ne la laisse plus sortir de chez lui. J'attends qu'elle m'appelle pour aller la tirer de ses griffes.

CHAN. – Et si elle n'appelle pas ?

NATHAN. – Depuis quand t'intéresses-tu aux histoires sentimentales de la haute société ? Le Village ne te réussit pas : tu deviens terriblement conformiste.

CHAN. – C'est mon rêve depuis toujours. *(Rire.)*

NATHAN. – *(Rire.)* Je sais...

CHAN. – ...

NATHAN. – Quand viens-tu à Paris, Chan ? J'ai encore deux ou trois petites choses à t'apprendre.

CHAN. – Je l'ignore... J'aimerais pouvoir te dire : très bientôt. Mais franchement, ne perds pas ton temps à m'attendre. Je vais d'abord... traîner un peu, ici et là. Voyager.

NATHAN. – Voyager ? Qu'est-ce que tu racontes ?

CHAN. –...

NATHAN. – Tu as des problèmes, c'est ça ? Bon sang !

Tu remets les pieds au Village pour la première fois depuis dix ans et tu as déjà des problèmes ?

CHAN. – *(Rire.)* Ne t'inquiète pas...

NATHAN. – Réponds-moi.

CHAN. – Tout va bien, Nat.

NATHAN. – Tu es sûr ?

CHAN. – Sûr.

NATHAN. – Rien que je puisse faire pour t'aider ?

CHAN. – Tu as déjà fait tout ce que tu pouvais.

NATHAN. – Allons donc ! Je suis scandaleusement riche et intelligent. Si je n'aide pas le pauvre wonderboy difforme, qui le fera ?

CHAN. – Quel emmerdeur ! Tu parles comme si tu étais mon frère... *(Rire.)*

NATHAN. – *(Rire.)*

CHAN. – Écoute, Nat...

NATHAN. – C'est un adieu, n'est-ce pas ?

CHAN. – Ça ne peut pas en être un – et tu le sais. Même quand je suis parti pour le Veld, on a toujours su qu'on se reverrait. C'est la même chose aujourd'hui.

NATHAN. – Attends un peu...

CHAN. – Il va falloir que je coupe, Nat.

NATHAN. – Attends, je te dis. Juste une minute.

CHAN. – Ça ne servira à rien...

NATHAN. – Réponds à une question – une seule !

CHAN. – Toi et ton pathos... *(Soupir.)* D'accord : tu m'as eu. Quelle question ?

NATHAN. – Quand *moi*, j'ai des ennuis...

CHAN. – Riche et intelligent comme tu l'es ? Tu y mets vraiment du tien !

NATHAN. – C'est juste une hypothèse... Écoute. Quand ça va mal, tu sais ce que je fais ?

CHAN. – Non.

NATHAN. – Je pense à Amsterdam. Je me souviens du toit des immeubles de la vieille ville, où on allait après l'école.

CHAN. –...

NATHAN. – J'avais caché deux planches de vol – des Airblades, je crois – dans une vieille cheminée. Tu te rappelles ?

CHAN. – Oui... C'étaient bien des Airblades. Elles avaient une portance terrible. On n'a jamais fait mieux.

NATHAN. – C'est ça que je voulais te dire. Dès que tout commence à aller de travers, je me repasse la scène. Les escaliers de secours bouffés par la rouille. L'odeur du vieux goudron ramolli par la chaleur, sur le toit. La façon dont on se jetait dans le vide, et puis après... Les écluses d'Orange et l'Isjel – vus du ciel. C'est vrai, on n'a jamais fait mieux...

CHAN. –...

NATHAN. – J'y pense souvent.

CHAN. – ...

NATHAN. – Est-ce que nous revolerons ensemble, un jour ?

À Tokyo, Darwin Alley avait été édiflée sur l'ancien tracé de l'avenue Ginza, qui plongeait vers les eaux noires du port à travers le vieux quartier du Marunouchi. Tout au bout de la perspective, quadrillée par les faisceaux laser et les hologrammes rouge sang de Runing for Darwin SA, la baie de Shinagawa, stérile depuis la dépollution massive de 55, semblait étrangement incurvée, comme si elle ployait sous le poids des centaines de cargos et d'hyper-tankers qui l'encombraient. À cinq kilomètres au large, Aéropolis dressait ses mille étages au milieu de la baie – mais depuis la côte, on ne distinguait que son ombre, massive et lisse comme du métal, au centre d'un halo brouillé par la tempête.

Il était 2330. Protégés par la compacité de la foule, Chan et Daniel longeaient les échoppes, à un jet de pierre du terminal des navettes en partance pour la ville-tour. L'un après l'autre – jamais ensemble –, ils s'étaient approchés pour tenter de repérer les B-men que Saxxon devait avoir envoyés en avant-garde, mais personne ne semblait les attendre.

Pourtant, l'Instance ne pouvait pas ne pas savoir qu'ils étaient là. Toute leur stratégie, depuis Vienne, reposait sur ce postulat. Plutôt que de chercher à se dissimuler, ils avaient multiplié les signaux à destination d'Aéropolis, afin de diluer la résistance au point d'entrée, tout en dissuadant Becker de quitter l'infirmerie. Si le duo Coray-Kovalsky était signalé partout, à quoi bon privilégier une position de repli particulière ?

Daniel trouva une cabine publique et telmata au terminal. « Pouvez-vous faire passer une annonce, s'il vous plaît ? Je dois remettre un paquet à un voyageur, mais je risque d'être en retard et je voudrais lui dire de m'attendre à la cafétéria *Shinzu*, niveau trois... Non, mon vieux : il n'a pas son telmat sur lui, sinon, je n'aurais pas besoin d'utiliser vos services. Son nom ? Daniel F. Kovalsky. »

Dix minutes plus tard, Chan réapparut. « Je suis descendu jusqu'au troisième niveau. Ils ont bien diffusé ton annonce. Personne ne s'est déplacé à la cafétéria. Apparemment, la voie est libre. »

Daniel grimaça. « Mauvais. Ça veut dire que l'Instance a compris le coup et qu'elle nous laisse venir.

— C'est possible. » Chan haussa les épaules. « Mais ça ne change rien. Même si les B-men ne sont pas dupes, ils n'ont aucun moyen de savoir où nous sommes réellement – ni de quelle manière nous allons entrer. Et puis... il y a une autre possibilité.

— Laquelle ?

— Nous avons peut-être surestimé l'Instance. »

Daniel, morose, secoua la tête. « Ne compte pas trop là-dessus. Si

leurs analystes ont le dixième de la finesse d'Anita Juarez, ils ont forcément établi une corrélation. Sauf si... »

Il se tut. Chan vit ses yeux s'étrécir. À quoi pensait-il ?

Autour d'eux, la foule avait cessé de progresser et luttait contre sa propre inertie pour garder l'équilibre, comme si un étau géant était en train de se refermer sur Darwin Alley.

« Il faut que je vérifie quelque chose », dit soudain Daniel.

Il se faufila à nouveau dans la cabine telmat. Lorsqu'il en ressortit, trois minutes plus tard, il était à la fois livide et souriant.

« Tu as devant toi le roi des imbéciles, murmura-t-il en secouant la tête avec incrédulité.

— Que se passe-t-il ? » Chan se sentait complètement perdu. « Qui as-tu appelé ?

— Glory Hall. Le secrétaire général du *Journal officiel*. Je lui ai raconté que j'étais étudiant en droit et que j'avais besoin de savoir comment la commission sur les études foncières s'était déroulée. Tu sais ce qu'il m'a répondu ? La représentation européenne a quitté la salle au bout d'une heure. Elle n'a pas voté les treize derniers textes. »

Chan fronça les sourcils. « Natal et Kepler se sont abstenus ?

— Exactement ! Tu comprends ce que ça veut dire ?

— Non. »

Daniel émit un curieux bruit de gorge.

« Ils n'ont pas utilisé l'argument Fawcett à la commission. *L'Instance ne sait rien*. Tout ce que nous avons fait depuis Vienne pour brouiller les pistes était inutile. Pire : nous aurions pu venir directement, avec des billets à nos deux noms, et entrer dans Aéropolis comme une fleur. Saxxon n'aurait jamais rien su. »

Chan claqua des doigts.

« Il n'est pas trop tard. La Présidente ne parlera que demain. Ça nous laisse assez de temps pour trouver Becker et sortir de la tour. »

Cinq minutes plus tard, ils sautaient dans la première navette en partance.

Aéropolis était trop vaste pour se laisser saisir d'un coup d'œil, pendant le survol de la baie de Shinagawa. Ce n'était ni une ville, ni une tour. C'était un...

Monolithe.

La neige qui tombait de plus en plus fort sur Tokyo voilait ses dimensions réelles – et c'était peut-être mieux ainsi. Chan pressentait que si l'air avait été parfaitement transparent, il aurait sans doute été terrassé par l'énormité de l'édifice – et sa complexité.

Aéropolis se composait en fait de quatre grandes structures en fuseau, formant un ensemble dont la base, large de plus d'un kilomètre, s'ancrait dans la roche grise de l'île artificielle que Braunen

Corp. avait fait surgir des flots, cinquante ans plus tôt.

Depuis le terminal, ces structures semblaient lisses comme du verre... À présent, et tandis que la navette approchait, Chan distinguait l'incroyable variété des façades : un foisonnement de terrasses, de balcons, de plates-formes et de jardins suspendus, de tourelles, de pignons à toits plats ou pans coupés, de coursives et de verrières, desquelles la lumière semblait sourdre comme si elle était liquide.

Une nuée de bondisseurs et d'hélicoptères tourbillonnaient dans le halo qui cernait la ville, dardant leurs projecteurs dans l'air épais. Derrière les vitres, parfois immenses, qui s'ouvraient sur la cité intérieure, une population grouillante allait et venait comme si elle avait toujours habité ce lieu, comme s'il n'y avait rien d'extraordinaire en lui. *Aéropolis*. Trois mille cinq cents mètres de haut. Cinq cent mille habitants – mais une capacité dix fois supérieure. Et là-haut, tout proche du sommet, retiré dans sa forteresse et sûr de lui-même, Becker les attendait.

La navette les laissa au débarcadère 77, à la base de la tour. Depuis Tokyo et la conurbation de la baie, on pouvait rejoindre *Aéropolis* par cent chemins différents et accéder à n'importe quel étage. Mais, en dépit du répit inespéré qu'ils avaient obtenu, Chan et Daniel préféraient s'en tenir à leur plan d'origine.

Dans *L'Express*, alors qu'ils se trouvaient encore à Pékin, ils avaient appris qu'un important chantier de restauration était en cours, au pied de la façade ouest. Les travaux, qui visaient à rétablir une partie des circulations verticales du secteur – détruites lors d'un incendie rapidement circonscrit, deux mois plus tôt – rencontraient des difficultés imprévues. La roche de l'île artificielle, dans laquelle la tour plongeait ses fondations, s'effondrait par endroits. Une série de cavernes avait été mise à jour et menaçait certaines parties de l'ouvrage.

Chan et Daniel quittèrent rapidement le débarcadère, sous le regard indifférent de quelques flics de la Force en uniforme. Personne ne leur posa de questions. Et toujours pas le moindre B-man en vue.

Sans hâte, sans échanger un mot, ils traversèrent un voile de plastique crasseux, descendirent une volée de marches et s'arrêtèrent à l'entrée du chantier souterrain, surpris par la violence de l'activité.

Des arcs électriques, immenses et aveuglants, crépitaient dans la pénombre saturée d'humidité. Des hommes hurlaient des ordres. D'autres hurlaient qu'ils ne comprenaient rien. Un fin rideau de bruine suintait du plafond rocheux. Il se vaporisait sur le sol brûlant et formait un brouillard qui confondait hommes et machines en un puzzle indistinct. Personne ne voyait à plus de trois mètres, et le

vacarme était assourdissant.

Chan et Daniel traversèrent le chantier à la recherche du vestiaire des ouvriers. Personne ne fit attention à eux. Dans cet environnement, ils auraient tout aussi bien pu être invisibles.

Dans le vestiaire, désert à cette heure, ils échangèrent leurs manteaux contre deux combinaisons de travail jaune vif, dont les poches intérieures étaient assez vastes pour accueillir les Talatt et leurs chargeurs. Ils se munirent en outre d'une paire de casques ultra-légers et de lunettes de protection en verre de plomb. Puis, ils replongèrent dans l'enfer du chantier.

L'ascenseur de service avait été provisoirement installé dans le secteur le moins actif. De l'endroit où ils se tenaient, Chan et Daniel devinaient la cabine en position d'attente. Elle était vide et découpait un rectangle de lumière jaune sale, étrangement stable au cœur de ce chaos stroboscopique.

Grâce aux plans publiés par *L'Express*, ils avaient appris que la cage de l'ascenseur avait été montée dans le vide isolant qui courait entre la façade elle-même et les structures techniques les plus excentrées de la tour. C'était un itinéraire intéressant. Il ne les rapprochait guère de la clinique Saxxon, mais tant qu'ils s'y tiendraient, les B-men auraient du mal à les atteindre.

Avec l'air affairé d'hommes qui savent ce qu'ils ont à faire, ils se dirigèrent vers l'ascenseur. En chemin, Chan vola un marteau magnétique Thor à un ouvrier qui lui tournait le dos. Le fer et le manche en titane de l'outil étaient creux. Ils contenaient un bain de mercure dans lequel était immergée une bille de matière superdense.

L'inertie de cette masse allégeait le marteau dans la main de celui qui le maniait, mais décuplait la force de ses coups.

Pour Chan, c'était bien autre chose qu'un instrument de travail. Le marteau-M était une arme, puissante et brutale. Une arme de wonderboy... Il le passa à sa ceinture tout en entrant dans l'ascenseur. Daniel le suivit et tapa le numéro de l'étage sur le clavier intégré. Paresseusement, la cabine s'arracha au sol.

Il était 0000.

15. *Europa, Europa*

SUR LES ÉCRANS à plasma de trente mètres sur trente, suspendus au-dessus de la tribune, le long visage de John Shankar, sénateur du cent-seizième méridien (Séoul/Formose/Bornéo/Perth) et président éco-démocrate de la session en cours, prit la parole.

« Mesdames et Messieurs les Sénateurs, chers collègues... Je viens d'être saisi d'une requête à laquelle je me dois de faire droit, bien qu'il ne soit pas d'usage de distraire la Chambre des travaux inscrits à l'ordre du jour. Je ne ferai, pour ma part, qu'un seul commentaire. Il est bon que cette assemblée sache faire preuve, parfois, d'une certaine souplesse protocolaire. Cela prouve qu'elle n'est pas si... léthargique, comme je l'entends dire trop souvent. Mais il est bon aussi que l'équité soit respectée, ici plus qu'ailleurs. Si le discours qui va nous être tenu met en cause, comme il semble que ce soit le cas, une ou plusieurs personnes à l'intérieur de cette enceinte, il va de soi que j'accorderai à ces personnes un droit de réponse de même durée. »

La voix de Shankar était grave, et la tension se lisait sur ses traits. Il eut une brève hésitation, comme s'il cherchait quelque chose à ajouter. Mais il se ravisa et conclut : « La parole est maintenant à madame la présidente de la Fédération européenne. »

Elisabeth Conti, qui siégeait, à gauche de l'hémicycle sénatorial, sur le banc des chefs d'état signataires de la Charte des Nations unies, se leva et monta à la tribune.

Elle était pâle, et la voussure de ses épaules dénotait sa nervosité. Comme Ulysse et Kepler, elle savait depuis 0615 – l'heure à laquelle Anita Juarez avait transmis les conclusions de ses recherches à Glory Hall par voie numérique – quels étaient les termes réels de la conspiration des Puissances. Le projet Fawcett n'était que la partie émergée de l'iceberg, un simple détonateur. La bombe, elle, était dissimulée très loin sous la surface – mais sa portée était incalculable.

Alors, la Présidente redressa la tête, et fit face à l'Assemblée. Les murmures, surpris et nettement réprobateurs, qui emplissaient l'hémicycle depuis l'annonce de John Shankar se turent en quelques instants...

Il était exactement 0930.

De la place qu'il occupait, dans la tribune de presse, Kepler observait les réactions des différents groupes en séance.

Celui des chefs d'état était attentif et silencieux. Contrairement à Shankar, qu'Elisabeth avait brièvement informé – en privé – de la situation pour justifier le caractère exceptionnel de la dérogation

qu'elle réclamait, aucun d'eux n'avait la moindre idée de ce qui allait se passer. Mais au fond, peu importait. Pour la première fois depuis bien longtemps, la voix de l'un des leurs allait retentir à Glory Hall, et ils s'en réjouissaient.

L'état d'esprit des quatre cents sénateurs (trois cent soixante élus sur Terre, les autres représentant la Lune et les villes du Périmètre) était sensiblement différent.

Les deux tiers étaient contrôlés par les Puissances – le plus souvent au vu et au su de tous, par le simple jeu d'une participation financière, sous prétexte de développement économique. Et le tiers restant attendait avec impatience de subir le même sort enviable...

Tous, ils tiraient leur légitimité du Village. Ce qui n'entraînait pas dans ce cadre leur était totalement indifférent. Et tous savaient aussi que la Fédération européenne était la dernière des Nations à conduire une politique volontariste et autonome vis-à-vis des Puissances. Elisabeth Conti en avait même fait l'un des axes de son programme, lors de la campagne électorale de 2093. Une intervention-surprise de sa part ne pouvait signifier qu'une chose : l'Instance allait, une fois de plus être mise en accusation.

Cette perspective gênait les sénateurs, parce qu'elle les obligeait à prendre position sur un sujet qu'ils avaient, depuis longtemps, renoncé à maîtriser : la nature et l'étendue de leur propre pouvoir.

Georges ?

Kepler porta la main à son oreille. Quelques instants avant le début de la séance, un huissier était venu le trouver dans la tribune de presse et lui avait remis une enveloppe à son nom. Dans celle-ci, il avait trouvé un micro-mouche et une note de la main d'Ulysse, l'informant qu'il prendrait contact avec lui pendant le discours d'Elisabeth. Ulysse avait disparu dès que les travaux d'Anita Juarez étaient parvenus à Glory Hall. Kepler n'avait pas la moindre idée de ce qu'il comptait faire. Retrouver Chan et Daniel ? À Tokyo, il était 2330. Trop tard pour envoyer quelqu'un les récupérer – et *même* si cela avait été possible, comment savoir où les deux hommes se trouvaient ? La conurbation était gigantesque. Quant à Aéropolis, c'était une chasse gardée B-man. Kepler soupira.

« Je suis là, dit-il. Et la présidente aussi. Elle est à la tribune. Elle s'apprête à lire son discours. »

Je sais.

« Bien sûr. » Une pause. « Inutile de vous demander si vous avez des nouvelles du Japon ? »

J'en ai. Coray et Kovalsky n'ont pas pris le vol 816. À l'atterrissage, leurs places étaient vides. Mais ils ont appelé le siège du Lion d'Orion à Tokyo, un peu plus tard, pour dire qu'ils prenaient le vol suivant.

Lentement, Kepler se redressa. « Ils brouillent leur piste ? »

Oui.

« Mais pourquoi ? »

Ils croient que nous avons joué la carte Fawcett, c'est évident. Ils ne savent pas ce qui s'est passé à la commission. Ils pensent que l'Instance a déjà lancé des recherches sur les grands réseaux informatiques pour tracer leurs déplacements... Je suis un âne de ne pas y avoir songé plus tôt.

« Si vous êtes un âne, à moi le reste du troupeau ! Après tout, ce sont mes hommes... » Kepler fronça les sourcils et réfléchit. Un journaliste, assis à sa gauche, lui jeta un regard inquisiteur. Il se détourna. « Chan et Daniel brouillent leur piste, reprit-il, cela signifie peut-être qu'ils ne sont pas à Tokyo... »

Ne comptez pas trop là-dessus, Georges. Ils s'y trouvent bel et bien.

« Comment le savez-vous ? »

Aucune importance. Concentrez-vous plutôt sur Glory Hall. Henry Fawcett et Lazlo Coynes siègent à l'Instance. Vous les voyez ?

Kepler se pencha par-dessus le garde-corps de la tribune de presse. Le chef de FG&T et celui de Saxxon étaient assis côte à côte, au milieu des cent vingt délégués des Puissances, uniformément vêtus de gris, sur l'estrade qui dominait toute la droite de l'hémicycle.

« Je les vois. Ils n'ont pas l'air de s'affoler. »

Ils n'ont aucune raison de le faire. Ils ne savent rien. Mais dès qu'Elisabeth aura commencé à parler, ils comprendront et chercheront à avertir Aéropolis.

« Ils devront quitter la Chambre ? »

Non. Coynes porte un implant-telmat. Je connais la fréquence et le canal satellite de référence.

Kepler secoua la tête avec admiration. Parfois, il se demandait si le camouflage électronique d'Ulysse n'était pas sa vraie nature, si au lieu d'être un homme, il ne se réduisait pas purement et simplement à une combinaison d'ondes et de signaux ? Il savait, bien sûr, que ce n'était pas le cas – mais l'aisance avec laquelle le chef du Square violait les systèmes de communication les plus secrets était sidérante.

Elisabeth va parler, conclut Ulysse. Concentrez-vous, Georges. La partie n'est pas perdue. Je vous recontacte dès qu'il y a du nouveau.

« Mesdames et Messieurs... Je sais que cette enceinte n'est pas la mienne, que ma place se trouve, non ici, au Sénat des Nations unies, mais bien à la tête de la Fédération européenne. Nos mandats sont différents. Je porte les aspirations du peuple européen, à l'intérieur de ses frontières. Vous exprimez celles de l'humanité conçue comme un ensemble et représentée comme telle. Nos intérêts se chevauchent parfois, et parfois aussi, ils s'affrontent. Mais tous, nous poursuivons le même but : servir au mieux ceux qui nous ont élus.

» C'est à ce titre, et pour cette raison même, que j'ai pris la liberté de demander au président Shankar l'autorisation de m'exprimer devant vous avec vingt-quatre heures d'avance. Je n'ignore pas que la procédure et la nature même de cette institution cantonnent les représentants des Nations dans un rôle de conseil. Nous proposons, et tentons de convaincre. Mais pas aujourd'hui, Mesdames et Messieurs. Aujourd'hui, je *dénonce* – et je vous demande de prononcer un jugement sans appel.

» J'accuse l'Instance, dont la Charte des Nations unies stipule qu'elle n'a, aux côtés du Sénat, qu'une fonction d'organisation de l'économie mondiale, d'avoir préparé et mis en œuvre un stratagème visant à déposséder ce même Sénat de l'essentiel de ses pouvoirs. J'accuse l'Instance d'avoir tenté de favoriser la création d'un territoire où la loi, que vous votez et faites appliquer au nom de l'humanité tout entière, ne serait plus entendue. Où la loi serait bafouée, annulée, niée... Où la volonté de tous serait remplacée par la volonté d'un seul.

» La nature même du processus imaginé par l'Instance – secrète, tortueuse, brutale –, et le prix payé pour parvenir à le mettre à jour – trois innocents assassinés – disent assez la détermination de ses instigateurs. Il est vrai que l'origine du projet est ancienne : il faut remonter dix ans en arrière pour en trouver trace.

» À cette époque, un homme travaillant pour les compagnies Saxxon et FG&T dut quitter précipitamment Amsterdam, où il vivait depuis de nombreuses années déjà. Cet homme s'appelait Paul Coray. Il était enseignant et chercheur à l'Université Jan Hus, spécialiste d'histoire du droit médiéval... »

Kepler écoutait le discours de la Présidente avec une telle intensité qu'il faillit sursauter, lorsque la voix d'Ulysse bourdonna dans le minuscule haut-parleur logé contre son oreille.

Attention, Georges. Lado Coynes appelle la clinique des cadres Saxxon, à Aéropolis.

Il y eut un bref crachotement, suivi d'un silence de quelques secondes. Kepler pencha la tête, fermant les yeux comme si cela pouvait contribuer à supprimer les parasites qui brouillaient la transmission.

« ... veux parler à August Becker.

— Il est... Il vient à peine de s'endormir, monsieur Coynes.

— Réveillez-le. Tout de suite. »

Un autre silence, un peu plus long... Kepler sourit méchamment en imaginant la scène : un infirmier hagard, écrasé depuis près d'une semaine par la personnalité de Becker, mais proprement *terrifié* par la voix impérieuse du chef de Saxxon, courant le long d'un couloir jusqu'à la chambre du B-man.

« Monsieur Coynes ?

— Bonsoir August. Je suis navré de troubler ainsi votre convalescence. Je sais qu'il est presque minuit à Tokyo, mais...

— Ça n'a aucune importance, monsieur. Que se passe-t-il ?

— Nous ne nous sommes pas revus depuis votre petit voyage en Algérie, August. Mais j'ai lu votre rapport. Et le chiffre des pertes m'a étonné. »

Une pause. Becker devait se demander pourquoi son patron évoquait cette question au beau milieu d'une séance du Sénat. Mais le B-man ne discuta pas. Coynes était maître chez lui. Il faisait ce qui lui plaisait.

« Nous avons rencontré une difficulté imprévue, monsieur. Pendant que nous rendions visite à... à notre ami le professeur, un jeune homme est intervenu.

— Et il a dénoncé vos agissements avec la dernière vigueur, c'est bien ça ?

— C'est bien ça.

— Pour quelle raison a-t-il réagi de cette manière ? »

Un léger rire courut sur les ondes.

« Le professeur était encore bel homme, à sa manière. Et c'était un intellectuel de valeur. Il a sans doute mis tout le monde dans sa poche, à Messouda. Le gamin devait être son petit ami.

— Ça, August, c'est ce que vous pensez... Mais ce... gamin, qu'a-t-il dit, exactement ?

— Il a prétendu être le fils de Paul. »

Becker rit de nouveau et, cette fois, Coynes l'imita. Mais il n'y avait aucune chaleur, dans son rire. Rien d'autre qu'un vide noir et glacial.

« Son fils... Absurde, naturellement. Nous savons qu'il n'avait aucune famille – y compris à l'époque d'Amsterdam.

— C'est vrai. C'est ce que j'ai pensé.

— Mais tout de même, August... Il vous a tué quatre hommes. »

Le B-man cessa de rire. La conversation était en train de dérapier, et il commençait tout juste à s'en rendre compte. Il ne répondit pas. Coynes laissa passer quelques instants, puis reprit sur le même ton tranquille :

« Il vous a tué quatre hommes et il vous a échappé.

— Eh bien, la situation était un peu difficile, après le combat, et je n'ai pas...

— Oui, August ? Il y a quelque chose que vous auriez dû faire et que vous avez négligé ? »

Une nouvelle pause prudente.

« Je ne pouvais pas fouiller le village avec deux hommes aveugles, monsieur Coynes.

— Sans doute pas. En revanche, il aurait été bon d'utiliser votre intelligence naturelle, August – au moins pendant la rédaction de votre

rapport. Parce que tout laisse à croire aujourd'hui que ce jeune homme si vigoureux disait la vérité. Il était le fils de Paul Coray. Le problème, voyez-vous, c'est que quelqu'un d'autre l'a compris avant nous.

— Qui ?

— Rien que la présidente de la Fédération européenne, August. Vous voyez, ce n'est pas si grave... À présent, poursuivons le raisonnement. Comment Elisabeth Conti est-elle entrée en possession de cette information ?

— Vous pensez qu'il y avait quelqu'un d'autre, avec Paul Coray ?

— Non seulement je le pense, mais j'en suis sûr, August. Il est très rare qu'un jeune wonderboy homosexuel tue quatre B-men, en blesse trois autres et parvienne à s'en tirer. Oui... Je pense que la Fédération avait envoyé un ou plusieurs agents à Messouda.

— Dans ce cas, pourquoi n'ont-ils pas cherché à sauver Coray ?

— Parce que ces gens sont doués d'intelligence, contrairement à vous, August. Et qu'ils se sont livrés à un calcul simple : en vous laissant vous amuser avec le vieux professeur, ils sont parvenus à nous faire croire que le problème était résolu. Hélas, ce n'était pas le cas. Paul est bien mort, certes – mais son fils est toujours en vie. Et il en sait assez pour permettre à la Fédération de nous couper l'herbe sous le pied. Vous comprenez, maintenant, pauvre imbécile ? »

Un long silence plana entre New York et Tokyo. Malgré lui, Kepler jubilait. Même si le seul résultat concret auquel le Square soit parvenu devait se limiter à ça – la colère froide de Lazlo Coynes et la peur d'August Becker –, Chan et Daniel pouvaient être satisfaits.

« À présent, écoutez-moi. Ce Chan Coray est un témoin capital pour Conti. Et celui – ou ceux – qui l'ont tiré de Messouda également. Il faut absolument les retrouver. Lancez un programme de recherche multi-réseau. Suivez toutes les pistes, même les plus évidentes. Les aéroports, les trains, les hôpitaux. Étudiez toutes les possibilités. Appelez Akashi. Demandez-lui qui contacter au FDRI et à la Défense Fédérale pour avoir des informations. Appelez Ferraud et demandez-lui quel système expert utiliser. Je doute que Coray ait conservé son identité dans le Village, mais on ne peut rien négliger. Vous m'avez compris August ? Trouvez-les. »

Coynes fit une dernière pause, puis conclut :

« Sinon, je vous tue de mes propres mains. Et cela n'aura rien à voir avec vos petits jeux B-men. »

Stop et fin. Kepler se pencha par-dessus la rambarde de la tribune et jeta un coup d'œil à Lazlo Coynes. Il était d'un calme impérial, et suivait le discours d'Elisabeth avec attention, comme si rien ne s'était passé.

« ... C'est la raison pour laquelle nous nous sommes abstenus sur cette proposition de l'Instance, et toutes celles que la commission des

études foncières a présentées par la suite. Je sais, Mesdames et Messieurs, que ce genre de procédé vous déplaît. Mais nous ne pouvions pas dévoiler notre jeu trop tôt. Il nous restait encore à comprendre ce que dissimulait réellement le texte. Depuis ce matin, grâce au travail des experts de la Fédération européenne, c'est chose faite – et c'est pourquoi j'ai pris la parole devant vous.

» Si vous votez ce décret, Henry Fawcett pourra, en vertu d'un vieil édit de droit saxon, placer le territoire de l'île Saint-George « *off the common law* » s'il estime que son environnement est menacé. Ce statut lui permettra d'y promulguer ses propres lois, dans la mesure où elles contribueront à assurer – à ses yeux – la protection du site. Et cela sans avoir à tenir compte de la législation internationale.

» Dès lors, on peut tout imaginer. Fawcett peut, par exemple, interdire l'accès de son île aux hommes blancs – sous prétexte qu'ils produisent plus de déchets que les autres, ou que leurs excréments comportent davantage de phosphates. Il peut aussi décider d'y exécuter les malades, en raison des germes dont ils sont porteurs. Il peut y interdire toute forme de rapports sexuels, en arguant du fait que la surpopulation est une atteinte à l'intégrité de son territoire, et que le risque zéro est une nécessité absolue...

» Bien entendu, ce sont des exemples extrêmes. Ils vous outragent, et je m'en excuse. Mais je me dois d'aller jusqu'au bout et je répète : si vous votez ce décret, vous votez en même temps la fin du règne de la loi universelle et la naissance d'une nouvelle féodalité.

» Car il y a plus grave, bien plus grave... Je sais ce que pensent certains d'entre vous. Quelle importance, si l'île Saint-George est déclarée « *off the common law* » ? Après tout, ce n'est qu'un grain de poussière, perdu dans l'océan Pacifique...

» C'est vrai... à un détail près. Rappelez-vous, Mesdames et Messieurs, que l'Instance a mis dix ans avant de mettre son plan à exécution. Pourquoi si longtemps ? Dès 85, le dispositif imaginé par Paul Coray était opérationnel. Rappelez-vous aussi que c'est Saxxon – et non Fawcett Genetics & Trade – qui a envoyé ses B-men en Algérie. Ces deux faits sont liés, et ils ouvrent une perspective absolument terrifiante.

» Comme vous le savez, Saxxon n'est pas seulement la compagnie d'aviation stratosphérique et orbitale bien connue. Son conseil d'administration est aussi l'organisme qui dirige – très officiellement, quoi qu'avec une grande discrétion – la caisse de placements fonciers de toutes les Puissances affiliées à l'Instance, et ce depuis 2086.

» Or, le règlement de cette caisse stipule qu'en cas de nécessité, Saxxon peut racheter l'ensemble de leurs biens immobiliers aux autres compagnies – pour un mark symbolique. Comme vous vous en doutez, l'île Saint-George fait partie de ce patrimoine. Dans ce cas de figure,

que devient son statut ? Les vieilles lois médiévales sont très claires sur ce point : tous les biens appartenant au propriétaire de la terre déclarée « *off the common law* » bénéficient du même privilège...

» Dès demain, l'Instance peut – au travers de Saxxon – procéder à cette réquisition générale. Elle disposera alors d'une mosaïque de territoires où la loi des Nations unies ne sera plus reconnue. Voulez-vous, Mesdames et Messieurs, en connaître l'étendue ? Voulez-vous savoir ce que ces cent vingt hommes en gris qui siègent ici, à côté de vous – mais, contrairement à vous, ne représentent que leurs seuls intérêts – possèdent réellement ?

» À eux tous, ils sont propriétaires de *quatre-vingt-dix pour cent de la surface de la Terre*. La quasi-totalité de la surface de notre monde leur appartient.

» C'est pourquoi je vous demande, je vous supplie de ne pas voter ce décret. Car si vous le faites, si vous en passez par la volonté de l'Instance, alors cela revient à dire que vous lui vendez – pour rien ! – l'essentiel de cette planète et des hommes qui y vivent. Pour la première fois dans l'Histoire, vous allez faire de la Terre et de sa population une propriété privée, que cent vingt hommes pourront transformer à leur guise. Et *vous* aurez abdiqué pour toujours le pouvoir d'y faire régner la loi. Je vous remercie. »

Kepler s'était attendu à un tollé général, à des sénateurs debout dans les travées, sommant les délégués de l'Instance de s'expliquer – à des injures, des pleurs, des poings levés... Il s'était attendu à tout, sauf à ça.

Le silence.

Elisabeth Conti quitta la tribune et, très droite, revint s'asseoir parmi les autres chefs d'état. Un murmure ambigu traversa l'hémicycle, comme le ressac d'une mer lointaine. Tous les regards étaient tournés vers les hommes en gris de l'Instance. Perdu au milieu de ses pairs, Lazlo Coynes n'avait pas bougé.

Georges, dit soudain Ulysse. *Vous êtes toujours là ?*

« Oui », répondit Kepler d'une voix blanche.

Becker est en train d'appeler.

Machinalement, Kepler regarda sa montre. Il était 0955 à New York, et 2355 à Tokyo.

« *Monsieur Coynes ?*

— *Je vous écoute, August.*

— *Ferraud les a trouvés. Il a suivi leur piste depuis Vienne. »*

Le timbre rauque de Becker était chargé de triomphe.

« *Vienne, en Autriche ?*

— *Oui. Ils sont deux : Coray et un lieutenant de la Défense fédérale nommé Kovalsky. Et vous ne devinerez jamais où ils se trouvent en ce*

moment. C'est à peine croyable, monsieur. Ils... Ils sont ici, à Aéropolis. »

Coynes émit un petit rire glacial.

« Eh bien, on dirait qu'ils viennent vous régler votre compte, August. C'est intéressant. Cela signifie que quelqu'un vous a identifié et les a renseignés... »

— Le FDRI peut-être ?

— Non, ce n'est pas dans sa manière. Et même si ça l'était, nous aurions été avertis. Il doit y avoir autre chose. Un service de renseignement parallèle, proche de la Présidente. Cette garce est au courant de tout. »

Une pause, puis Coynes reprit :

« Donc, ils sont à Aéropolis. Qu'allez-vous faire ? »

Le rire rauque du B-man retentit à nouveau.

« Les laisser venir. Ces deux imbéciles ont essayé de brouiller les pistes et ça a failli marcher. Ferraud venait à peine de lancer les recherches qu'il croyait les voir partout. À l'aéroport, puis dans un bondisseur sur le toit de la tour... »

— Mais vous ne vous êtes pas laissés prendre, n'est-ce pas August ?

— Non. Dès qu'on a eu le nom de Kovalsky, j'ai extrait sa photo des archives de la Défense fédérale et je l'ai diffusée en priorité sur le canal de la sécurité. Un flic de la Force a reconnu le lieutenant à l'embarcadère et l'a suivi – lui et le wonderboy. Ils se trouvent en ce moment même sur le chantier de la façade ouest.

— Alors, cela veut dire qu'ils vont prendre l'ascenseur de service pour vous rendre une petite visite.

— C'est aussi mon avis, monsieur. Je suis en train d'organiser le comité d'accueil.

— Oui. Voulez-vous un conseil, August ? Faites tout de même attention. Ces deux garçons sont dangereux. Ils l'ont prouvé à vos dépens une première fois. Ne les laissez pas recommencer.

— Aucun risque, monsieur.

— Si, August. Justement. Il y a un risque. Pourquoi, à votre avis, ces jeunes gens ont-ils utilisés leurs vrais noms pendant leurs déplacements ? Je ne parle pas de la tentative de brouillage. Mais après tout, ils auraient pu tout aussi bien opter pour une fausse identité dès leur départ de Vienne – et vous n'auriez jamais su qu'ils étaient là. »

Silence. Kepler se mordit les lèvres. Il savait ce que Lazlo Coynes allait dire – et il savait aussi qu'il avait raison. À cette seconde précise, et pour quelques instants encore, les enjeux portés par le discours d'Elisabeth Conti n'avaient plus d'importance. Seul, le poids du sacrifice était réel.

« S'ils ont procédé ainsi, c'est pour vous lancer un défi, August. Ils veulent que vous sachiez qu'ils arrivent. Ils vous lancent le gant. Alors – je vous en prie –, cette fois-ci, ramassez-le correctement. Tuez-les tout de suite. »

Le visage de John Shankar s'inscrivit à nouveau sur les écrans géants de Glory Hall.

« Le secrétariat général de l'Instance vient de me faire savoir qu'il demandait un droit de réponse. Comme je l'ai annoncé en ouvrant la séance, je fais droit à sa demande. Le Bureau du Sénat se réunira immédiatement après pour décider quelles suites il entend donner à cette affaire. » Shankar se tourna vers le groupe des hommes en gris et hocha imperceptiblement la tête.

« La parole est à monsieur Victor Pomirov. »

Les poings serrés, Kepler vit le Russe sortir du rang et monter calmement à la tribune. Son crâne, lisse et pâle comme une pierre, luisait dans la lumière blanche de l'hémicycle.

Pomirov plutôt que Fawcett ou Coynes, souligna Ulysse avec une pointe de sarcasme. Un fonctionnaire plutôt qu'un grand seigneur. C'est habile. L'Instance va tenter de banaliser l'affaire en attirant l'attention du Sénat sur ses aspects réglementaires.

« Que va décider le Bureau ? » demanda Kepler d'une voix sourde.

Que voulez-vous qu'il fasse ? Il demandera la création d'une enquête administrative. Et tout de suite après, un vote.

« Un vote... » Kepler haussa les épaules. « C'est probable, en effet.

Et le pire, c'est que nous ne sommes même pas sûrs du résultat. Le Sénat est si... si timoré. Il est terrifié par l'Instance. Mais ça n'a plus d'importance. Tout est joué à présent. Elisabeth a fait ce qu'elle a pu, et nous aussi. C'était une partie très difficile mais nous avons lutté jusqu'au bout. Le Square existe, quoi qu'il arrive. Vous pouvez être fier de vous.

Kepler regarda sa montre.

« Il est 0005 à Tokyo. Est-ce que Chan et Daniel sont morts ? »

Mais Ulysse n'était plus là.

16. Plein ciel

LE NEUF CENT SEIZIÈME étage d'Aéropolis était un plan rectangulaire de six cents mètres de côté. Un boulevard, desservant les belvédères et les jardins sous bulles accrochés aux façades, le ceinturait.

Malgré l'heure tardive, la foule était encore nombreuse, dans les boutiques et les bars situés sur la face intérieure de la voie. L'éclairage public jaune-orange et la musique que les haut-parleurs diffusaient en permanence transformaient ce qui n'était qu'une flânerie collective en un véritable carnaval.

Des hommes, des femmes et un grand nombre d'enfants se promenaient sur le boulevard. Certains entraient dans les cafés et les restaurants du cercle intérieur. D'autres s'en détournaient pour escalader le talus arboré, qui se dressait de l'autre côté, contre la façade. Loin au-dessus des arbres, on devinait les immenses rectangles des verrières, obscurcis par la nuit.

Chan et Daniel surgirent d'une petite casemate de béton à demi camouflée au milieu des buissons.

L'ascenseur de service les avait déposés à l'entrée d'une coursive technique, étroite et longue d'une vingtaine de mètres, qui s'enfonçait dans les infrastructures de la tour et dont l'extrémité était occultée par un sas. Le panneau céda sans bruit. Chan et Daniel se glissèrent à l'extérieur, surpris de fouler le gazon épais du talus.

À une dizaine de mètres d'eux, un groupe d'adolescents disputaient un tournoi d'échecs, assis sous les arbres. Aucun ne releva la tête pour dévisager les deux hommes en combinaisons jaunes. Dans l'environnement d'Aéropolis, totalement sous contrôle, les visites de maintenance étaient fréquentes.

Chan et Daniel refermèrent la porte et descendirent sur le boulevard. Il était 0020. Les écrans géants de la télé urbaine, calés sur Civis, diffusaient en direct des images de Glory Hall. Un homme grand et chauve, portant le costume gris de l'Instance, était en train d'improviser un discours à la tribune du Sénat – mais la musique qui baignait le boulevard couvrait ses paroles.

Daniel consulta un plan-hologramme de l'étage. La clinique Saxxon était située sur la façade est, à l'opposé de l'endroit où ils se trouvaient. Interrogé, le système expert fit pivoter le plan et signala d'un trait de lumière rouge l'itinéraire à suivre.

Ils quittèrent le secteur par l'une des nombreuses rues transversales qui, en accord avec la structure radiale de la voirie, desservaient le boulevard extérieur et filaient vers le centre de la tour. La foule, sur le

trottoir roulant, était plus clairsemée.

Ils traversèrent une zone résidentielle luxueuse, puis un quartier commerçant avant de déboucher sur l'agora de l'étage. C'était une place circulaire dont le centre s'alignait précisément sur l'axe de la tour – signalé par une dalle de cristal-K d'un mètre de diamètre, incluse dans le sol.

Chaque étage d'Aéropolis comportait une esplanade semblable. Chan jeta un coup d'œil à travers la dalle transparente. Trois mille deux cent six mètres de vide, où rien n'arrêtait le regard, s'ouvraient à ses pieds. Il fit un pas en arrière, saisi par une bouffée de vertige... Daniel secoua la tête avec indulgence et l'entraîna vers les trottoirs roulants.

Le quartier est était plus froid, plus rationnel, moins convivial. La plupart des bâtiments étaient des sièges d'entreprises, dont les sigles et les raisons sociales, holographiées, puisaient d'une lumière froide. La nuit n'avait pas interrompu l'activité. Tous les bureaux étaient encore occupés, mais les rues, elles, étaient désertes et silencieuses.

La clinique Saxxon se dressait au bout d'une petite allée plantée d'arbres. C'était un bâtiment bas et massif, plutôt laid, qui s'adossait à la façade de la tour et dont l'entrée était défendue par un portail de verre blindé.

Chan toucha brièvement la crosse du Talatt-55, à travers l'étoffe plastifiée de sa combinaison. Pour lui, ce portail scellait la fin du Village, et ouvrait sur un autre monde, *son* monde – un retour à la violence du Veld, que rien ne pouvait empêcher. Toute la stratégie imaginée par Daniel depuis Vienne n'avait eu pour objectif que de leur permettre d'atteindre cet endroit. Elle s'arrêtait là. Au-delà, les plans ne servaient plus à rien, ni les projets, ni les rêves... Au-delà, c'était le territoire d'August Becker.

« Tu es prêt ? » demanda Daniel.

Ils franchirent le portail. Derrière les panneaux de verre blindé, le hall était vaste, mais hormis une jeune femme retranchée derrière le comptoir de l'accueil, l'endroit semblait désert. Les portes donnant accès aux couloirs latéraux, qui distribuaient les chambres des malades, étaient fermées. Derrière elles, le silence...

Chan leva la tête et suivit des yeux le mouvement des caméras de sécurité, tandis qu'ils s'avançaient vers l'accueil. Perçut, derrière les portes, un murmure étouffé.

« Ils savent tout », murmura-t-il à Daniel.

Dans leur dos, un loquet électronique émit un bourdonnement sec. Le portail venait de se refermer.

Daniel plongea la main dans sa poche de poitrine et pivota vers la porte de droite, qu'une poussée venait d'ébranler. Chan jeta un coup d'œil au comptoir. La fille avait disparu. La porte de gauche s'ouvrit

brutalement. Un appel retentit. Chan sentit Daniel le pousser sur le côté. Il roula à terre. Une détonation l'assourdit. Il se releva d'un bond, l'arme au poing, tandis qu'une balle miaulait sur le dallage du hall. Il riposta au jugé. Des hommes armés de fusils d'assaut se jetaient hors du couloir et roulaient sur le sol en cherchant à les ajuster.

« Attention ! » hurla Daniel.

Mais une salve couvrit sa voix. Chan sentit un choc brutal, immédiatement suivi d'un éclair de douleur. Il baissa les yeux. Une balle venait de lui traverser le gras de la cuisse. Il roula sur lui-même et fit feu vers le groupe des B-men qui tardait à se disperser. L'un d'entre eux, atteint à la gorge, se rejeta en arrière en poussant un cri étranglé.

Le comptoir était tout proche. Chan se releva à demi et plongea à l'abri, mais un second projectile l'atteignit à l'épaule. Il cria de douleur en retombant sur le sol. Les tirs des B-men tonnaient comme un front orageux des deux côtés du hall. Daniel apparut à l'autre extrémité du comptoir. Un sillon sanglant zébrait son front et l'un des ses bras pendait, inerte.

Il hurla quelque chose que Chan ne comprit pas.

« Quoi ? »

Une rafale fit voler des éclats du revêtement mural et les contraignit à baisser la tête. Daniel éjecta son chargeur. Sans cesser de tirer, Chan en prit un sur sa réserve et le lui lança. Un homme s'effondra juste sur le comptoir, le visage déchiqueté.

« Où est Becker ? » répéta Daniel en rechargeant d'une seule main.

Chan secoua la tête, sans comprendre. De son bras valide, Daniel lui montra les écrans de contrôle logés sous le comptoir, puis se jeta sur le côté et fit feu trois fois. Deux hommes s'écroulèrent devant lui. L'un d'eux n'était que blessé et Daniel lui tira une balle dans la bouche.

Traînant la jambe, Chan s'approcha des écrans. Sur l'un d'entre eux, des hommes en armes couraient le long d'un couloir. Des renforts. Sur un autre, on évacuait des malades en civières automotrices, très vite, mais en bon ordre...

Sur le troisième, Becker attendait, assis sur son lit devant une fenêtre close, en fumant une cigarette. Il était torse nu, et un bandage moléculaire dissimulait son ventre et sa poitrine. Un gros pistolet à énergie dirigée reposait sur ses genoux.

Chan jeta un coup d'œil au cartouche d'identification – chambre 17 – mais une rafale l'atteignit au bras et fit sauter le plan électronique de la clinique avant qu'il ait pu l'étudier. Il pivota, en grimaçant. Un B-man était parvenu à se glisser au bout du comptoir et à faire feu au moment où Daniel lui tirait dessus.

« Il faut partir ! » hurla celui-ci.

Les yeux brouillés par la douleur, Chan ramassa le pistolet-mitrailleur du mort et passa la sangle par-dessus son épaule. Il était touché aux deux bras, et chaque mouvement déclenchait un éclair de souffrance rouge vif. Un B-man se jeta devant lui et tira. Chan roula de l'autre côté, en empoignant le marteau magnétique. La rafale venait de lui emporter l'oreille gauche mais il ne sentait qu'une onde de chaleur lointaine. Il abattit le marteau et le visage du tireur éclata avec un bruit mou, projetant des esquilles d'os et des lambeaux de cervelle sur le sol.

« Il faut partir ! » répéta Daniel en courant, cassé en deux, derrière le comptoir.

Chan dégagea le marteau et l'abattit sur le mur de plastique, dont un pan d'environ deux mètres carrés explosa avec fracas. Daniel reçut un éclat en pleine poitrine et tomba à terre, le souffle coupé. Derrière, lui Chan vit trois B-men qui se précipitaient. Il se jeta sur Daniel et ouvrit le feu avec le pistolet-mitrailleur. Des balles sifflèrent le long du comptoir. Il vit la cuisse de Daniel éclater en deux endroits et sentit sur lui-même un second impact à l'épaule.

« Dehors ! hurla-t-il sans cesser de tirer. Vite ! »

Daniel rampa dans l'ouverture en gémissant. Chan sentait ses doigts s'engourdir. Il lâcha une dernière rafale et rejoignit Daniel. Par les portes latérales, les renforts arrivaient et le comptoir tremblait sous les tirs des B-men. Des éclats volaient en tous sens, des projectiles s'écrasaient sur le sol et les murs, dans un vacarme infernal. Un homme cria quelque chose et une dizaine de silhouettes se mirent à courir. Chan passa un bras sous les épaules de Daniel et le releva, puis l'entraîna vers le fond de la pièce où la brèche les avait conduits. D'un coup de marteau, il éventa le mur suivant et s'engouffra dans une chambre, semblable à celle de Becker. Un homme à demi nu, allongé sur le lit, se précipita vers la porte dès qu'il les vit mais Daniel se dégagea de l'étreinte de Chan et l'abattit.

« Où est-il ? hoqueta-t-il en titubant au milieu de la chambre.

— Je ne sais pas, répondit Chan. Par là... Viens ! »

Il se rua sur le mur du fond qui s'effondra sous le fer du marteau-M. Une autre chambre – vide, celle-ci. La porte était ouverte et donnait sur un couloir à l'extrémité duquel trois B-men approchaient au pas de course. Daniel fit feu, puis se jeta dans le corridor. Des cris, des appels retentissaient de tous côtés. Un signal d'alarme gémissait au loin. Chan lâcha une rafale de pistolet-mitrailleur dans l'enfilade des brèches qui béaient derrière lui. Si des hommes le suivaient, ils étaient masqués par la poussière et la fumée. Un hurlement, le choc d'un corps tombant sur le sol... Chan ne sentait plus la douleur. Souriant presque, il se rua sur les traces de Daniel qui ouvrait les portes des chambres, l'une après l'autre et se mit à brailler :

« BECKER ! C'EST L'HEURE DE TON MÉDICAMENT ! »

Derrière eux, les B-men revenaient. Un groupe arrivait par le couloir et l'autre par la série de brèches ouvertes de salle en salle. Daniel se retourna.

« Par ici ! » appela-t-il.

Chan se précipita avec lui dans la chambre 17 – la dernière. C'était bien celle de Becker, mais elle était vide. Dans le couloir, les hommes arrivaient au pas de course. Daniel secoua la tête et mit en place son dernier chargeur. « On ne peut pas aller plus loin, ni revenir en arrière, dit-il. Cette fois, c'est bien fini.

— Attends ! »

Négligeant la douleur qui taraudait ses épaules, Chan brandit son marteau et l'abattit sur la fenêtre de la chambre. Verre blindé. Évidemment, à *cette hauteur*... Le choc en retour le projeta à terre, mais il se releva et donna un nouveau coup.

Dans le couloir, des cris hystériques s'élevaient. Daniel lui jeta un coup d'œil incrédule, puis ouvrit la porte et mitrailla la troupe. Une dizaine de balles vinrent s'écraser autour de lui, mais aucune ne l'atteignit.

Chan éleva encore une fois le marteau-M. Un voile déformait le verre... Il frappa à nouveau – si fort que l'outil lui échappa et roula à terre. Il le ramassa et frappa encore une fois, de toutes ses forces.

La fenêtre explosa brutalement et la différence de pression atmosphérique souleva une sorte d'ouragan, dans la chambre. Toute la literie s'envola par l'ouverture, au milieu d'une nébuleuse d'éclats de verre.

Chan vit Daniel refermer la porte et reculer précipitamment. Une salve tirée du couloir déchiqueta le panneau de plastique. Il riposta de la même manière. Quelqu'un poussa un cri étouffé, de l'autre côté, et s'effondra contre la porte. Un ordre confus retentit.

Chan passa la tête par la fenêtre hérissée de tessons coupants et sentit ses poumons chercher l'air raréfié. Pas de neige à cette hauteur. Les nuages n'avaient la tour que huit cents mètres plus bas. La transparence de l'atmosphère lui permit d'apercevoir un ascenseur de façade qui montait vers lui. Le rail de guidage passait à moins de deux mètres de la fenêtre...

« Alors quoi ? hurla Daniel. Tu te décides ?

— Tiens dix secondes. »

Le lieutenant hocha la tête et tira à nouveau sur la porte, achevant de la réduire en charpie. Cent coups de feu lui répondirent. Le lit était dans l'axe. Dévasté, il s'effondra sur lui-même et versa sur le côté, comme un homme l'aurait fait. À grands coups de marteau, Chan acheva de débarrasser la fenêtre de ses derniers tessons. L'ascenseur n'était plus qu'à quelques mètres. La cabine, cylindrique et largement

vitée, transportait une dizaine de personnes.

« Daniel !

— Toi d'abord », répondit celui-ci en tirant ses dernières cartouches.

Derrière la porte en lambeaux, Chan vit les B-men pointer leurs fusils et se préparer à entrer en force. Il se jucha sur l'appui de la fenêtre... Le sang coulait de ses blessures. Il glissait sur la combinaison plastifiée et tombait silencieusement dans la nuit. Une chute de trois mille deux cent six mètres... Renvoyant la douleur aux abîmes où traînait encore toute celle qu'il avait accumulée depuis Amsterdam, il se détendit et sauta dans le vide.

L'ascenseur parut jaillir à sa rencontre. Chan s'écrasa sur le toit de la cabine avec un grognement et se sentit perdre brièvement connaissance. L'air était glacial et le marteau, dans sa main, pesait une tonne. Il s'ébroua. Des cris lui parvenaient de la cabine, mais ils semblaient incroyablement distants. Il hurla : « DANIEL ! » L'ascenseur était presque parvenu à la hauteur de la fenêtre. Dans la chambre, le combat faisait rage. Des éclairs de lumière blanche ponctuaient les coups de feu, comme si un orage dévastait l'intérieur. Soudain Daniel se jeta dans l'embrasure. *Trop court !* Chan s'allongea sur le toit, agrippa sa combinaison au moment où il rebondissait sur le flanc de la cabine et le tira brutalement à lui. Les deux hommes roulèrent, enlacés, en équilibre instable sur la plate-forme de six mètres carrés.

« La fenêtre », haleta Daniel.

Chan ramassa le pistolet-mitrailleur et lâcha une rafale sur l'embrasure où une foule confuse se pressait. Un tonnerre de détonations lui répondit, mais l'ascenseur était déjà trop haut. Chan recula. Les balles miaulaient sur le bord du toit et partaient se perdre dans la nuit. Ils étaient hors d'atteinte.

« Les passagers, gémit Daniel en se redressant avec difficulté. Ils vont arrêter la cabine. Il faut... »

Chan leva la tête. Le toit d'Aéropolis n'était plus qu'à deux cent cinquante mètres.

« Il y a bien une piste d'atterrissage, là-haut ? »

Daniel sourit, en dépit de la douleur. Il était couvert de sang.

« Elle doit être un peu surveillée, maintenant... »

Chan ricana. « On ne va pas passer la nuit ici, non ? »

Il ramassa le marteau et l'abattit sur le toit métallique. Une longue fissure apparut, tandis que des cris paniqués s'élevaient à l'intérieur. Haletant, il renouvela l'opération. La tôle – renforcée, mais non blindée, se déchira dans une plainte qui ressemblait à celle d'un tissu froissé. Il s'accroupit et braqua le pistolet-mitrailleur par l'ouverture. « Du calme, là-dedans. Arrêtez de gueuler. Restez tranquilles et ne touchez à rien. Sinon, je casse tout et on redescend tous illico – c'est

vu ? »

Les cris se turent immédiatement. Chan élargit l'ouverture en trois coups mesurés, puis se tourna vers Daniel que ses blessures, après une minute d'immobilité, commençaient à faire horriblement souffrir.

« Passe le premier », dit-il en lui prenant le bras.

Mais Daniel secoua la tête. « Derrière toi... »

Chan se retourna. Un bondisseur Saxxon biplace, surgi de nulle-part, descendait doucement vers eux à travers la nuit. L'un des sabords latéraux était ouvert et découpait, à contre-jour, la silhouette d'un homme en armes.

« Ils ne vont quand même pas tirer..., murmura Chan. Pas avec les passagers de l'ascenseur au milieu. »

Il n'avait toujours pas lâché Daniel. D'un geste brusque, Chan l'attira à lui et le fit glisser à l'intérieur de la cabine. « Prends ça, dit-il en lui tendant le pistolet-mitrailleur. Et surveille ces clowns. Rendez-vous sur le toit. »

Par la brèche, il vit Daniel s'adosser dans un angle de l'ascenseur et mettre en joue les passagers, qui se massaient dans l'angle opposé. Le tableau de contrôle trônait entre eux. Sauf si Daniel perdait connaissance, personne ne s'en approcherait.

Chan se redressa, le marteau-M dans la main droite. Le bondisseur était à cinquante mètres à peine et se rapprochait rapidement. Mais au lieu de plonger droit sur lui, il décrivait une large courbe pour se présenter par le travers et dégager la ligne de tir de l'homme armé. Chan comprit que la mobilité de l'ascenseur devait gêner le pilote. Il se déplaça, cherchant à s'abriter derrière la superstructure de la cabine.

Le bondisseur se rapprocha brusquement. Dix mètres à peine. Un flot de lumière jaillit d'un projecteur à incandescence et balaya la plate-forme. Aveuglé, Chan se déplaça à nouveau, à tâtons. Une courte salve mordit sur la façade à trente centimètres de lui. *Tir de cadrage...* Il se déplaça encore. Les blessures qu'il avait reçues à la cuisse et aux épaules avaient cessé de le faire souffrir. Il ne sentait rien. *Dépêche-toi*, se dit-il en serrant les poings.

L'ascenseur montait toujours... Cent mètres à peine avant le sommet. Chan sortit en pleine lumière et sentit, plus qu'il ne vit, les balles fuser autour de lui. L'une le toucha au pied droit, l'autre au flanc. Dans la cabine, les cris s'élevèrent à nouveau. Chan ne sentait plus rien. Le bondisseur était tout près. Il manœuvrait maladroitement pour se maintenir à hauteur de l'ascenseur – ce qui expliquait sans doute le manque de précision du tireur. Loin derrière lui, deux autres appareils similaires venaient de franchir la frontière qui séparait l'obscurité du halo crépusculaire d'Aéropolis et fondaient vers la façade est... Une nouvelle rafale crépita. Chan se déplaça rapidement.

Une autre blessure ? Il ne savait pas. Le bondisseur effectua une dernière manœuvre pour se porter juste au-dessus de lui. Chan vit le canon du fusil d'assaut s'abaisser et l'ajuster enfin – lentement... comme si le temps... suspendait son cours...

Il brandit le marteau-M, qu'il dissimulait dans son dos, et le projeta de toutes ses forces sur le tireur, qui partit à la renverse avec un cri rauque. Chan sauta à bord. Le B-man, dont la poitrine était bizarrement enfoncée, griffait l'air et se tordait de douleur sur le sol. Chan ramassa le marteau, l'abattit sur son crâne, puis fonça dans le cockpit et d'un coup terrible, fracassa la tête du pilote avant que celui-ci ait eu le temps de comprendre la situation.

Sans ménagement, il poussa le corps encore agité de spasmes sur le siège passager. À travers le cockpit éclaboussé de sang, il vit l'ascenseur s'éloigner. Le bondisseur était en train de perdre de l'altitude ! Chan s'assit et évalua les commandes d'un coup d'œil. *Bon Dieu, je vais me ramasser en beauté...* Sur sa droite, les deux autres appareils B-men accouraient. Chan empoigna ce qu'il supposait être la manette de direction et la fit pivoter avec brutalité. Le bondisseur gémit, effectua lourdement un quart de tour et percuta le premier des deux engins par le travers, tout en piquant du nez. La force et la direction du coup contraignirent l'autre pilote à abattre précipitamment.

Avec un cri de victoire, Chan tira la manette à lui. Le bondisseur trembla de tout son long. Chan se sentit partir en arrière. Il rendit aussitôt du mou aux commandes. Les moteurs électriques embrayèrent... Une poussée parfaite. *Incroyable !* Par le cockpit, il vit la façade est filer rapidement à sa gauche. Il rattrapa l'ascenseur et le dépassa. Un instant plus tard, il surgissait au-dessus du toit d'Aéropolis.

La terrasse était en proie à une panique indescriptible. Des flics de la Force, le visage masqué par leurs respirateurs, couraient en tous sens, cherchant à refouler les centaines de curieux qui étaient montés pour assister au spectacle. Deux légions de B-men étaient en train de prendre position sur tout le périmètre. De l'ouest, une flottille d'hélicoptères approchait, dans les feux des projecteurs de poursuite, tandis que tous les appareils privés stationnés sur le toit décollaient en hâte...

Chan fit plonger le bondisseur et le jeta au milieu des troupes Saxxon, sans savoir s'il exploserait ou non. Ce qu'il voulait, c'était interrompre leur mouvement vers le terminal de l'ascenseur où se trouvait Daniel – pour lui donner du temps. Et faire un maximum de dégâts. Le reste importait peu.

L'appareil, redressé in extremis par ses systèmes de contrôle d'assiette, toucha le toit avec une vitesse de chute à peu près nulle. Il

rebondit, fauchant une dizaine d'hommes au passage, et acheva sa course contre le parapet en verre blindé de trois mètres de haut. Il n'explosa pas.

Assommé, blessé, mais vivant, Chan se rua à l'extérieur. À dix pas de lui, la cabine de l'ascenseur venait d'entrer dans le terminal. Les portes s'ouvrirent, mais personne ne se montra. Daniel devait retenir les autres en otage. Chan allait s'élancer vers lui lorsqu'une voix suramplifiée tomba du ciel.

« CORAY ? CHAN CORAY ? »

Il leva la tête. Un hélicoptère de la Force était en train de descendre lentement sur lui. Les projecteurs qu'il braquait dans sa direction l'aveuglaient mais il n'avait pas besoin de voir... La voix rauque de Becker était gravée à jamais dans sa mémoire.

« VA DIRE À TON AMI DE NE PAS TOUCHER AUX PASSAGERS DE L'ASCENSEUR. ENSUITE, NOUS REGLERONS CETTE HISTOIRE TOUS LES DEUX. ÇA TE VA ? »

Chan hocha la tête, puis traversa en boitillant l'étendue de béton nue qui le séparait de l'ascenseur. Dans la cabine, Daniel était livide, et ses jambes tremblaient sous lui – mais il tenait toujours ses otages en joue.

« Tu as entendu ? » demanda Chan.

Daniel hocha la tête. Il semblait souffrir le martyre. « Que suis-je censé faire s'il te tue ? »

Chan ne répondit pas. Il sourit faiblement. Daniel hocha la tête, résigné et, de sa main libre, fit le V de la victoire. « À tout de suite, wonderboy. »

Becker attendait, torse nu, devant l'ascenseur. Derrière lui, le calme était revenu. Seul, un bondisseur planait encore au-dessus du toit. Les flics de la Force avaient disparu avec les badauds, laissant le champ libre aux deux ou trois cents B-men dispersés sur tout le périmètre, fusils braqués. Harassé, Chan quitta la cabine et se dirigea vers Becker.

« J'ai mal, fumier... »

Le B-man écarta les bras. « Fais ce que tu peux. Je n'ai pas d'armes.

— Moi non plus, mentit Chan en imitant son geste. Et je le regrette. »

Ils n'étaient plus qu'à trois mètres l'un de l'autre. August Becker. L'homme aux yeux morts.

« Alors, c'était vraiment ton père... »

Deux mètres. Chan ne répondit pas. Il titubait et semblait sur le point de perdre l'équilibre...

« Tu mourras mieux que lui, dit encore Becker de sa voix hypnotique. » Il fit un pas en avant. « Tu mourras plus vite. »

Un autre pas. Chan s'arrêta et ouvrit la bouche. Il cherchait l'air, désespérément.

« Mais en fin de compte, conclut Becker, le résultat est le même... »

Les yeux de Chan se révoltèrent. Dans un murmure, il glissa sur le sol. Becker, surpris, fit un petit bond en arrière. De la main droite, Chan lui bloqua la cheville. De la gauche, il empoigna le marteau qu'il avait coincé sur ses reins, dans la ceinture de la combinaison et l'abattit sur le pied du B-man, avec une violence telle que le béton éclata sous le choc.

Becker s'effondra sans un cri. Terminaisons nerveuses bousillées. Il ne sentait rien. Lui aussi dissimulait une arme – le pistolet à rayons que Chan avait vu sur le lit, dans sa chambre, à la clinique. Sans doute avait-il cru qu'il n'aurait pas à l'employer, que l'état de faiblesse du wonderboy – et ses blessures – lui permettrait de le tuer à mains nues. L'arme lui échappa et tomba sur le sol avec un bruit mat. Becker tendit la main pour le récupérer, mais Chan donna un nouveau coup de marteau, clouant le bras du B-man sur le béton.

Cette fois, il hurla.

Le dernier bondisseur encore en l'air piqua du nez et fondit sur eux. Derrière lui, Chan entendit une détonation. Daniel ? Il ne voulait pas regarder. Il ne pouvait pas. Ses yeux étaient dans ceux de Becker, et partageaient sa mort toute proche.

Il rampa sur son corps et lui écrasa l'autre main. Puis le genou droit. Becker n'était plus qu'une pièce de boucherie désarticulée qui se tordait en tous sens.

« Maintenant, dit Chan. Tu sais ce que ça fait. »

Le bondisseur se stabilisa à un mètre au-dessus du toit. Le sabord s'ouvrit dans un souffle. Chan écrasa le visage de Becker d'un ultime coup de marteau, puis s'agenouilla, prostré, attendant les balles.

Il lui fallut une seconde pour comprendre qu'une voix l'appelait.

« Chan ! CHAN ! »

Il se redressa, à peine conscient des mains de Daniel qui l'aidaient à se relever. Au loin, les B-men accouraient. Les premières balles sifflaient déjà autour d'eux. Chan se sentit poussé vers le bondisseur où d'autres mains le halèrent à l'intérieur. Des mains blanches et fines – soigneusement manucurées...

« Nathan ? »

L'appareil effectua un demi-tour brutal et bondit vers le sud-est. Daniel n'avait pas eu le temps de s'asseoir. Il tomba et cria de douleur.

« Vite, intima Nathan en calant le pilote automatique sur une destination fictive. Il y a trois planches de vol, sous la banquette. Equipez-vous. Saxxon envoie déjà la chasse et comme nous n'avons pas d'otages à bord, ils ne vont pas prendre de gants. »

Les trois hommes fixèrent les Airblades à leurs pieds. La surprise de Chan était si forte qu'elle éclipsait toutes les autres sensations. « Mais comment...

— Plus tard ! »

Nathan s'approcha du sabord qui était resté ouvert. Dehors, c'était la nuit et l'inconnu. Il se tourna vers eux. « Tu sais encore te poser sur l'eau ? »

Chan hocha la tête.

« Alors, on y va. Comme à Amsterdam, wonderboy. Je passe devant. Tu me suis. »

Il se jeta à l'extérieur. Sans réfléchir, Daniel l'imita et Chan suivit aussitôt. La nuit les prit avec une douceur soudaine. L'air, autour d'eux, était obscur – solide et froid comme du verre...

Il y eut un sifflement lointain. Un instant de silence malsain...

Le bondisseur explosa. Une gerbe de flammes orange le dévora en un instant, puis entra en expansion mais ils étaient déjà trop loin – et trop bas – pour être affectés par le souffle brûlant de la catastrophe. La mer déserte scintillait à mille mètres sous leurs pieds. Ils étaient seuls. Et en vie.

Ils volaient...

17. Les barbares

POMIROV prit la parole dans un silence parfait.

« Mesdames et Messieurs, l'Instance souhaite revenir sur certains des points soulevés par la résidente de la Fédération européenne dans son intervention. L'un d'entre eux est intéressant. C'est celui qui traite de la proposition de décret 1043 FD-9 : *Protection et dépollution des terrains privés à usage d'habitation*, dans ses aspects purement techniques.

» Tous les autres points sont erronés, maquillés, falsifiés. Quant à l'interprétation générale qui vous a été fournie – la prétendue conspiration de l'Instance contre le Sénat – est-il besoin de préciser qu'il s'agit d'une vue de l'esprit ? Ce n'est pas la première fois que les Nations tiennent ici un discours paranoïaque. Mais au fond, quoi de plus normal ? Les Nations sont anciennes, et dépassées par le cours de l'Histoire. L'avenir les effraie. Elles sont incapables d'y faire face. La souplesse et la portée universelle du Sénat signent leur fin, inéluctable. Et elles sont les seules à ne pas l'avoir encore compris.

» Je réponds brièvement aux questions que vous vous posez sans doute. Oui, Paul Coray a travaillé pour les compagnies Saxxon et FG&T, il y a une dizaine d'années. Mais en aucun cas il n'a été contraint à l'exil. Nous ignorons pour quelle raison il a quitté le Village. Ce que nous pouvons affirmer, en revanche, c'est que cet homme était un militant pro-Veld. Vous pourrez aisément vérifier ce point. Nous ne prétendons pas que ce trait explique son attitude, mais il y a là, sans doute, une piste à suivre.

» Paul Coray a-t-il trouvé la mort dans la nuit du premier janvier 2095 ? Nous l'ignorons. Si cela est avéré, nous le déplorons sincèrement. C'était un homme de valeur et un brillant historien. Mais nous n'y sommes évidemment pour rien.

» Le décret 1043 FD-9 peut-il permettre à monsieur Henry Fawcett de placer le territoire de l'île Saint-Georges « *off the common law* » ? La réponse est oui. Mais seul, un esprit tourmenté pourrait croire que l'Instance compte, par ce biais juridique, s'emparer de quatre-vingt-dix pour cent de la surface de la Terre. Cela n'a aucun sens. L'Instance n'a pas de fonction gouvernementale, pas d'ambition régaliennne. L'Instance n'existe que pour indiquer aux peuples représentés à Glory Hall les chemins les plus rationnels du progrès économique. La vérité, Mesdames et Messieurs, c'est que nous espérons, grâce à ce décret, mener une *expérience*.

» Elisabeth Conti a naturellement omis de vous préciser que le patrimoine foncier des Puissances est tout entier situé dans le Veld.

Or, vous n'ignorez pas que depuis de nombreuses années déjà, celui-ci s'enfoncé dans la barbarie. Les polices et les armées locales ne sont plus capables d'y faire régner l'ordre et la loi. La justice n'est plus rendue. Les services publics ne sont plus assurés...

» À qui la responsabilité de cet immense gâchis incombe-t-elle, sinon aux Nations qui n'ont pas pu, ou pas su, faire leur devoir ? Et que pèse ce bilan, face à celui du Sénat qui, en moins d'un siècle et avec l'aide de l'Instance, a donné naissance à la plus belle civilisation que cette Terre ait jamais portée ?

» Le Village règne sur le monde. Déjà, ses frontières s'étendent à l'espace interplanétaire. Un jour, sans doute, le système solaire tout entier *sera* le Village... C'est une grande réussite, dont nous pouvons tous être fiers. Dès lors, comment ne pas voir *où* passe réellement la ligne de fracture ? Contrairement à ce que prétend Elisabeth Conti, le Village et ses institutions ne sont nullement menacés par l'Instance – qui n'a jamais cessé de les défendre. Le pire ennemi du Village, Mesdames et Messieurs, c'est le Veld.

» Ce territoire ne tournera pas éternellement contre lui-même sa propre sauvagerie. Déjà, il rôde et menace d'attaquer en Mandchourie. Un jour ou l'autre, il prendra d'assaut le Village tout entier, ne serait-ce que pour détruire le bonheur qu'il n'a pas voulu ou pas su édifier à son propre usage. Un jour ou l'autre, il *nous* détruira. Et les chants des tribus résonneront dans cette enceinte comme ceux des barbares à Rome.

» Comment l'éviter ? Les Nations n'ont plus la force de faire face au problème, et le Sénat n'a pas d'autre vocation que celle d'être la voix du Village. La réponse, Mesdames et Messieurs, est évidente : c'est aux Puissances qu'il revient d'accomplir cette tâche – parce qu'elles seules sauront créer les richesses nécessaires à la stabilisation et à l'apaisement du Veld.

» Mais ces richesses, l'Histoire nous enseigne qu'elles réclament des conditions spécifiques pour apparaître. La mobilité et la disponibilité totales des populations. Le renoncement à l'hégémonie de la loi commune, qui fonde la civilisation mais entrave le processus même du progrès économique dans les zones barbares. Souvenez-vous qu'à la fin du vingtième siècle, l'émergence de ce que nous appelons aujourd'hui le Village n'a pu être obtenue que par une dérégulation massive et généralisée, et le retrait de l'État de l'activité économique, dans les anciennes Nations.

» C'est dans cet esprit que nous avons rédigé la proposition 1043 FD-9 : pour disposer d'un territoire susceptible de réunir toutes ces conditions. Elisabeth Conti considère apparemment que notre initiative sonne le glas de la liberté. Nous disons – nous – qu'elle annonce au contraire son avènement en donnant à l'Instance la marge

de manœuvre nécessaire pour civiliser et assurer le bien-être de six milliards d'êtres humains, aujourd'hui privés de tout.

» Aidez-nous, Mesdames et Messieurs. Sauvez le Village. Sauvez-nous et sauvez-vous. Votez ce décret. Je vous remercie. »

Kepler avait quitté Glory Hall bien avant la fin du discours de Pomirov. Installé dans un bar de Manhattan, il buvait un verre dans l'espoir de dissiper l'arrière-goût nauséabond qui empesait sa langue.

L'Instance avait brillamment réagi. Même prise de court par la manœuvre d'Elisabeth Conti, elle avait su *trouver l'angle* pour défendre sa position devant le Sénat.

La peur du Veld...

C'était tellement bien joué, tellement évident... En agitant devant l'hémicycle le spectre d'une nouvelle barbarie, Pomirov avait fait vibrer la corde sensible. Par essence, les élus d'une démocratie politique – si solide soit-elle – sont aveugles face à l'avenir. Ils se battent pour parvenir au pouvoir, et se battent encore pour le conserver. Pas par intérêt personnel : parce qu'ils sont persuadés que leurs idées sont meilleures que celles de l'adversaire – et si elles sont meilleures, pourquoi accepter de n'être qu'un opposant ?

Ce trait est l'une des forces de la démocratie. Mais il est aussi sa principale faiblesse : tenaillés par l'immédiateté des considérations tactiques, les élus sont incapables d'envisager l'avenir au-delà de la fin de leur mandat.

Dans ces conditions, l'Instance n'avait pas mis longtemps à comprendre qu'aucun sénateur ne prendrait le risque d'expliquer à ses électeurs qu'il avait voté contre la proposition de décret – parce qu'il n'existait que deux alternatives : confier le Veld aux Puissances et se reposer sur elles pour *encadrer* les hommes qui y vivaient (et qui menaçaient le Village, c'était vrai). Ou bien tout reprendre depuis le début, restaurer l'État-nation, balayer les circonscriptions méridiennes et les concepts mêmes de *Village* et de *Veld*. Refuser l'idée qu'il existait deux camps homogènes, face à face sur cette Terre et réaffirmer avec force que l'humanité tout entière était multiple, différente – donc *une*.

Bref, refaire du Veld un territoire comme un autre. Mais pour cela, les Nations devraient consentir de gros efforts – et le Village, d'énormes sacrifices, sans aucun doute. Celui de son bien-être, de sa sécurité, peut-être même de sa culture... Cette perspective était implicite dans le discours de la présidente, même si elle ne l'avait pas formulée dans ces termes.

Quel sénateur aurait pu expliquer qu'il avait voté pour ça ?

Kepler soupira. Natal avait disparu. Elisabeth Conti s'était réfugiée dans ses appartements de l'aile Gandhi et ne voulait voir personne. Ulysse n'était nulle part.

Et Chan et Daniel étaient morts, au cœur de l'empire B-man d'Aéropolis.

Dans quelques heures, bien sûr, tout rentrerait dans l'ordre, Kepler le savait. Le travail les rattraperait et les pousserait à nouveau les uns vers les autres. Mais en attendant, il allait boire... boire et essayer d'oublier.

Il se renfonça dans son siège, tournant le dos à l'écran de télévision installé au-dessus du comptoir. Il ne vit pas les résultats du vote du Sénat s'afficher sur Civis.

5 janvier 2095

LE PETIT HYDROGLISSEUR Medvedev qui les attendait à vingt kilomètres au sud d'Aéropolis – à quelques encâblures du Cap Nojima – comportait une unité de soins d'urgence très perfectionnée. Tandis que Chan et Daniel se livraient à elle, accueillant les doses d'antalgiques avec une reconnaissance infinie, Ulysse raconta son histoire.

C'était Anita Juarez, expliqua-t-il, qui avait eu l'idée. Elle s'était souvenue de la tendresse avec laquelle Chan avait parlé de la famille Dewitt, pendant son interrogatoire au Complexe et cela l'avait poussée à contacter Nathan, à Paris. Il fallait un homme, pour aller récupérer Chan et un de ses amis à Aéropolis, en plein territoire B-man – un homme ordinaire, pas un militaire ni un flic, juste un type du Village dont l'identité, s'il était tué, ne dirait rien à personne.

Nat n'avait posé aucune question. Peu lui importait de savoir qu'il risquait sa vie dans cette affaire... En revanche, c'était lui qui avait pris l'initiative de parler d'Amsterdam à Chan lorsqu'il l'avait appelé depuis le TTGV Sapporo-Tokyo. Pourquoi ? Il ne le savait pas vraiment... Ulysse émit l'hypothèse qu'il avait sans doute agi ainsi dans l'espoir d'insuffler au wonderboy l'idée de se rendre sur le toit. Chan sourit, et répondit qu'il l'aurait fait, de toute façon... Mais qu'à bien y réfléchir, cela avait peut-être joué.

Au fond, personne ne cherchait vraiment à savoir.

Ensuite, Ulysse leur dit que le Sénat avait suivi les conseils de Victor Pomirov, et que le décret 1043 FD-9 venait d'être adopté par trois cent six voix contre quatre-vingt-trois et onze abstentions. Il avait fallu moins d'un siècle à l'Instance pour monopoliser l'argent, l'énergie, les communications et les transports à la surface du monde... En quarante minutes, elle s'était approprié tout ce qui lui manquait encore : la terre, et les hommes.

Quarante minutes pour faire du monde une propriété privée.

Quels pouvaient être les projets des Puissances ? Réduire les populations du Veld en esclavage ? Émettre leurs propres monnaies ? Officialiser le statut des légions B-men et leur confier la loi et l'ordre dans leurs territoires ? Constituer ce qu'il fallait bien se résoudre à appeler des « nations privées » – peut-être même une confédération de telles nations, à l'échelle de toute la planète ?

Tout était possible. Désormais, les Puissances étaient *partout* chez elles, et n'avaient de comptes à rendre à personne. Pour Ulysse, une seule chose était sûre : quelles que soient les ambitions de l'Instance, la vieille démocratie politique, issue du dix-huitième siècle, était

morte ce jour de janvier 2095... Il ne restait plus qu'à défendre ses ruines aussi longtemps qu'on le pourrait – en espérant que la génération suivante saurait y creuser les fondations d'une nouvelle utopie.

Chan écoutait, en silence. La mort de Becker avait libéré son esprit. À présent, il pouvait entendre, et comprendre...

Au bout d'un moment, mû par un étrange scrupule, il se crut obligé de murmurer quelques mots. Le hologramme d'Ulysse secoua négativement la tête. « Ton voyage à Tokyo n'était ni une défection, ni un abus de pouvoir, dit-il. Même si tu l'as organisé dans mon dos. Considérons ça comme une mission de... de salut public. Reprends ta démission, je n'en veux pas. Tu es des nôtres, wonderboy. » Et il ajouta qu'Elisabeth Conti, dès la fin du discours de Pomirov, avait promulgué une ordonnance fédérale afin d'officialiser l'existence du Square. Les effets budgétaires de cette décision se feraient sentir très bientôt.

« Où est Kepler ? » demanda Daniel.

Ulysse répondit que Kepler ne savait rien, et que d'après ses informations, il était en train de se saouler dans un bar de Manhattan. Chan sourit.

« On ne peut pas le laisser faire ça, dit-il. En tout cas, pas tout seul. Allons boire un coup avec lui. »

L'unité de soins d'urgence déconseilla ce projet d'une voix sévère et maternelle. Ulysse la laissa râler une minute, puis lui coupa la parole.

« Faisons-le », dit-il.

Et ils le firent.

le second volume de cette série s'intitulera

LES DÉFENSEURS

APPENDICES

1. Notes pour une histoire de l'Instance

L'Instance existait bien avant d'être ce « gouvernement des Puissances » qui domine le Sénat des Nations unies à la fin du XXI^e siècle. En fait, elle existait avant même que son nom ne soit forgé. Car l'Instance est d'abord un concept, et un projet.

Son histoire s'enracine dans les années qui suivirent la fin du second conflit mondial (1939-1945). À cette époque, l'opinion publique de ce qu'il était convenu d'appeler « l'Occident » – c'est-à-dire les nations de l'ouest de l'Europe et d'Amérique du Nord – vivaient dans la terreur diffuse d'une guerre nucléaire avec l'Orient communiste (en particulier la Russie et la Chine). Tout le monde savait que ces deux pays avaient profité des troubles de l'immédiate après-guerre pour étendre leur emprise sur leurs voisins et accroître leur puissance militaire – au point, pensait-on, d'obtenir d'importantes concessions territoriales.

La réalité était différente. Le risque d'une troisième guerre mondiale existait, certes – mais pas au niveau où l'imaginaient les populations menacées. D'un côté comme de l'autre, cependant, on se gardait bien de calmer les esprits. La tension psychologique et politique (et sa traduction en rouge et bleu sur les cartes du monde) arrangeait souvent les choses.

Sur un plan stratégique – et à long terme –, il aurait même été possible à des esprits particulièrement audacieux d'analyser la situation selon d'autres variables, et d'aboutir à des conclusions différentes de celles qui prévalaient alors.

Certains le firent. Le 21 mars 1958, un groupe d'économistes, d'industriels et de banquiers de toutes nationalités se réunit en secret, à Paris. Depuis plusieurs semaines, ces gens étaient entrés en possession d'une note rédigée par un analyste de la CIA. Selon cette note, l'assise géopolitique du bloc communiste était une réalité... très provisoire. Si on projetait les chiffres à l'horizon 2000, il devenait évident que la Russie soviétique (et peut-être la Chine) serait tôt ou tard en situation de banqueroute – en particulier à cause de l'énorme ponction financière que représentaient chaque année pour ces nations l'entretien et la modernisation de leur appareil militaire.

Les membres de « la Conférence de Paris » n'étaient pas là pour discuter le contenu de cette évaluation. Ils savaient qu'elle était correcte (et de fait, elle l'était). Ce qui les intéressait, c'était d'en tirer des conclusions pratiques, susceptibles d'asseoir une stratégie à long terme.

De toutes les idées qui furent avancées pendant la conférence, l'une s'avéra déterminante. Quelqu'un dit : « La fin du communisme d'État aura, tôt ou tard, un effet secondaire que personne ne soupçonne. Elle créera un doute, et jettera un début de discrédit sur l'idée de l'État. »

En effet, l'après-guerre était une période de profondes réformes politiques et sociales. L'implication de la Russie soviétique dans les combats, aux côtés des Alliés, avait conféré aux intellectuels communistes et socialistes un prestige, et un ascendant moral indéniables en Occident. Les théoriciens de l'État, chargés d'édifier une société plus juste sur les ruines du conflit, ne pouvaient négliger l'impact des idées de gauche sur les populations.

L'État moderne – en particulier en Europe – prit donc sous sa coupe des pans entiers de l'économie au nom de l'utilité publique : énergie, transports, communications, santé, recherche scientifique, industrie lourde, créant des monopoles qui étaient autant de coups portés aux ambitions des grandes compagnies. Pour celles-ci – en tout cas pour celles dont les dirigeants s'étaient rassemblés à Paris, en ce mois de mars 1958 – la chute annoncée du communisme était une occasion unique d'attaquer les prérogatives économiques de l'État occidental.

La perspective d'une offensive se dessinait donc, au tournant du siècle. Il convenait de la préparer. À cette fin, la Conférence chargea un certain Théodore Preuss d'une mission à long terme.

Preuss était un homme étrange. Français né aux États-Unis en 1907, puis parti vivre à Paris à l'âge de douze ans, il était devenu, dans les années trente, un industriel de l'armement dont l'importance n'avait d'égale que la discrétion. Pendant la guerre, il avait fourni des renseignements à tous les belligérants et, dès la fin des hostilités, avait pu reprendre ses activités sans être inquiété.

Pour la Conférence de Paris, Preuss était l'intermédiaire idéal, une sorte de mercenaire de haut-vol, ambitieux sans être trop gourmand, rusé – mais dépourvu d'une intelligence profonde de la situation. Comme le stipulaient ses instructions, il mit sur pied un petit laboratoire de recherche appliquée : la DATEX – Division des Activités Technologiques et Expérimentales.

Preuss était financé à parts égales par toutes les compagnies représentées à la Conférence de Paris. Très vite, il se mit à leur fournir des brevets de haute-technologie dans plusieurs domaines de pointe. Mais ce n'était que la surface de son activité. La véritable fonction de la DATEX était ailleurs : discrètement, elle marquait de son empreinte de nombreux milieux influents : industriels, scientifiques, politiques, intellectuels – parfois même des artistes. À chacun, elle tenait un discours taillé sur mesure mais tous recevaient au fond le même message : « Le monde de demain sera décentralisé, privatisé, nomade et rétif aux grandes constructions idéologiques. Et vous devez dès maintenant vous y faire une place. »

Quarante ans plus tard, Preuss était mort mais la DATEX, désormais dirigée par Pénélope Weber (une femme d'affaires remarquable) et Carlo Pietri (un aventurier plus que douteux) avait rempli son contrat. Non sans mal : dans les dix dernières années du siècle, de nombreux pays – en

particulier la France et l'Allemagne – avaient perçu le danger et tenté de mettre sur pied une organisation capable de contrer l'influence de Weber/Pietri : c'est ce qu'Ulysse, dans son discours du Complexe, appelle « le Premier Square ».

Mais la lutte était par trop inégale. De plus, le poids de la DATEX dans les milieux politiques des années 2000 était déjà prépondérant : mal financé, guère soutenu, le Premier Square finit par s'avouer vaincu.

Entre-temps, le communisme s'était effondré, comme prévu – et, comme prévu, l'Etat-agent de l'économie était attaqué de toutes parts, au nom de la concurrence, de la nécessaire plasticité du temps, du capital et du travail des hommes. Au vide idéologique de cette ère nouvelle, les multinationales – qu'on n'allait pas tarder à appeler Puissances – substituaient peu à peu une théorie de l'évidence. Le terrain avait été largement balisé par la DATEX : tout le monde, désormais, était persuadé que seule la création de richesses méritait la qualification de « service public ». Dès lors, l'État, les frontières, le droit du travail, la surveillance des mouvements de capitaux devenaient autant d'obstacles à contourner – et bientôt, à détruire.

En 2020, la DATEX cessa d'être le laboratoire politique des Puissances. Sa mission achevée, elle redevenait une compagnie comme les autres. Mais avant de modifier ses statuts, elle produisit une ultime note de synthèse, à destination de ses consœurs. Dans cette note, ses experts analysaient la tendance des États modernes à se regrouper au sein d'ensembles géopolitiques extrêmement vastes. À leurs yeux, ce processus offrait une opportunité aux Puissances, dans la mesure où, presque toujours, l'élargissement annonçait une dilution de l'autorité politique.

Dans les trente années qui suivirent, cette prédiction se vérifia. La Fédération européenne, l'Alliance Américaine, l'Ethnarchie de Seigneur-Daïda, la Restauration Impériale chinoise étaient autant de constructions floues, dépourvues de contenu et d'orientations claires, qui minaient l'État de l'intérieur.

Les Puissances décidèrent d'accentuer encore cette tendance à l'auto-liquidation. Elles favorisèrent par tous les moyens le « renouveau » de l'ONU, et jouèrent un rôle déterminant dans l'élaboration du concept de circonscriptions méridiennes : n'était-il pas absurde, dans une économie mondiale intégrée, où la communauté d'intérêts des citoyens était univoque, de confiner la représentation démocratique au cadre étroit des vieilles frontières ? L'humanité se devait, désormais, de parler d'une seule voix.

Ainsi, trois systèmes de références se chevauchaient et se brouillaient les uns les autres. Un système mondial, dont le pôle était le Sénat des Nations unies. Un système supranational (la Fédération ou l'Alliance). Un système national (la France, l'Angleterre). Peu à peu, le premier prit le pas sur les autres. Pouvait-on l'éviter ? Sans doute pas. En regroupant tous ceux qui profitaient de la croissance en un lieu unique (le Village), en leur donnant une langue unique (l'anglais), une police unique (la Force), une monnaie

unique (le mark), les Puissances travaillaient à la création d'une authentique citoyenneté mondiale, dont l'emblème allait être Darwin Alley.

La douceur et la progressivité de ce processus masquaient mal son caractère inéluctable : personne, jamais, ne s'offusqua de voir six milliards d'être humains rejetés aux marges de cette nouvelle civilisation. Il s'agissait d'une contrepartie, d'une condition d'équilibre, tout simplement.

En 2060, les Puissances tinrent session et proposèrent au Sénat des Nations unies la création d'une instance de régulation économique, dans le but d'harmoniser la législation et de faire respecter la libre concurrence partout dans le monde – étendu, pour la circonstance, à la Lune et au Périmètre cislunaire, en expansion rapide. Cet organisme – qui fut très vite désigné sous le seul nom d'instance – devait siéger aux côtés des sénateurs et les conseiller dans leurs délibérations.

Cette proposition fut mise aux voix et adoptée, consacrant le déplacement de l'autorité politique vers un État universel qui ne représentait rien d'autre que lui-même. La stratégie que les Puissances poursuivaient depuis dix ans touchait au but : à côté de cet exécutif fantôme qu'était devenue la Chancellerie de l'ONU, elles incarnaient – via l'Instance – la seule forme de pouvoir réel. Ce n'était, au fond, que justice : les Nations ne s'étaient-elles pas laissées dépouiller de leurs prérogatives, une à une, sous prétexte de soulager leurs finances publiques en déficit permanent ? Seuls la terre et les hommes étaient encore exclus de cette transaction inéquitable.

Très vite, Lazlo Coyne – dont le poids au sein de l'Instance était proportionnel à celui de Saxxon dans l'économie mondiale, c'est à dire considérable – comprit qu'on ne pourrait aller plus loin sans briser le vieux triangle citoyenneté-droit du sol-légitimité du pouvoir. Il chargea donc ses juristes de définir le principe d'une nouvelle alliance (comment passer du statut de possédant à celui de gouvernant), tout en se lançant dans l'acquisition massive de terrains situés en plein Veld, et dont personne ne voulait... Vingt-cinq ans plus tard, l'Instance, devenue propriétaire de presque toute la surface du globe, était en mesure de donner le coup de grâce aux Nations.

On s'interroge, encore aujourd'hui, sur la véritable signification de la manœuvre du 5 janvier 2095. Quelles sont les motivations de l'Instance ? Il n'existe pas de réponse simple à cette question. À sa manière, cette coalition d'intérêts privés dessine, presque malgré elle, les contours d'une étrange utopie apolitique dont le seul credo semble être un darwinisme étendu à l'ensemble des activités humaines. L'industrie, la finance, les services – mais aussi l'art, le sport, la culture, la pensée... et le marché pour seul juge.

Cela suffit-il pour faire de l'Instance un nouvel avatar des vieilles dictatures totalitaires ? Rien n'est moins assuré. Après tout, le coup d'État

tranquille et feutré de janvier 2095 signe, d'une certaine manière, l'inscription de la pensée social-darwinienne dans le champ ouvert de la démocratie. L'Instance ne cherche pas à détruire ses adversaires. Au contraire : elle leur laisse la possibilité d'exprimer leur désaccord, voire d'élaborer des stratégies de riposte – le Second Square en est une.

Ce n'est pas le trait le moins surprenant de cette période : qu'un groupement d'intérêts économiques se soit légalement approprié – au terme d'un siècle de manœuvres – le pouvoir politique et la capacité de parler pour l'humanité entière avec, comme unique principe organisateur, la certitude que l'Histoire a déjà tranché en sa faveur...

Myriam KONATÉ

2. Lexique

AEROPOLIS. Tour géante, située dans la baie de Shinagawa, à cinq kilomètres au sud-est de Tokyo. Imaginée par l'architecte Takena en 1993 et construite par la Braunen Corporation en 2034, Aéropolis n'est que l'une des quatre villes-tours développées par le Japon pour résoudre ses problèmes démographiques. Ses sœurs X-Seed 4000 et Millenium la dépassent en taille !

ALLIANCE AMERICAINE. Entité géopolitique créée en 2044 sur les bases du traité NAFTA et regroupant les États-Unis d'Amérique, le Canada anglophone (mais pas le Québec) et tous les États d'Amérique latine à l'exception du Brésil. L'Alliance est dirigée par Grant King, un Républicain sans envergure élu en 2094.

AQUALIA. Ville orbitale spécialisée dans le tourisme, célèbre pour ses installations aquatiques en gravité zéro. Elle appartient à FG&T.

ARCHANGE. Station orbitale à vocation administrative et militaire, aménagée par la Guilde Reed avec l'aide du Lion d'Orion afin de surveiller (et le cas échéant, de défendre) ses concessions océaniques.

B-MEN. Surnom donné aux miliciens des Puissances. Les B-men ne sont pas des professionnels du combat. D'accord avec les compagnies qui les emploient, ils considèrent leurs activités paramilitaires comme une récompense attribuée aux plus brillants et aux plus motivés d'entre eux (Brilliant-men). Ils forment néanmoins une véritable armée, bien équipée, bien entraînée et toujours disponible, que les Puissances dirigent à leur gré, là où les troupes de la Force refusent d'intervenir (dans le Veld, presque toujours à des fins punitives).

BONDISSEUR. Petit véhicule aérien dont le système de propulsion combine le magnétisme (dans les phases de décollage et d'atterrissage) et la réaction oxygène-hydrogène en altitude. La simplicité du bondisseur, sa fiabilité et son faible coût relatif ont assuré son succès industriel : l'exploitation de cette technologie a fait de Saxxon l'une des Puissances majeures de la fin du XXI^e siècle.

BRAUNEN Corp. Puissance européenne spécialisée dans la réalisation de grands projets architecturaux (Aéropolis et Glory Hall, entre autres). Elle est l'une des compagnies les plus influentes au sein de l'Instance.

CHANCELLERIE DE L'O.N.U. La principale institution de l'Exécutif des Nations unies. Créée en 2055, elle s'incarne principalement dans un homme – le Chancelier, un sénateur élu pour cinq ans par ses pairs. Le Chancelier et son équipe forment un véritable gouvernement mondial, qui définit une ligne politique générale, oriente les délibérations du Sénat et approuve les textes que celui-ci propose. En 2095, le Chancelier est John Shankar.

CIRCLE. Puissance mineure de l'agroalimentaire, dont les dirigeants ont, pendant très longtemps, défendu des positions sociales progressistes (acheter, vendre et embaucher dans le Veld). Le rachat de la majorité des actions Circle par Saxxon, Braunen Corp et FG&T, en 2094, a sonné le glas de cette politique et transformé la compagnie en un réseau de comptoirs franchisés.

CIRCONSCRIPTIONS MERIDIENNES. Suggéré par l'Instance en 2065, ce découpage de la planète en trois cent soixante circonscriptions égales (chacune d'elles s'étendant d'un pôle à l'autre, et mesurant un degré sur l'équateur terrestre, soit cent onze kilomètres en moyenne) fonde la représentation de l'humanité tout entière au Sénat de l'ONU. Les trois cent soixante sénateurs (auxquels se sont ajoutés, en 2080, quarante représentants de la Lune et du Périmètre cislunaire) sont élus pour cinq ans et siègent à New York.

CIVIS. Ce réseau informatique mondial a une double vocation : d'une part, il transmet vingt-quatre heures sur vingt-quatre des informations, des reportages, des documents, des discours relatifs à l'activité du Sénat des Nations unies ; d'autre part, il est le lieu où les citoyens s'inscrivent et votent lors des élections ou des référendums. À ces deux titres, Civis est l'un des instruments privilégiés de la citoyenneté à la fin du XXI^e siècle – même si sa portée est, de fait, limitée aux frontières du Village.

COMPAGNIES. Voir PUISSANCES.

DARWIN ALLEY. Cette rue, qui fait le tour de la Terre en traversant la plupart des grandes métropoles, et dont la construction a duré seize ans (2055-2071) est l'œuvre de Braunen Corp. Mieux que n'importe quel discours, elle symbolise l'unité du Village dont elle est l'axe central – et au-delà de lui, la communauté de destin de l'humanité tout entière.

DARWINISME SOCIAL. Doctrine politique inspirée des travaux de Charles Darwin (1809-1882) sur la sélection naturelle. En ayant de meilleures chances statistiques d'assurer sa descendance, l'individu fort et/ou adapté contribue à l'amélioration de l'espèce, tandis que l'individu plus

faible est condamné à disparaître. Déjà théorisé au début du XX^e siècle le darwinisme social de l'Instance considère la fameuse « main invisible » (le marché capitaliste) comme l'instrument privilégié de la sélection économique et sociale. À ce titre, toute activité humaine peut et doit être sanctionnée par lui.

DATEX. Division des Activités Technologiques et Expérimentales. Puissance majeure dans le domaine de l'informatique et des communications, fondée en 1958 par Théodore Preuss, dirigée ensuite par la famille Weber. Pendant toute la première moitié du XXI^e siècle, la DATEX a servi de laboratoire d'idées aux Puissances, jusqu'à ce que soit théorisé le concept de l'Instance [voir appendice 1].

DEFENSE FEDERALE. Dispositif regroupant l'ensemble des forces armées (terre-air-mer-espace) de la Fédération européenne sous un commandement unique.

ELIXIR. Engins Lancés Investigateurs X et Infra-Rouge. Réseau satellitaire à vocation militaire, mis en orbite basse par la Force en 2069, et comprenant une soixantaine d'appareils, dont la puissance de résolution au sol approche le millimètre.

ETHNARCHIE. Ce système politique, imaginé par le philosophe soudanais Souleymane Daïda en 2052, réfute les vieilles frontières du continent africain (fossiles de l'époque coloniale) et propose de faire des implantations ethniques la base d'un redécoupage territorial. En 2055, après trois ans de guerre ininterrompue, Daïda parvient à faire l'unité sur son nom et son projet, et prend la tête d'un Directoire de l'Ethnarchie, chargé de surveiller le dessin de nouvelles frontières. En dépit des violences provoquées par le déplacement de nombreuses populations, Daïda – devenu Seigneur – reste, encore aujourd'hui, l'homme qui a réalisé l'unité du continent noir aux yeux d'une majorité d'Africains. Quant à l'Ethnarchie, elle est devenue un système fixe de gouvernement.

FARSIDE. Puissance majeure, spécialisée dans l'exploitation minière et industrielle des ressources du système solaire interne (en particulier la Lune et les astéroïdes). Farside a véritablement pris son essor vers le milieu du siècle, lors de l'édification des premières villes orbitales géantes – chantier dont elle a été le principal maître d'œuvre. Sa bonne connaissance du travail aux points de Lagrange, ses techniques d'extraction, de recyclage et d'expédition du matériau lunaire via ses accélérateurs magnétiques lui ont assuré une position quasi monopolistique dans ce secteur d'activité. Depuis 2080, la compagnie consacre l'essentiel de son budget recherche & développement à la conquête des lunes de Jupiter et de Saturne.

F.D.R.I. *Federal Department of Research and Investigation.* Cette appellation désigne les services de sécurité de la Fédération européenne, dont l'organigramme et le mode de fonctionnement s'inspirent très largement du FBI américain.

FEDERATION EUROPEENNE. *Union des États du continent européen – y compris la Russie et la Turquie.* La Constitution de 2034 affirme le caractère fédéral de l'Union, en lui donnant un président. Vouée, dès l'origine, à ne jouer qu'un rôle purement symbolique au sein des institutions fédérales, la présidence a peu à peu étendu ses pouvoirs, grâce à l'obstination et au talent de quatre élus successifs. Le docteur Elisabeth Conti est la dernière de la série. La guerre ouverte qu'elle engage, dès les débuts de son mandat, contre l'Instance, fait d'elle un chef d'État à part dans un monde où les positions politiques sont structurellement faibles.

F.G.&T. *Fawcett Genetics & Trade.* Puissance majeure dans le domaine de l'ingénierie génétique, propriétaire de soixante pour cent des brevets déposés dans ce domaine.

FORCE. *Les forces armées directement rattachées aux Nations unies.* Issues des anciennes unités de « casques bleus » du vingtième siècle, les troupes de la Force sont pérennes : elles ne sont plus constituées d'hommes prêtés par les différentes Nations signataires de la Charte, mais bel et bien de soldats en service permanent, dont le commandement reçoit ses instructions du Chancelier, après approbation du Sénat.

FRICHES. *Zones intermédiaires, où se rencontrent le Village et le Veld.* Il existe deux types de friches. D'une part, les anciennes banlieues des grandes métropoles. Bien que désertées par les classes les plus aisées de la population, ces zones ne sont pas considérées comme appartenant tout à fait au Veld : il y subsiste encore un semblant d'organisation sociale, et quelques services publics. Ces friches jouent en fait le rôle de « territoire-tampon » entre deux mondes qui se craignent et se haïssent. Mais il existe également des friches en milieu rural – en particulier le long des axes routiers ou ferroviaires du Village – dont le statut particulier est moins le résultat d'une évolution sociale que celui d'une superstition très puissante.

GLORY HALL. *Le siège du Sénat et de la Chancellerie des Nations unies à New York.*

GUILDE REED. *Puissance ayant contribué à résoudre les problèmes de surpopulation – en particulier en Asie – en développant des cités flottantes, capables d'accueillir plusieurs centaines de milliers d'habitants.*

Il faut noter toutefois que la Guilde réalise la plus grande part de ses bénéfices sur de petites villes de prestige, à très haut niveau de vie, réservées au tourisme ou aux affaires.

HOMERS. « Ceux qui rentrent à la maison. » Surnom donné à la fraction de la population du Veld ayant choisi de se réinsérer au sein du Village. Les concours de la fonction publique – bien que le nombre de postes à pourvoir soit en chute libre depuis des décennies – constituent l'un des moyens les plus couramment utilisés par les homers pour parvenir à leurs fins. L'autre circuit privilégié est l'engagement dans la Force.

INSTANCE. Voir appendice 1.

JEUX INTERACTIFS. L'une des industries les plus rentables de la fin du XXI^e siècle. Sous l'impulsion de Puissances leaders telles que la DATEX et Microsoft, les jeux se sont peu à peu substitués aux autres liens que le Village pouvait maintenir avec le Veld. Les marges bénéficiaires sont si importantes que les Puissances de ce secteur vont jusqu'à délivrer les populations-cibles de leurs préoccupations de survie (alimentaire ou sanitaire) afin de redistribuer les flux financiers correspondants sur le circuit des jeux. En 2095, on estime que mille milliards de marks sont captés chaque jour par les compagnies intéressées.

LION D'ORION. Puissance rivale de Saxxon dans le domaine des transports aériens. La concurrence entre ces deux compagnies a été si vive qu'un accord a fini par être trouvé, en 2065, afin d'éviter leur ruine mutuelle. À Saxxon les transports individuels et les vols commerciaux en orbite. Au Lion le tourisme (de masse et de luxe). Il est amusant de constater qu'en 2095, l'un des principaux produits d'appel du Lion est le dirigeable de type « zeppelin ».

MANDCHOURIE. Site d'une agitation permanente – certains disent même : insurrectionnelle – des populations du Veld, en raison d'un différend territorial entre la Russie (faiblement soutenue par la Fédération européenne, il est vrai) et la Chine impériale (appuyée par l'Instance en sous-main). De larvée, la crise monte peu à peu en puissance depuis 2093.

MARK. Monnaie mondiale unique depuis 2051. Le terme même de « mark » ne suppose – contrairement à ce que l'on croit souvent – aucune filiation avec l'ancienne monnaie allemande, puisqu'il renoue simplement avec son étymologie d'origine : « marque, unité de compte ».

PERIMETRE. Abréviation de « Périmètre cislunaire ». Zone géopolitique regroupant l'ensemble des orbites accessibles depuis la Terre. Au-delà de la

désignation d'un espace de travail et de vie, le Périmètre regroupe en une alliance politique la plupart des grandes stations orbitales lancées depuis 2053 – soit huit cents millions d'individus. Cette population (qui représente un peu moins de dix pour cent de la population mondiale) produit près du tiers des richesses à la fin du XX^e siècle.

PUISSANCES. Empires industriels et commerciaux devenus, au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, de véritables États privés, que leurs intérêts communs (incarnés par l'Instance) n'empêchent pas de se livrer à une concurrence féroce.

QAMAR. Capitale souterraine de l'État lunaire.

É

RUNING FOR DARWIN. Compagnie appartenant au holding Braunen Corp. dont la vocation est d'assurer l'exploitation économique de Darwin Alley.

S.H.I.E.L.D. Puissance spécialisée dans les systèmes de protection individuels et collectifs. En 2095, ses trois produits d'appels restent les armes de poing incapacitantes, les systèmes de télésurveillance et de dissuasion, et les logiciels anti-effraction.

SAFE. Puissance gestionnaire de la santé publique, fédérant la plupart des caisses de sécurité sociale et des compagnies d'assurance.

SAXXON. L'une des cinq Puissances majeures de la fin du XX^e siècle, spécialisée dans le transport aérien et orbital. Saxxon – parce qu'elle a fait fortune en commercialisant un petit avion individuel facile à piloter et bon marché – incarne, à tort ou à raison, un certain idéal de liberté et d'initiative au sein du Village. Lazlo Coynes, négociateur et homme d'affaires redoutable, a parfaitement perçu tout le bénéfice qu'il pouvait retirer d'une telle image. En vingt ans, il a fait de sa compagnie le fer de lance de la politique de l'Instance, dans les sphères économiques et diplomatiques comme sur le terrain.

SENAT. Institution législative dont la vocation est de représenter la population humaine dans son ensemble – en négligeant les disparités nationales. Né au sein de l'Organisation des Nations unies, le Sénat a peu à peu conquis son indépendance, bénéficiant de l'aide objective de l'Instance dans sa stratégie d'émancipation.

TELMAT. Le principal réseau de communication informatique, depuis 2040. Son actionnaire principal est la DATEX.

TTGV. Train à Très Grande Vitesse. L'un des instruments privilégiés de circulation à l'intérieur du Village.

VELD. « La brousse ». Surnom donné aux territoires qui n'appartiennent pas au Village, et qui portent cependant les trois quarts de la population terrestre. Étrangement, le Veld est perçu comme un monde homogène par le Village – alors que tous les facteurs unitaires à l'œuvre au sein de ce dernier (la langue, les mœurs, la monnaie, la sécurité, la culture, la santé, la paix) y font défaut. De menaçant, le Veld devient dangereux. De lointain, il devient étranger. À sa manière, le Veld illustre l'un des aspects les plus véhéments du discours de l'Instance : si l'on peut, en marchant cinquante kilomètres, passer du Village au Veld (par exemple, de Paris à la vallée de la Marne), de quel poids pèsent encore les frontières – donc les Nations ?

VILLAGE. Surnom donné au réseau des grandes métropoles terrestres, dont l'épine dorsale et le symbole est Darwin Alley. Riche, cultivée, anglophone, la population du Village (un peu moins de deux milliards d'individus) a, dès l'origine, développé l'idée qu'elle incarne le stade le plus avancé jamais atteint par la civilisation. À ce titre, elle rejette d'autant plus aisément les anciennes Nations qu'elle a trouvées, avec le Sénat de l'ONU, un authentique parlement mondial.

WONDERBOY. Surnom péjoratif donné aux plus démunis des habitants du Veld.

WONDERLAND. Vaste territoire en arc-de-cercle, compris entre Lille et Moscou et s'étendant le long des rivages de l'Europe du Nord, où trente années de production industrielle intensive ont concentré déchets et produits polluants. Devenu, avec le temps, une sorte de « cour des miracles » à l'échelle du continent.

Quelques dettes à régler.

Chan Coray est né un jour d'octobre 1982. Quatorze ans se sont écoulés depuis. Le wonderboy a grandi. Moi aussi. L'écriture est une longue patience...

Ma gratitude va à Jacques Baudou, qui a accepté de diriger mon travail, et à Corine Chollat, sans qui ces pages prendraient encore la poussière, au fond d'un tiroir.

Mon amitié repose toujours, bien au chaud, dans les coffres du GROUPE.

Et Lylia Bach sait ce que vaut mon amour.

Quant à ce livre, il est pour Francine, qui n'a jamais cessé d'y croire.

Serge LEHMAN